

7





Sigt.^a Top.^a

Est. 74

Tab. 7

Núm 263

A
5427



LE
LANGAGE
DE
LA RAISON.



O U V R A G E S

D E M. C A R A C C I O L I.

- La Jouissance de soi-même... 3 l.
La Conversation avec soi-même. 2 l. 10 s.
Le Tableau de la Mort..... 2 l. 10 s.
Le V^éritable Mentor..... 2 l. 10 s.
La Grandeur d'Ame..... 2 l. 10 s.
De la Gaieté..... 2 l. 10 s.
L'Univers *É*nigmatique..... 2 l.
Le Caractères de l'*A*mitié..... 2 l.
Le Langage de la Raison..... 2 l. 10 s.
Le Langage de la Religion..... 2 l. 10 s.

LE
LANGAGE
DE
LA RAISON.

Par l'Auteur de la Jouissance de soi-même.

Venite, Filii, audite me; timorem Domini docebo
vos. Ps. 33. v. 11.

INSTITUTO PROVINCIAL
SORIA



A LIÈGE,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire.

M. DCC. LXVII.

L E

L'ANCIEN

D E

L'ART DE

Par le sieur de la Fontaine de son nom.

Paris chez le sieur de la Fontaine de son nom.

chez le sieur de la Fontaine de son nom.

chez le sieur de la Fontaine de son nom.



IMPRIMERIE DE LA FONTAINE

2011

N 1186

chez le sieur de la Fontaine de son nom.

M DCC LXXVI



AVANT-PROPOS.

SI mes Lecteurs sont raisonnables, & s'ils goûteront cette morale; & s'ils ne le sont pas, ils s'en moqueront, & ils seront à plaindre.

Ceux qui n'aiment que les belles phrases, les paradoxes & les systèmes contraires aux notions communes, perdront leur tems à me lire. La Raison s'exprime simplement, parce que son langage n'est point celui de l'imagination.

Le sujet de ce Livre pourra paroître trop étendu; mais quand on verra qu'il renferme tous les devoirs de l'homme, par rapport à lui-même, au prochain & à Dieu, on conviendra qu'il n'annonce que ce qu'il contient.

L'affectation de nos beaux-esprits de

vj AVANT-PROPOS.

*v*anter continuellement la Raison , m'a fait naître l'idée de cet Ouvrage. Je leur montre , sans métaphysiquer & sans diffarter , qu'on ne peut être vraiment raisonnable sans être Chrétien. Cette manière d'écrire excitera sans doute leurs risées ; mais que peuvent les railleries contre la vérité ?

Si l'on ne reconnoît point ici la voix de la Raison , c'est qu'on n'interroge point son ame , & qu'on est séduit par une fausse philosophie qui offusque l'esprit. On voudroit que la raison changeât comme les modes ; mais quoiqu'elle ne soit plus entendue , elle parle en 1764 de la même manière qu'en 1600 : toujours uniforme dans tous les lieux & dans tous les tems , elle n'emploie son Langage que pour nous éclairer.

Je ne prétens point dans tout l'éloge que je fais de la Raison , l'élever au-dessus de ce qu'elle est ; je reconnois ses bornes : mais je suis bien éloigné de lui attribuer nos erreurs. Son Langage

AVANT-PROPOS. vij

est toujours celui de la vérité , & l'on ne s'égaré que parce qu'on ne l'écoute pas.

Précieuse Raison, gloire & essence de l'humanité, rentrez dans vos droits, & aprenez aux incrédules qu'ils vous outragent, en croyant vous venger ; & que votre plus belle prérogative est de savoir soumettre vos lumières à celles de la Foi. On vous cite de toutes parts, on en appelle continuellement à votre Tribunal ; & malgré cet hommage apparent, vous ne fûtes jamais moins révérée & moins écoutée.

Quoique ce Livre soit en quelque sorte une apologie du Chistianisme, j'espère en donner incessamment un autre qui aura pour titre : Le Langage de la Religion. Peut-on trop employer de moyens, lorsqu'il s'agit de retracer aux hommes l'important de leurs devoirs ?

O vous, qui parcourez actuellement ces lignes, & qui vous disposez à lire cet Ouvrage, regarderez-vous cette lecture

viiij AVANT-PROPOS.

comme un simple passe-tems, ou plutôt n'en profiterez-vous pas pour vous rendre plus attentif à la voix de votre Raison? Elle vous parle depuis l'âge de sept ans, & peut-être sans aucun fruit. Jugez-en vous mêmes; & si cela est, combien d'années perdues, & combien de regrets!





LE LANGAGE
DE
LA RAISON.

CHAPITRE PREMIER.

De la Raison.

Si je suivois le plan de certains Auteurs modernes, je m'appliquerois à définir la Raison, & à chercher quelque expression neuve, propre à la caractériser; mais outre que ces sortes de définitions, par effet de l'imagination ou du préjugé, varient suivant l'opinion des personnes, elles ne satisfont que les curieux, & laissent le même vuide dans le cœur & dans l'esprit. On ne s'est que trop attaché à ces superficies, qui forment aujourd'hui la substance

de presque tous les Ouvrages : il faut à l'homme quelque chose de vrai en tout point, qui le rapellant à lui-même, le force à sortir de sa dissipation ou de sa léthargie, & lui fasse entrevoir le terme de son origine, ainsi que sa destinée.

Cependant, pour ne pas éviter la difficulté, nous dirons en deux mots, que la Raison est *la justesse & la combinaison des pensées*, & c'est-là ce qui distingue essentiellement l'homme de la bête, dont l'instinct ne peut être regardé que comme une véritable impulsion. Notre ame, dans une opération continuelle, rassemble plusieurs idées, en forme un jugement, & se décide en conséquence. Eh ! que deviendrait l'Univers sans la faculté de raisonner ?

» La terre, comme le dit le célèbre
 » Auteur du Spectacle de la Nature,
 » seroit entièrement aveugle, & n'au-
 » roit besoin ni de lumière, ni de so-
 » leil : mais avec la raison, qui est le
 » centre des Ouvrages de Dieu, & qui
 » en fait l'harmonie ; l'intelligence,
 » l'unité, les rapports régnerent par-
 » tout ; & l'homme rapprochant tous les
 » êtres forme un tout de tant de parties
 » éparées.

» Les animaux , ajoute le même Au-
 » teur , ne connoissent ni celui qui les
 » habille , ni celui qui les nourrit ; les
 » Astres ignorent d'où ils tirent leur
 » clarté , tandis que la Raison seule le
 » sent & le connoit. Placée entre Dieu
 » & les créatures insensibles , elle se
 » trouve chargée envers le Créateur de
 » l'action de graces , de l'amour , & de
 » la reconnoissance pour tous les êtres.
 » Sans elle toute la nature est muette ,
 » & par elle tout ce qui existe publie
 » la gloire de son Auteur. »

En effet , si la raison venoit à se taire
 dans l'Univers , on n'entendrait que
 le mugissement des passions ; & le cri
 des humains , confondu avec celui des
 bêtes , n'exprimerait que le désordre &
 la stupidité. C'est la voix de la Raison
 qui a dicté les Loix , qui a inspiré la
 connoissance & le goût des Sciences ,
 & qui nous a persuadés de vivre en
 société. C'est elle qui a annoncé les
 merveilles du Tout-Puissant , qui
 nous a convaincus de la vérité de la
 révélation , qui nous rappelle conti-
 nuellement à nous-mêmes & à Dieu ,
 qui nous prêche l'amour de la vertu ,
 & qui nous engage à goûter le bon-
 heur de la philosophie chrétienne. Tout

4 L E L A N G A G E
ce qui n'est point le Langage de la
Raison, détonne & trouble l'harmonie
de l'Univers.

La Raison est rarement la compagne
d'un esprit vif & saillant. Un feu d'ar-
tifices ne cause que du bruit & une ad-
miration momentanée, au lieu que le
feu qui se consume dans nos foyers sert
à mille usages relatifs aux besoins &
au bonheur de la vie. Le climat ainsi
que l'éducation n'engendrent sûrement
pas la Raison, comme l'ont prétendu
certains hommes à paradoxes, qui ne
parlent & n'écrivent que pour se singu-
lariser; mais on ne peut disconvenir que
la température de l'air, ainsi que la
culture de l'esprit, ne contribuent beau-
coup à étendre ou à rétrécir les progrès
du jugement. Il en est de notre raison
comme de nos yeux, qui, quoique bien
capables de voir par eux-mêmes, ne
voient cependant qu'à proportion de la
lumière qui les affecte. Ainsi le Sauvage,
a la faculté de penser aussi-bien que
nous, & s'il n'en fait pas le même usage,
c'est que l'ignorance & la barbarie
sont autant de voiles qui dérobent la
vue.

Cependant on auroit beau vouloir
étouffer cette voix intérieure, qu'on

peut appeller l'organe de Dieu même, elle ne cesseroit de crier, au milieu des passions & des préjugés, que nous sommes créés pour réfléchir, pour mériter, & pour remonter au principe des êtres. Notre raison ne seroit qu'un instinct passager, si elle ne nous ouvroit, au terme de notre vie, cette carrière immense qui répond à toute la capacité de notre ame & à toutes les connoissances. C'est là ce grand & magnifique développement qui doit fixer nos regards & nous faire mépriser les misérables entraves du corps terrestre dans lequel nous vivons resserrés. Ainsi malgré toute la force & toute la beauté du génie, nous ne sommes que des enfans qui bégaiant, si l'éternité, cette perspective tracée par la Divinité même, vient à se dérober à nos yeux.

Platon, Socrate, Aristote, n'ont part à notre estime que parce qu'ils se débarrassèrent des nuages qui offusquoient leurs contemporains, pour entrevoir la lumière indéfectible dont le soleil n'est pas même l'ombre: mais eût-on cru que ces nuages qui devoient naturellement disparaître pour toujours, reviendroient sur notre horizon encore

LE L V A N G A G E

plus opaques qu'ils n'avoient jamais été? La raison, quoiqu'éclairée d'une manière infallible par le moyen de la révélation, ne conserve son langage & ses droits que chez un petit nombre de Sages qu'on regarde comme des enthousiastes, ou comme des idiots. L'homme travaille à s'anéantir pour se mettre au niveau de la chèvre qui broûte, & l'on ose s'étonner de ce qu'il reste encore quelque doute ou quelques remords sur une aussi horrible métamorphose: on fait plus, on crie au fanatisme, si la raison perce & nous rappelle à Dieu, notre être & notre vie. Mais quels efforts impuissans! le souffle de l'Eternel peut-il s'effacer, & la vérité cessera-t'elle de se faire entendre, parce que les passions mugissent avec insolence?

Toujours la Raison nous dira, lorsque nous voudrons l'écouter, que nous avons commencé d'une manière merveilleuse, sans avoir pu prévoir ni déterminer l'instant de notre existence, & que de commencement en commencement il faut remonter à la source d'un homme qui n'a pu se faire lui-même, & qui suppose nécessairement un Ouvrier éternel, immense, & tout-

puissant, dont la volonté crée, étend & multiplie tout ce qui lui plaît; toujours la Raison nous dira qu'une pensée toute spirituelle, & vraiment inalliable avec la Lymphe & le sang qui circulent dans nos veines, se transporte au-delà de l'Univers sans autre véhicule que la mémoire & l'imagination; toujours la Raison nous dira que, pleins de desirs, dont la soif ne s'éteint jamais, nous cherchons tous sans le vouloir, & souvent même sans nous en défier, Dieu, le bien unique, le bonheur universel, & le centre de tout ce qui se meut & respire; toujours la Raison nous dira que, jettés sur cette terre pour quelques années, peut-être pour quelques jours, nous ne devons avoir d'autre occupation que celle de mériter l'immense félicité promise à l'exercice des vertus; toujours la Raison nous dira que notre humanité, digne d'être honorée, ne s'ennoblit & ne s'illustre que par des actes de douceur, de patience & de générosité, & que le Sage qui vit en lui-même, est infiniment plus heureux & plus grand, que l'ambitieux qui ne cherche qu'à s'agrandir, & à se faire une renommée de quelques instans;

8 LE LANGAGE

toujours la Raison nous dira que la vérité étant une chose universellement recherchée & estimée, doit nécessairement exister, & qu'on la trouve infailliblement dans le sein du Christianisme, la seule Religion sublime, sainte & conséquente; toujours la Raison nous dira qu'on n'agit en homme qu'en honorant Dieu, & qu'on ne l'honore qu'en lui rendant le culte qu'il a lui-même prescrit.

Voilà les réponses de la Raison; lorsqu'on la consulte, au lieu d'écouter le langage de la chair & du sang: car, hélas! notre corps, tout matériel qu'il est, ne laisse pas d'avoir une manière de s'exprimer. C'est lui qui nous persuade le règne des passions, & qui, par une voix de séduction, nous attache à des sensations périlleuses & souvent criminelles; c'est lui qui s'élève sur les débris de notre ame, & qui, nous énivrant des plaisirs des sens, nous fait oublier ceux de la raison; c'est lui qui nous dit sourdement qu'il est notre bonheur & notre fin, & qu'après sa décomposition il ne restera rien de nos personnes, ni de nos êtres; c'est lui qui nous engageant à rechercher la parure, les palais, les honneurs,

neurs, nous donne des idées affreuses de l'indigence, & même de la médiocrité. Ainsi notre malheureuse Raison, presque toujours contrariée par la révolte des corps, n'a de voix que chez les personnes assez courageuses pour braver la tyrannie des modes & des sens; c'est pourquoi l'Évangile nous recommande sans cesse de mortifier notre corps, & de ne point craindre ceux qui peuvent le tuer; c'est pourquoi l'Apôtre nous apprend qu'il châtoit son corps, & qu'il le réduisoit en servitude.

Le Matérialisme, ce dogme aussi faux que dangereux, ne s'est accrédié que parce qu'il a trouvé le plus fort apui dans cette portion de nous-mêmes qui nous tourmente continuellement par des besoins. Accoutumés, comme nous le sommes, à sentir plutôt qu'à apercevoir, nous nous croyons facilement des êtres tous terrestres, si, par un effort digne de notre immortalité, nous ne secouons la poussière qui nous environne, & nous ne nous élevons dans la sublime région des idées. Il est un sanctuaire au sein de notre raison, où Dieu réside & se fait entendre d'une manière merveilleuse: ces inspirations

que nous négligeons, ces remords que nous étouffons, ces desirs que nous dénaturons, sont véritablement son écho. Ils nous renvoient l'arrêt de ses volontés & l'ordre immuable de sa loi qui nous ordonne de nous connoître & de nous spiritualiser. Cette spiritualisation n'est ni l'effort de l'enthousiasme ni l'effet du quietisme, mais l'ouvrage d'une ame immortelle qui se sent, qui se dégage des affections terrestres, & qui remonte tout naturellement à sa source : ainsi le ver à soie se dépouille de sa masse insensible & informe, prend des ailes & s'envole ; ainsi l'eau, après avoir été battue par la tempête, se dépure & redevient limpide.

Si l'on connoissoit tout le prix des opérations de la Raison, & si l'on sçavoit que toutes les fois qu'elle agit & qu'elle parle, elle est l'interprète du Très-Haut & le ministre de ses volontés, on s'appliqueroit de toutes ses forces à l'entendre & à lui obéir, & l'on se considéreroit soi-même comme le représentant de la Divinité. C'est par le bienfait de la raison que l'homme est Roi de cet Univers, qu'il connoît son Créateur, & qu'il se connoît ;

qu'il discerne le bien d'avec le mal, qu'il perçoit, qu'il calcule, qu'il combine, qu'il mesure, & qu'il se sent né pour une véritable immortalité, nous ne pouvons donc abuser de notre raison sans nous dégrader; & cela est si vrai, que les hommes les plus fous seroient au desespoir s'ils sçavoient qu'on les crût déraisonnables.

Cependant les écarts de l'esprit & du cœur, si communs chez tous les Peuples, ne viennent que de l'abus de la raison. L'homme, presque dès en naissant, s'enveloppe de préjugés qui ne lui laissent entrevoir que de fausses lueurs qu'il prend pour la lumière. Les Egyptiens, malgré la multitude & la sublimité de leurs connoissances, se firent autant de Dieux qu'il y avoit de plantes & de légumes dans leurs jardins. On ne méprise point la raison impunément, elle veut être écoutée & révérée; & elle est d'autant plus en droit d'exiger le respect & l'attention, que tous les conseils d'autrui ne valent pas ceux qu'elle donne à chacun de nous en particulier. Créée pour nous, & perpétuellement en nous, elle ne nous parle que d'une manière analogue à notre caractère, à nos ta-

lens , à nos forces & à nos devoirs. Rien dans l'Univers n'a des rapports avec nos penchans & nos besoins , aussi directs & aussi intimes que notre propre raison. Mais pour mieux sentir cette vérité , voyons ce qu'elle nous recommande , & parcourons nos différentes obligations ; quoique la raison soit une dans tous les pays & dans tous les tems , elle emploie , pour mieux arriver à ses fins , diverses manières de s'exprimer. Dieu a voulu qu'elle ne contraignît en rien notre liberté , & qu'elle se modifiât selon les personnes ; ainsi elle parle plus doucement aux uns , & plus fortement aux autres , se faisant toute à tous ; mais c'est toujours le même langage , c'est-à-dire , celui de la vérité.



CHAPITRE II.

Des Obligations envers Dieu.

ACe mot de DIEU , tout notre être se réveille ; & dans un étonnement que toutes les langues ne sçauroient exprimer , on s'efforce de concevoir cette intelligence vraiment in-

concevable, de se figurer cette substance qui n'a ni corps ni couleur, d'arriver enfin jusqu'à cette puissance absolument inaccessible. DIEU ! que de perfections ! que de merveilles ! que de grandeurs ! L'Océan n'est qu'une goutte d'eau par rapport à lui, la terre qu'un grain de sable, le soleil qu'une foible étincelle, & tous les hommes sont à ses yeux comme s'ils n'étoient pas. Il veut, & tout sort du néant ; il parle, & tout rentre dans la poussière : il habite au fond des abîmes, comme au plus haut des cieux ; & sans être rien de tout ce qui s'offre à notre vue, il est par-tout présent & agissant. Les rochers l'entendent, les vents le servent, les élémens le connoissent, la mort lui obéit : principe de toutes choses, & lui-même sans principe, il ébranle la Terre jusques dans ses fondemens, & il demeure immobile ; il change la face de l'Univers, & il est toujours immuable ; c'est lui qui au sein de nos meres, arrangea nos muscles & nos os dans le plus intime secret, & c'est lui qui les ranimera un jour dans la nuit du tombeau. Maître de la maladie, comme de la santé, il afflige, ou il guérit, selon son bon

plaisir ; & par la rupture d'une seule fibre , il renverse l'homme le plus fort , & détruit en un instant ses plus vastes projets. L'insecte porte les marques de sa grandeur , ainsi que l'éléphant ; & leurs cœurs , toutes les fois qu'ils palpitent , rendent hommage à sa puissance & à sa bonté. Mais que sont ces termes , sinon des mots vagues , à moins que ce Dieu lui-même , faiblement formidable , ne vienne éclairer nos ames , & s'abaisser jusqu'à notre foiblesse ? Hélas ! sans cette commisération nous n'aurions pas honte de prodiguer notre encens à des fleurs qui se fanent , à des astres qui s'éclipsent , à des animaux qui ne perçoivent ni ne comprennent ; nous sortirions enfin hors de nous-mêmes pour aller chercher au loin ce Dieu qui réside en nous , & qui est notre principe & notre vie.

Telle est la stupidité de l'athée , telle est la folie du libertin ; emportés l'un & l'autre par l'impétuosité d'un esprit pervers & d'un cœur corrompu , ils méconnoissent la puissance infinie qui agit en eux , & ils ne savent pas que c'est elle qui délie leurs langues , & qui remue leurs doigts toutes les fois

qu'ils écrivent, ou qu'ils parlent pour l'outrager ou pour la nier. Mais oublions ces insensés, & interrogeons notre propre Raison. Déjà elle commence à nous dire qu'elle n'a pas toujours existé, & que les pensées qui naissent de ses perceptions, ont tout un autre principe que le sien, que ses facultés ne sont qu'empruntées, & qu'enfin elle sent un être qui, quoique hors d'elle, opère en elle d'une manière ineffable. Ces premières lueurs suffisent pour nous convaincre de notre foiblesse, & pour nous conduire insensiblement aux grandes vérités que la religion nous présente.

On sent bien-tôt la nécessité d'une révélation, & on ne la trouve qu'au sein du Christianisme, dont la source étoit dans le Paradis terrestre. Ce lieu mémorable, quoique le théâtre de nos malheurs, fut le berceau du culte que nous professons. C'est là que le premier homme, dépouillé, par sa faute, de toutes ses prérogatives & de toute sa félicité, n'entrevit de remède à ses maux que dans la médiation ineffable de ce Messie par excellence, qui est venu lui-même nous instruire & nous guérir. Les Livres qui nous ont trans-

mis cette vérité, sont incontestables aux yeux de la raison; & il faut absolument la noyer dans l'ivresse des sens, ou l'anéantir s'il étoit possible, pour ne pas reconnoître l'auguste authenticité des Prophètes & des Apôtres.

Ces preuves une fois établies, & la chose est bien facile, l'homme s'avoue tributaire à l'égard de la Divinité, & par justice & par reconnoissance. Il ne voit plus en lui, & autour de lui que des raisons pour s'attacher à Dieu, & pour l'honorer selon le culte qu'il a lui-même prescrit. En vain les passions frémissent, les sens se révoltent, & les préjugés doutent; l'ame pense, combine & découvre de plus en plus qu'il n'y a que par la foi qu'on doit & qu'on peut adorer un Etre vraiment incompréhensible. Ainsi notre raison n'est raisonnable, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, que lorsqu'elle nous avertit d'admirer, de nous taire & de nous humilier, d'autant mieux que tous les argumens & toutes les disputes n'aboutissent qu'à un cahos de ténèbres & d'incertitudes.

Que nous ont appris en effet tous ces Philosophes qui, n'écoutant que leur orgueil, ont osé se donner pour nos
Législateurs.

Législateurs. Les uns nous ont associé avec les bêtes les plus immondes ou les plus féroces; & les autres nous ont regardé comme la parcelle d'une divinité sourde & bizarre répandue dans tous les corps. Insensés ! ils n'ont pas réfléchi qu'on n'est pas déraisonnable, lorsqu'on propose à croire des choses incompréhensibles, quand il s'agit d'un Etre essentiellement infini; mais qu'on est réellement fou lorsqu'on veut concevoir Dieu.

Ce n'est donc pas la raison, mais l'abus qu'on en fait, qui nous livre à des sophismes & à des absurdités. La Raison parle conséquemment, lorsqu'on ne consulte qu'elle, & elle met beaucoup plus de gloire à s'arrêter là où la divinité a posé des bornes, qu'à errer dans ce vuide affreux où l'orgueil & l'esprit faux ne manquent jamais d'aller se perdre.

Nos obligations envers Dieu sont de telle nature, que nous devenons sourds à la voix de notre conscience lorsque nous nous en dispensons. Mais combien cette surdité n'est-elle pas répandue & presque tous les hommes, trop absorbés ou trop dissipés, n'entendent ni les inspirations, ni les remords. Ils vi-

vent comme si leur vie ne dépendoit que de leur vouloir ; & ils desirent comme s'ils n'étoient ici-bas que pour y satisfaire tous leurs desirs. Ils se plaignent à ignorer que Dieu a un droit absolu sur la moindre de nos affections & de nos pensées, que nous lui devons le sacrifice entier de nos lumières & de nos penchans, & que nous ne pouvons exister à titre d'ames immortelles, qu'en respirant à tout instant pour lui.

Cependant l'homme peut-il se regarder sans reconnoître sa dépendance & son néant ? Dieu comme le soleil, & l'homme ainsi que l'ombre, semblent en quelque sorte marcher d'un pas égal : mais n'est-ce pas la lumière qui fait tout & qui donne du corps à l'ombre même ? Notre raison n'a la justesse & la précision en partage, qu'autant qu'elle émane de l'Esprit créateur qui nous conserve & qui nous vivifie : nous ne pouvons trouver qu'en Dieu, centre & plénitude de toute vérité, la science des nombres ; & c'est ce que S. Augustin nous a développé d'une manière admirable. Si nous passons aux couleurs, aux goûts, aux sens, aux odeurs, nous sentons indépendamment de nous une harmonie, qui n'est ni factice, ni

arbitraire, & qui donne le ton à tout ce qui nous flatte & nous enchante. Ainsi l'ame, avertie à toute heure de l'impression de la puissance infinie, la reclame, l'admire, & s'en occupe.

Il n'y a personne qui n'ait appris de sa raison, que ce monde n'étant ni notre bonheur, ni notre fin, nous devons, par une vie pure, nous assurer l'éternelle félicité. Toutes les obligations envers Dieu se réduisent à l'amour; & c'est ce que la raison ne cesse de nous prêcher. Elle nous déclare, d'une voix forte & intelligible, que celui qui fait tout en nous, qui a tout fait pour nous, & qui sera notre récompense, ne peut être oublié sans le plus horrible des attentats; & puisque notre ame n'aime que parce qu'il l'a rendue capable d'aimer, elle ne doit point avoir d'amour qui ne se raporte à lui comme créateur & bienfaiteur.

» Falloit-il donc, ô mon Dieu, s'é-
 » crie S. Augustin, nous faire un com-
 » mandement de vous aimer, pendant
 » que tout nous crie dans la nature qu'il
 » n'y a que vous digne de l'être? «
 Nous sentons en effet, qu'un Dieu,
 qu'on trouve toujours, & toujours
 prêt à pardonner; qu'un Dieu, qui

ne change ni ne vieillit, & qui n'ouvre la terre & n'étend les cieus que pour notre usage, a droit sur nos affections; & que c'est l'injustice la plus criante de lui refuser notre amour, tandis que nous osons souvent usurper le cœur des créatures, & nous en rendre maîtres.

Cet amour divin, auquel nous sommes tous obligés, ne doit point être un amour stérile, mais agissant. Dieu, jaloux de son domaine, veut que notre esprit contemple ses merveilles, que notre cœur aime sa loi, que nos mains s'élèvent vers les cieus, que nos pieds soient prompts à marcher dans les sentiers de la justice; qu'enfin tout notre être terrestre & spirituel se consume à son service & accomplisse ses desseins. Saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, lorsqu'il étoit encore enfant, prioit tous ceux qu'il rencontroit de lui apprendre ce que c'étoit que Dieu, afin qu'il pût l'aimer davantage. Aussi déclare-t'il qu'on péche considérablement, si l'on manque d'adorer Dieu dès que la raison commence à agir.

Il est certain que nous devons à l'Être qui nous conserve, un retour continuel de reconnoissance & d'amour, & que nous prévariquons d'u-

ne manière étrange, si nous osons commencer la journée sans lui adresser nos prières & nos vœux. C'est lui qui a formé le jour & la nuit pour notre usage, qui ouvre nos paupières & qui les ferme; c'est par lui que nous veillons; c'est dans son sein que nous nous endormons: mille fois notre raison nous a rappelés ces secours aussi puissans qu'inopinés, qui nous ont arraché à des périls évidens. Nous sentons, en réfléchissant, que la foudre n'a demeuré suspendue sur nos têtes, & que les abîmes ne se sont affermis sous nos pieds, que parce qu'une main bienfaisante nous a merveilleusement protégés. Nous avons vu tomber les uns à notre droite, & les autres à notre gauche, & nous sommes restés immobiles au milieu des précipices & des ruines.

Mais qu'avons-nous besoin d'exemples aussi frapans pour nous représenter nos obligations envers Dieu? Tout, depuis notre respiration jusqu'au moindre de nos mouvemens, n'est-il pas son ouvrage? S'il cesse un instant de nous conserver, nous voilà réduits en poudre, & déjà l'on ne nous dis-

ringue plus de la terre qu'on foule aux pieds.

Que dirons-nous ici de tant de malheureux qui passent leur vie sans adorer ni reconnoître leur Créateur ? Endurcis dans leur stupidité, ils ont des yeux & ne voient point, des oreilles, & n'entendent point, & ils se croient à une distance infinie de la Divinité, au moment même qu'elle fait mouvoir leurs cœurs, & qu'elle illumine leurs esprits. Ce n'étoit sûrement pas dans le sein du Christianisme, qu'on devoit s'attendre à voir des hommes si follement aveuglés, puisque cette Religion, vraiment divine, vient par-tout s'unir à la Raison, pour nous retracer nos devoirs, & nous inspirer la force de les pratiquer. Non contente de nous avoir enseigné les moyens d'honorer Dieu, elle a déterminé des tems où nous devons rendre des hommages plus solennels. Ainsi les Dimanches & les Fêtes, que la plûpart des hommes ne distinguent pas d'un jour ouvrable, & qu'ils choisissent souvent pour se livrer à des divertissemens profanes, & peut-être scandaleux, sont des momens sacrés qui appartiennent d'une manière

toute spéciale à la Divinité. Quiconque connoît ses obligations envers le souverain Etre, ne manque pas de sanctifier les Dimanches par des lectures sacrées, par des œuvres de charité, & par une assiduité édifiante aux offices de l'Eglise. Genève, toute protestante qu'elle est, respecte le jour du Seigneur par un silence profond, qui n'est interrompu ni par le jeu, ni par les danses, ni par le son d'aucun instrument, ni par le moindre trafic. Que nous sommes éloignés de ces maximes! nous, qui croyons qu'une simple Messe entendue à la hâte, & souvent dans une Eglise où l'on ne court que pour voir ou pour être vu, nous acquitte de nos obligations envers Dieu.

Peut-être le bel-esprit, qui parle presque toujours sous le nom de philosophie, viendra-t'il nous dire qu'on ne doit pas confondre la Révélation avec la Raison, & que ce sont deux choses entièrement disparâtes, qui s'excluent nécessairement. Mais, outre que ces objections ont été pulvérisées mille & mille fois, il est incontestable que les mystères mêmes, quoiqu'incompréhensibles, ont un côté lumineux où la Raison se fait apercevoir. Celui

de la Trinité, par exemple, qui paroît le plus révoltant, n'a plus rien d'aussi extraordinaire, lorsqu'on nous le présente tel qu'il est. L'ignorance & l'impiété se plaisent à confondre continuellement le terme de *Personne* avec celui de *Dieu*: ainsi l'on ne pense pas que dans le mystère de la Trinité un Dieu n'est qu'un seul Dieu, & que trois Personnes sont réellement trois; mais on s'exprime comme si trois Personnes ne constituoiént qu'une Personne, ce qui seroit réellement impossible.

Que les hommes sont à plaindre, lorsqu'ils ne veulent plus écouter leur Raison! Combien de Spinosistes dans le monde, qui donnent pour corps à la Divinité cet Univers entier, & qui se soulevent lorsqu'on veut leur prouver l'union du Verbe avec l'Humanité! Combien de Matérialistes, qui nient la possibilité d'une ame spirituelle agissante sur la matière, & qui reconnoissent un Dieu pur Esprit, donnant le mouvement à la terre & aux cieux!

Tout cela prouve qu'on ne s'écarte de Dieu, & de la vraie Religion son ouvrage, qu'en faisant taire la Raison; & que toutes nos erreurs ne viennent que de notre trop grande dissipation.

Nous avons accoutumé nos passions & nos sens à crier si haut, que nous n'entendons plus d'autre langage : leurs leçons sont si séduisantes & si analogues à notre corruption, que leur voix nous trompe & nous égare. Lorsqu'on a passé une partie de sa vie à n'écouter que le bruit confus d'un monde qui ne cesse de déraisonner, on regarde comme folie la raison même.

Allez dire à ce Riche, que ses largesses d'ostentation n'entrent point dans les devoirs de charité, & qu'elles sont au moins une œuvre morte ; il ne vous comprendra pas. Allez dire à ce Grand que c'est dégrader l'humanité, que de parler avec hauteur au moindre des hommes, il se moquera de vos réflexions. Allez dire à ce Souverain qu'il pèche d'une manière terrible, s'il se prévient contre le dernier Sujet sans avoir bien examiné d'où partent les accusations & les rapports ; qu'il est comptable à Dieu de tout le mal qui se commet dans son Royaume, s'il n'a pas pris tous les moyens pour le connoître & pour l'empêcher, & il croira que cette morale est un excès de rigorisme. Allez dire à cette Femme du monde que son luxe & ses

airs de vanité sont absolument contraires à l'esprit de l'Évangile, & elle répondra qu'elle doit soutenir son rang. Allez dire à ce joueur éternel que son argent & son tems ne peuvent se régler selon son caprice, & qu'il y en a un usage déterminé par la loi, & il rira. Allez dire enfin à cet Ecclésiastique & à ce Religieux, que les dignités qu'ils desireront perdront infailliblement leur ame; & que c'est être véritablement criminel que de faire la plus petite démarche par soi-même ou par les autres, pour se procurer le moindre Bénéfice à charge d'ames, & ils vous prendront pour un idiot. C'est ainsi que chacun, étouffant en lui-même la voix de la Raison, n'entend plus que le murmure des passions, & c'est ainsi que les générations ne sont qu'une succession d'erreurs.

Nous ne réfléchissons pas que nos obligations envers Dieu sont la seule chose qui nous distingue des animaux; car ils ont des sens & des passions comme nous, ils sont également susceptibles de reconnoissance & d'amour: aussi, selon la pensée d'un Poète, Dieu nous a donné une tête élevée & des yeux qui peuvent fixer le ciel, avantage que

n'ont pas les bêtes, toujours courbées vers la terre. Ah ! si nous nous considérons comme Créatures & comme Chrétiens, que de rapports qui nous attachent à Dieu, & qui nous engagent à le servir & à l'aimer. Tout notre être, considéré dans ses mouvemens comme dans ses pensées, dans ses sensations comme dans ses sentimens, ne doit avoir qu'une action & qu'une volonté, celle de n'agir que pour Dieu & en Dieu. Tout est défectueux en nous-mêmes, & hors de nous, si-tôt que nous voulons nous distraire de celui qui nous conserve & qui nous vivifie. Voyons, d'après ces réflexions, quel est l'égarément de ceux qui n'osent invoquer Dieu, ni même le nommer ; car il faut sçavoir que notre malheureux âge, vraiment la lie des siècles, en est venu à un tel point d'extravagance, ou plutôt d'impiété, qu'il emploie toutes sortes de termes pour éviter celui de Dieu. Quelle confusion pour nous, & d'autant plus horrible, que les Payens mêmes parlent sans cesse de la Divinité ! leur raison se seroit sans doute révoltée contre notre langage à la mode, qui n'admet plus que les mots de *Nature* & de *Hazard*, mots aussi in-

mots aussi intelligibles que ridicules.

Périffe à jamais une telle Philosophie, & que tout ce qui est en nous selon l'expression du Prophète, benisse le Seigneur ! Il guérit nos langueurs ; il pardonne nos iniquités ; il nous arrache des portes de la mort, & il nous couronne dans sa miséricorde : il comble nos desirs, & il renouvelle notre jeunesse comme celle de l'aigle : il a pour nous la même compassion qu'un pere pour son fils : il connoit notre foiblesse, & il sçait que nous ne sommes que poussière ; il répand ses bienfaits de génération en génération sur tous ceux qui le craignent ; il nous a préparé dans le Ciel une demeure, & son règne n'aura jamais de fin. Lorsqu'il posoit les fondemens de la Terre, il nous avoit en vue ; & lorsqu'il renouvelloit le monde par l'incarnation de son Verbe, il nous plaçoit dans la voie du salut.

Si tous ces titres n'excitent pas tout l'amour & toute la reconnoissance de notre ame, nous ne sommes plus que des êtres végétales, & nous avons perdu tout usage de raison. Un jour viendra, & il n'est pas éloigné, où l'Univers venant à disparoître, ainsi

que tout ce qui nous amuse & nous occupe , il ne restera plus à notre ame que la contemplation de Dieu : alors nous connoîtrons combien il étoit nécessaire de méditer sa Loi & de la pratiquer. David en faisoit ses délices , comme il paroît dans les Pseaumes admirables qu'il nous a laissés, & que nous préférierions sans doute à tous les Ouvrages de Poésie , si nous aimions la vérité. Ils touchent , ils persuadent , ils ravissent , & ils n'expriment que la reconnoissance & l'amour.

Etre des êtres, qui m'avez formé, qui m'avez reçu dès le sein de ma mere, qui m'avez ouvert mes lèvres & mes yeux, qui avez affermi mes pieds, qui sçavez le nombre de mes cheveux, celui des gouttes de sang qui circulent dans mon corps, qui pénétrez mes pensées, qui connoissez mes desirs, mes projets, mes songes mêmes, qui soutenez ma mémoire, qui éclairez mon esprit, qui dilatez mon cœur, qui fertilisez mon imagination, qui me remplissez d'espérances, qui me comblez de biens, & qui donnez maintenant le mouvement à mes doigts; c'est vous que toute ma raison appelle son Dieu, qu'elle reconnoît pour le suprême Mo-

teur de cet Univers , & qu'elle invoque comme sa ressource , sa lumière , sa consolation. Elle parut , cette raison , comme une étincelle au milieu des ténèbres , lorsque vous unîtes mon ame à mon corps ; mais maintenant devenue un astre , elle parcourt une carrière où elle vous suit comme son soleil , & où elle puise sa clarté.

Je vous dois donc , ô mon Dieu , tout ce que je peux , tout ce que je fais , tout ce que je suis ; toujours au milieu de moi , quoique toujours Créateur & Conservateur de ma liberté , vous instruisez ma Raison , vous la faites agir & parler. Oui , c'est vous , parce que vous êtes le seul tout puissant , qui lui dictez vos volontés , & qui lui ordonnez de me les transmettre sans altération. Si mes passions ne frémissaient pas , si mes sens n'étoient point indociles , j'apprendrois par sa voix toute l'étendue de mes obligations envers vous , & je sçaurois qu'à votre nom seul tout ce qui est en moi , doit éclater en actions de grâces , & se liquéfier comme la cire devant le feu. L'autruche , au fond des deserts , vous invoque par ses cris ; le lion par sa force , rend hommage à votre Majesté ,

& le ciron même , par ses mouvemens & par son industrie , annonce toute votre grandeur ; & moi par ma Raison , le plus riche de vos dons , je reconnois votre empire éternel , & je confesse que vous êtes le Dieu trois fois Saint.

Quel respect ne devons-nous point à notre Raison , puisqu'à laide de son ministère nous commandons à tous les animaux , & nous avons la faculté de nous élever jusqu'au Trône de Dieu même ? Je l'entrevois cette Raison précieuse , comme le Soleil au milieu des Planettes , qui communique sa lumière à nos actions & à nos desirs. Sans elle nous n'aurions aucune idée de Dieu : & qu'est-ce qu'un être incapable de connoître la Divinité ? Sans elle nous ignorions s'il existe une Religion , & la soumission entière que nous devons à l'autorité de l'Eglise , aussi infallible qu'indéfectible : sans elle , enfin , nous ne penserions ni à bien vivre , ni à bien mourir.



CHAPITRE III.

Des Obligations envers nous-mêmes.

C'Est dans notre cœur qu'il faut descendre, si nous voulons connoître l'étendue des devoirs relatifs à notre individu. Nous ne sommes ni des êtres formés au hasard, ni des créatures indifférentes, mais le chef-d'œuvre d'un Dieu plein de sagesse, & dont les desseins sont infinis comme les perfections. En vain une philosophie bizarre a prétendu que l'homme étoit une énigme inexplicable, ainsi que tout ce qui l'environne. Nous avons une raison qui nous apprend à nous connoître, & qui, après avoir divisé à nos yeux notre substance intelligente de notre substance corporelle, nous instruit de ce que nous devons à l'une & à l'autre.

L'ame a ses besoins ainsi que le corps, & le même droit d'exiger, quoique d'une manière différente, des assiduités & des soins. Notre imagination doit se nourrir d'espérances qui nous fassent supporter nos maux; notre mémoire se remplir de faits & d'exemples

ples qui nous rapellent continuellement la Providence ; notre volonté , former des desirs dont l'éternité soit le principe & la fin ; notre entendement , s'appliquer à la contemplation des vérités utiles ; notre corps enfin , se confirmer , quoiqu'avec prudence & modération , au service de celui par qui nous avons le mouvement & la vie. Les pénitens mêmes s'abusent , si , poussant les austérités au-delà de leurs forces , ils se mettent dans le cas de ne pouvoir plus agir. La maladie nous empêche de pratiquer nos devoirs , & l'on se rend coupable lorsqu'on devient infirme par libertinage ou par indiscretion. Soyez sages avec sobriété , dit le grand Apôtre.

Ces obligations ne sont point arbitraires , mais elles sont puisées dans l'essence même de notre constitution ; autrement , nous pourrions exister à l'aventure , & nous dépouiller de toute bienséance & de toute raison. Le Créateur en nous formant a voulu que nous fussions les administrateurs de nos propres personnes , & que nous scussions nous gouverner selon les règles de la justice & de la vérité. La Raison n'est placée dans nos têtes que pour in-

fluer sur tout notre être, & pour en diriger les opérations en qualité de Souveraine; là, comme dans son trône, elle nous dicte ses loix, elle nous instruit des volontés de l'Eternel; & nous n'avons rien de mieux à faire qu'à les recueillir, lorsque nous voulons vivre en Philosophes Chrétiens.

Notre humanité, loin d'être une chose méprisable, comme certains Cyniques l'ont prétendu, & comme les Libertins le donnent à entendre par la profanation qu'ils font d'eux-mêmes, est la dignité la plus auguste qui soit dans l'Univers. Tout a été fait pour l'homme, dit l'Ecriture; & quoiqu'on se plaise à imaginer aujourd'hui la Lune & les Planettes habitées, il n'en sera pas moins vrai que nous sommes le chef-d'œuvre de Dieu, & que les Etoiles & le Soleil n'existent que pour notre usage. La Raison ne se contente ni d'hypothèses ni de fictions, elle veut des preuves. Notre pensée seule, qui se promene en un instant dans tous les recoins de l'univers, qui se figure des espaces mille fois plus vastes que le monde entier, & qui soumet à son examen tous les corps qui nous entourent & qui nous dominant, suffit pour

nous donner une juste idée de ce que nous sommes & de ce que nous pouvons. Nous sommes un abîme de grandeur, quand nous donnons carrière à nos desirs & à nos idées, & la terre & les Cieux ne deviennent plus qu'un atôme à nos yeux. Combien de fois, élevés presque jusqu'au Sanctuaire de l'Eternel, n'avons-nous pas senti notre ame s'élargir & se diviniser en quelque sorte ? Ah ! quand l'on tient si intimement à l'Etre des êtres, quand on est Roi d'un Univers tel que celui-ci, on a sans doute un ministère auguste à remplir, & l'on ne peut faire une démarche au hazard, sans se compromettre & sans prévariquer.

Que de merveilles renfermées en nous-mêmes ! Quels trésors de richesses dans notre entendement, dans notre mémoire, dans notre imagination ! Placés entre Dieu & les créatures privées de raison, nous nous devons la gloire de bien penser, de bien désirer, de bien vivre, de bien mourir. Ceux qui agissent sans réflexion, ou qui souhaitent des prospérités charnelles, ou qui suivent le tourbillon du monde, défigurent l'ouvrage du Créateur. Il nous est ordonné, & c'est l'ordre

même de l'Éternel , de soutenir la dignité d'êtres immortels , & d'élever nos regards au-dessus de tout l'Univers , pour aller contempler Dieu , notre espérance & notre félicité. Ce n'est que parce qu'on oublie les obligations envers soi-même , qu'on voit de toutes parts des superbes , des ambitieux , des avarés , des libertins , des Auteurs obscènes & impies. L'esprit se pervertit , le cœur se corrompt , & l'homme alors se dégrade de la manière la plus humiliante.

La Raison ne cesse de nous répéter ces grandes vérités , elle qui voudroit nous voir vivre d'une vie toute spirituelle ; elle qui tantôt emploie le cri de notre conscience pour exciter dans notre propre cœur des remords qui nous ébranlent , & qui tantôt nous représentent nos devoirs comme la perfection de notre être & le bonheur de nos jours. Marc-Aurele , cet Empereur Philosophe , dit au commencement de ses ouvrages , qu'il a appris de sa Nourrice à ne point se plaindre ; de sa Mere , à ne point se fâcher ; de ses Précepteurs , à aimer l'étude ; de ses Domestiques , à être humain ; mais s'il avoit consulté sa Raison , il auroit con-

nu que son ame, qu'il croyoit mortelle, est vraiment indestructible, & que les différens Dieux qu'il admettoit, étoient la plus folle absurdité; il auroit connu que nous devons un hommage à notre propre intelligence, comme à une émanation toute céleste, & que nous déméritons si nous n'avons soin de travailler à nous assurer un bonheur éternel; il auroit connu que par raport aux deux substances, aussi disparates que notre ame & notre corps, nous devons nous aimer & nous haïr, nous respecter & nous mépriser, nous rechercher & nous fuir, nous élever & nous abaisser; il auroit connu que l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, est la règle de celui que nous devons au prochain.

Il n'y a point d'homme qui, sans le secours des Livres & des Maîtres, n'éprouve ces sentimens, lorsque loin du tumulte des passions & du monde, il veut rentrer en lui-même & écouter. Nos idées ont leur terme, nos desirs leurs bornes, & notre devoir consiste à connoître jusqu'où tout cela peut s'étendre. Notre ame a des secousses qui la réveillent de tems en tems, & qui l'avertissent de son origine & de sa

destinée : c'est alors que nous entre-voyons la mort comme l'aurore d'une nouvelle vie, & que l'idée d'une future résurrection nous engage à respecter nos corps. Nos membres, il est vrai, ne sont que de la terre organisée; mais par les rapports intimes qu'ils ont avec notre ame immortelle, & par la manière dont ils coopèrent à ses œuvres, ils doivent nous être précieux. Il ne nous est permis en conséquence ni de les profaner, ni de les détruire. Tout notre être n'est qu'un dépôt que nous remettrons un jour à celui qui nous l'a confié, parce que toute œuvre de Dieu doit retourner à lui.

Cette réflexion nous engage à des obligations qu'il est à propos de détailler : premièrement, à conserver l'heureuse simplicité dans laquelle nous sommes nés, & qui a fait tout le mérite de notre enfance : secondement, à ne jamais souiller notre esprit & notre cœur par le commerce dangereux d'un monde pervers : troisièmement, à entretenir, par une attention scrupuleuse à écouter la Raison, la bonne harmonie qui doit toujours subsister entre l'ame & les sens : quatrièmement, à préserver notre corps de tout excès con-

traire à la prudence & à la sobriété. Le grand Augustin nous apprend qu'il étoit toujours en garde contre lui-même, crainte de trop accorder aux sens, qui sont réellement insatiables. L'œil, dit le Sage, ne se lasse point de voir, l'oreille d'entendre, ni la langue de parler. On voudroit toujours goûter & sentir, de sorte que notre vie paroît toute animale, & que nous tombons dans l'ennui & dans le découragement, quand des objets sensibles ne nous affectent plus; c'est en conséquence que nous nous représentons les Solitaires comme les hommes les plus malheureux. La privation dans laquelle ils vivent des spectacles, des jeux, & de toutes ces brillantes folies que notre dissipation a imaginées, nous semble le comble du malheur & du désespoir: cependant ils n'ont écouté que leur raison, en méprisant ces importantes bagatelles, comme nous n'écoutons que nos passions & la mollesse en les estimant & en les recherchant. Que nous dit en effet la Raison, par rapport à l'usage de nos sens? Ne nous avertit-elle pas qu'on doit les tenir en sentinelle, & ne leur permettre que ce qui peut contribuer à la félicité de l'ame?

Ne nous fait-elle pas connoître que nous nous lassons en courant d'objets en objets sans jamais pouvoir nous contenter, & qu'il n'y a de repos que dans le sein de la vérité ? Ah ! jusques dans le tems même du sommeil, la Raison se sert quelquefois de nos rêves pour nous dégoûter des choses périssables. Nous croyons que c'est le hazard, & c'est elle qui, fâchée de se voir sans cesse contredite dans le cours de la journée, saisit un moment tranquille, & parle, quoiqu'au risque de n'être pas entendue.

La Raison, en agissant ainsi, ne fait que remplir ses fonctions. Dieu nous l'a donnée comme un Moniteur secret, qui doit nous avertir à tems & à contre-tems. Les hommes, sourds à sa voix, s'oposent donc aux desseins de la Providence, & ils établissent en eux-mêmes la plus horrible anarchie, au lieu du sage despotisme que leur ame a droit d'exercer. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un plus affreux tableau que celui d'un homme qui oublie ce qu'il se doit, & ce qu'il est. Abandonné à tous les caprices du sort, il entreouve entre son cœur & son esprit un abîme,

abîme, où toutes les réflexions viennent à se perdre.

On peut compter quatre espèces différentes de personnes qui n'ont aucune idée des obligations dont nous sommes chargés envers nous-mêmes : les Matérialistes, qui, en ne reconnoissant d'ame que le jeu de leurs muscles & de leurs nerfs, ne regardent leur vie que comme le mouvement d'une boule jettée au hazard, & qui roule jusqu'à ce qu'elle arrive à son but : les libertins qui, n'imaginant pas d'autre félicité que le rassasiement des passions, ignorent absolument la grandeur de notre destinée : les hommes frivoles, qui, séduits par la futilité des modes & d'un certain bel-esprit, ne pensent qu'à plaire & à briller : les Grands, qui, prenant les titres chimériques pour des vertus, leurs richesses pour des talens, & leurs plaisirs pour des affaires, ne s'occupent qu'à soutenir la dignité de leur rang & à jouir de tout ce que le luxe peut imaginer. La Raison a beau crier chez ces sortes d'individus, ils ne savent pas même si elle existe.

N'est-il pas surprenant que dans cette multitude innombrable de personnes toutes capables de raisonner, il y en

ait si peu qui raisonnent. On craint de se retrouver, & l'on aime bien mieux se livrer à une vie toute animale, & risquer le bonheur immense de l'éternité, que de se replier sur soi-même. La colombe paroît méditer, le passereau réfléchi, & il n'y a que l'homme qui se plaît à errer par-tout où il n'est pas. S'il semble se recueillir, ce n'est que pour se concentrer dans des calculs de pur intérêt, ou pour s'abandonner à des distractions.

Les détails des obligations envers nous-mêmes sont cependant infinis. Tout, en nous comme hors de nous, a sa fin & son usage. Notre Raison est le plus riche des patrimoines; & c'est dans son sein que nous devons puiser des motifs de consolation lorsque nous sommes affligés, des moyens de subsistance lorsque nous sommes indigens; des lumières, quand nous marchons à tâtons. Par ces rapports avec Dieu, par les ressources de sa prévoyance & de sa pénétration, par son activité, elle nous éclairera, nous soutiendra, & nous élèvera. On ne doit pas sans doute s'inquiéter du lendemain, selon le précepte de l'Évangile; mais on est obligé de travailler, & de s'ingénier pour se procu-

rer le nécessaire, crainte de tenter la Providence.

Notre vie n'est point une vie de fantaisie. La loi naturelle a tout réglé, & le Christianisme tout perfectionné. Nos besoins, nos goûts, nos biens, nos maux, nos plaisirs, nos douleurs, nos larmes, nos ris, entrent dans le plan de notre destinée; si nous en dérangeons l'économie, nous devenons cahos, & nous nous préparons le plus terrible avenir. L'Univers doit être notre modèle: les fleurs & les fruits y viennent dans leur tems, & les jours & les nuits ne s'y confondent jamais.

Ce n'est que dans l'ordre d'une vie véritablement harmonique qu'on vient à bout de se préserver des défauts; nouveau soin que la Raison exige de nous, & soin d'autant plus important, qu'on y fait moins d'attention. Qu'est-ce qui ne donne pas entrée aux vices, & qu'est-ce qui travaille à les déraciner? Le mal, dès notre enfance, entre par nos oreilles & par nos yeux; nous le respirons, pour ainsi dire, avec l'air, tant la contagion est universellement répandue. Nos premières pensées sont souvent des fautes; cependant à peine avons-nous sept ans, que la Raison

nous parloit déjà d'une voix intelligible. Rapellons-nous cet âge qui a passé comme l'ombre, & nous nous souviendrons que nous commençons dès-lors à ne pécher qu'à regret & en rougissant. Nous étions déjà avertis de la beauté, de l'ordre, du danger qu'on court à le ternir: & à mesure que nous avons vieilli, nous avons senti qu'il n'y a d'homme respectable que celui qui se possède, & de science nécessaire que celle de tendre à la perfection.

Si tant de titres que les hommes ont imaginés, n'avoient point fait disparaître la qualité précieuse de créature raisonnable, nous nous verrions au milieu de cet Univers comme autant de Rois dont l'empire existe sur les métaux, les plantes, les animaux; & nous ne douterions pas des égards que notre ame immortelle se doit à elle-même. Une innocence à conserver ou à recouvrer, une religion à pratiquer, une éternité de bonheur à mériter, un enfer à éviter, ne sont sûrement pas des choses indifférentes. Plût à Dieu que tant d'usages bizarres, dont le monde se fait une loi, fussent réellement anéantis, & qu'on vît à leur place les soins que nous devons prendre de notre

salut. La Raison nous crie que, nés pour être heureux, nous sommes réellement des insensés, si nous ne prenons pas tous les moyens de le devenir. Eh ! quels sont ces moyens, sinon notre exactitude à accomplir les préceptes de la Loi ?

Ajoutons à ces devoirs, qui ne sont ni indifférens ni chimériques, l'attention à ne jamais scandaliser personne, & à se conserver une bonne réputation. Je sçais que le Juste est souvent plus exposé que tout autre à la calomnie, & que conséquemment il ne doit ni s'affliger ni s'inquiéter si la vengeance, ou l'envie osent le dénigrer ; mais il suffit qu'il ne donne aucune occasion de mal parler. C'est ce que nous apprend la Raison ; car c'est toujours elle qui nous guide & qui nous instruit, quand nous sçavons l'écouter & l'apprécier.





CHAPITRE IV.

Des Obligations à l'égard du Prochain.

Tous les Hommes ne font qu'une seule & même masse ; & leur Raison, quoique plus ou moins active, selon la différence des organes & la diversité des esprits, entrevoit également l'obligation où l'on est de se servir réciproquement. Chaque personne, jugeant du goût & des besoins des autres par les siens propres, se trouve naturellement portée à la bienfaisance. Il est sans doute bien fâcheux que les passions fassent disparoître l'humanité, & qu'on ne voie plus que de la vengeance & de la jalousie, où l'on avoit droit d'espérer de la commisération & de la douceur.

Nous sommes d'autant plus à plaindre lorsque nous nous livrons à la colère & à l'envie, que les animaux mêmes se prêtent volontiers secours. Combien de fois ne nous auroient-ils pas servi de précepteurs, si nous avions été assez raisonnables pour les prendre pour modèles ? L'homme violent trouve sa

condamnation dans la colombe , comme le paresseux dans la fourmi ; & voilà comme l'instinct même des bêtes devient supérieur à la raison de l'homme , lorsqu'il ose en abuser.

La disproportion des biens , ainsi que l'inégalité des conditions , a notablement altéré l'humanité. Celui qui dort dans un lit précieux , & qui se nourrit des mets les plus exquis , a souvent bien de la peine à reconnoître son frere dans le paysan qui repose sur la terre , & qui mange son pain à la sueur de son front. Si l'on se raproche , dans le secret , d'une personne pauvre ou de basse extraction , bien-tôt on s'en dédommage en public par un ton de hauteur , & des airs de mépris , ou tout au moins d'oubli. Mais c'est ici que la Raison plaide la cause du genre-humain , & qu'elle tonne dans le cœur du superbe & de l'ambitieux ; elle ne cesse de leur répéter qu'il n'y a de grand que l'ame , & que toutes les ames sont les mêmes chez tous les différens individus , quant à leur origine & à leur destinée ; elle leur rapelle l'état de foiblesse & d'indigence dans lequel nous sommes tous nés , & dans lequel nous finirons tous indistinctement.

La société ayant Dieu lui-même pour Instituteur, nous sommes des réfractaires, & pires que les Sauvages, si nous n'en remplissons pas les devoirs. Il falloit, pour l'harmonie du monde, qu'il y eût dans l'Univers une circulation de besoins, d'intérêts, & même de préjugés, qui se rapportassent au même objet; & cette nécessité, bien loin d'avoir rien de pénible, est la plus douce & la plus heureuse des obligations. On n'est homme, & on ne jouit du bonheur d'exister, que lorsqu'on se répand en largesses & en bienfaits. Il n'y a point d'étrangers pour le vrai Philosophe. Citoyen du Monde, il chérit également le Grec & l'Indien, l'Asiatique & l'Européen; il pleure avec ceux qui sont dans l'affliction, & il rit avec ceux qui sont dans la joie: de sorte que tout à tous il prête sans intérêt, il donne sans regret, plus content d'avoir obligé que si on lui offroit toutes les Couronnes de l'Univers.

Cette conduite sans doute paroît admirable, & peut-être romanesque: cependant elle n'est que le cri de la Raïson. Aussi les avares & les orgueilleux font-ils sourds, lorsqu'ils se livrent à leurs mauvais desirs. Il n'y a pas une

dégradation plus humiliante aux yeux de la Sageſſe, que la dureté qu'on affecte à l'égard des malheureux. N'est-ce pas outrager ſon propre portrait que de méconnoître les hommes & de les mépriſer ? ſi nous ne les eſtimons que par rapport à leurs richèſſes & à leur faſte, nous préférons l'ouvrage de la terre au chef-d'œuvre de Dieu. Eh ! depuis quand le vêtement vaut-il mieux que le corps, & l'argent mieux qu'une ame immortelle !

Il ne s'agit point d'étudier pour connoître ces vérités, il s'agit ſeulement de ſe fonder : on trouve en ſoi-même les rapports les plus intimes avec les individus de ſon eſpèce. Nos penſées roulent continuellement ſur le prochain, nos paroles s'adreſſent à lui, nos viſites, nos lettres ſont pour lui ; de ſorte que, malgré notre dureté ou notre indifférence, nous ſommes obligés de recourir continuellement à la ſociété. L'homme le plus iſolé ſe trouve au milieu des champs ou des villes que d'autres hommes cultivent ou habitent : que deviendrait le Monarque ſi tous ſes Sujets le fuyoient ? que deviendraient les Grands, ſ'ils ne trouvoient ni Domestiques ni Vaſſaux ? que deviendrions-nous

nous-mêmes , si , abandonnés à notre propre existence , nous n'apercevions autour de nous que des arbres & des rochers ? La seule idée d'une ville où l'on se trouveroit seul , fait réellement horreur. Le Riche & le Laboureur ont également besoin l'un de l'autre pour subsister : toute notre vie n'est qu'une dépendance continuelle ; & celui qui se croit le plus libre , est souvent le plus esclave.

C'est par ces réflexions , inspirées par la Raison , qu'on découvre un rayon d'immortalité dans l'homme le plus vil en apparence , & qu'on se glorifie de l'appeller son frere. On a beau traiter avec hauteur & mépris les gens qui nous servent , ils n'en sont pas moins des êtres tout-à-fait semblables à nous. En vain l'orgueil , pour avoir droit de les humilier , publie qu'ils sont intéressés : ne seroit-il pas bien singulier que des hommes , qui n'ont rien & qui entrevoient le plus cruel avenir , servissent , par pure affection & par pure complaisance , des Maîtres qui souvent les traitent comme des bêtes ? D'ailleurs peut-on jamais se dispenser d'aimer son prochain , quelques défauts qu'on lui suppose ? Les personnes mêmes qui ravif-

sent nos biens , qui déchirent notre réputation , & qui attenteroient à notre vie , ne doivent point exciter notre animosité ; c'est ménager son propre sang , respecter sa propre raison , chérir sa propre existence , que d'aimer tous les hommes , quelques vices qu'ils puissent avoir. Notre ame est susceptible de tant de sentimens divers , que lorsque nous ne pouvons absolument estimer une personne , nous pouvons au moins la plaindre. Les plus grands scélérats ont droit à notre compassion, d'autant mieux que notre propre foiblesse nous apprend que tout homme abandonné de Dieu , est capable de tout excès. Que celui qui est debout , dit l'Apôtre , prenne garde de tomber.

Quelle différence dans la société , si la charité , qui doit en être l'ame , en faisoit la base ! On y excuseroit les défauts ; on y pardonneroit les ridicules ; on n'auroit envie ni de railler ni de dominer ; on y seroit en un mot docile , humble , patient , & l'on ne chercheroit qu'à se concilier la bienveillance ou l'amitié. Ce n'est certainement pas faire l'éloge des hommes que de les supposer obligés de se livrer au jeu , pour éviter la médifance. Eh , quoi ! une

ame immortelle, & formée pour la vertu, sera obligée de recourir à des stratagèmes pour s'acquitter de ses devoirs ! Quel sujet d'humiliation !

Mais quelque bonté qu'on puisse avoir envers le prochain, la Raison nous apprend qu'on ne satisfait qu'en partie à ce qu'exige l'humanité, si l'on n'étend pas ses sollicitudes au-delà de cette vie, & si l'on se borne à ne procurer à ses freres ou à ne leur souhaiter que des prospérités temporelles. La même prévoyance que nous devons avoir pour nous assurer un heureux avenir, doit s'étendre également sur tout le monde. Ainsi nous sommes obligés de donner des conseils utiles, de bons exemples, & de tenir des discours qui ne tendent qu'à inspirer l'amour de la vertu. Ce langage est sans doute celui de la Raison, quoiqu'il paroisse étrange à ces Maîtres, qui, par leurs propos obscènes & souvent impies, sont assez malheureux pour éteindre la Religion & l'innocence dans le cœur de leurs Domestiques, à ces Peres qui se font un badinage du dérèglement de leurs fils, ou qui ne s'occupent que de leur fortune momentanée : à la plûpart des Grands qui osent

être libertins avec plus d'assurance qu'on est vertueux.

Ah ! si jamais on a vu les devoirs à l'égard du prochain oubliés, ou pour mieux dire anéantis, on peut assurer que c'est certainement dans ce siècle-ci : il n'y a plus de cordialité dans les familles, plus de bonne foi dans le commerce du monde ; en un mot plus de sincérité, plus de complaisance, plus de générosité : chacun s'établit un centre, & ne pense réellement qu'à lui : *parent, ami, citoyen*, autant de mots dont on connoît à peine la signification. Un amour bizarre, ridicule, & souvent stupide, a pris la place de l'amitié ; & des sensations ont succédé à ces sentimens magnanimes, dont nos peres ont laissé de si beaux exemples. On est devenu tout matière à force de lire & d'entendre des matérialistes, & l'on ne recherche de plaisir qu'une volupté brutale, & qu'un fardide intérêt. On a mis l'ame au rang des spectres qu'on ne voit point, dont on doute, & cependant qu'on craint : on pense qu'en rentrant en soi-même, on entendoit murmurer la Raison, & l'on se jette au dehors. Les personnes assez judicieuses pour

convenir encore de la réalité de leur ame, se livrent à des futilités ou à des affaires qui tiennent la Raison captive, & ne cultivent la société qu'autant que cela leur plaît.

Cependant, soit qu'on s'ennuye, soit qu'on s'amuse, on doit à ses frères l'obligation de les voir, de les entretenir, de les soulager. Le don des larmes & des ris ne nous a été accordé que pour leur exprimer la joie ou le chagrin que nous ressentons de leurs biens ou de leurs maux. Si nous pensions souvent que nous n'avons point été créés pour satisfaire tous nos goûts, nous serions moins difficiles dans le choix des compagnies. Un certain bel-esprit, qu'on peut appeler la manie du siècle, nous a gâtés. Nous voulons des airs, des manières, des tons, & des expressions à la mode, les talens sans fard, & les vertus sans apprêt, nous paroissent entièrement gothiques. Si l'on sçavoit s'occuper, & si l'on se voyoit moins, on seroit bien moins délicat.

Parlerai-je ici de l'humeur, cette indisposition de l'ame, qui, sans être la colère ou le chagrin, nous assaillit tout-à-coup, & nous rend le fléau de nos voisins & de nos meilleurs amis. Les

Maris ne sont grondeurs, les Femmes acariâtres, les Maîtres inhumains, que parce qu'ils s'abandonnent à cette misérable humeur, le tyran de la société. C'est elle qui passant tout-à-coup de l'extravagance à l'ypocondrie, de l'amour à la haine, des caresses aux invectives, de l'espérance au désespoir, de l'avarice à la prodigalité, nous ôte toute consistance, & nous dépouille en quelque sorte de nous-mêmes : c'est elle qui nous excite à des antipathies aussi funestes que ridicules, & rend souvent nos meilleures actions sans prix. La Raison qui n'avoue que des démarches réfléchies, contredit sans cesse l'humeur. Combien de fois ne nous a-t'elle pas représenté que c'étoit être fou de se fâcher sans aucun sujet ? Si nous n'entendons pas ses remontrances vraiment équitables, c'est que nous prétons l'oreille aux passions. Apprenez, nous dit la Raison, que l'homme n'est raisonnable que parce qu'il a des principes qui le guident ; que sa vie, toujours uniforme, ne doit point être troublée par des alternatives qui révoltent ; que son cœur est formé pour n'agir que de concert avec son ame, & que ses passions ne sont supportables qu'autant

qu'elles étoient la vertu & l'humanité.

Cette voix intérieure opéreroit en nous les changemens les plus merveilleux, si nous étions moins dissipés. Alors on nous verroit exacts à payer nos dettes & à prêter sans intérêt ; alors nous irions visiter le prisonnier dans les cachots, & le consoler, chercher le pauvre dans sa cabane, & le soulager ; trouver la veuve & l'orphelin, & les assister : alors l'argent ne seroit entre nos mains qu'un moyen d'obliger, & le crédit qu'une occasion de produire le mérite & le faire récompenser : alors nous serions en quelque sorte honteux d'avoir plus d'esprit, plus de biens, plus de considération que les autres, dans la crainte qu'ils n'en fussent humiliés : alors nous serions continuellement occupés à rapprocher les distances que l'inégalité des conditions, ainsi que la coutume, ont mises entre nos gens & nous : alors nous ne compterions dans le nombre de nos jours, que ceux où nous aurions été assez heureux pour obliger : alors nous regarderions comme un larcin fait à la société, les travaux & les sueurs que nous ne lui aurions pas consacrés.

Voilà l'abrégé de nos obligations
envers

envers le prochain : mais loin de les remplir, on s'attaque, on se dépouille, on se déchire ; & parce que les Loix n'ont point assez pourvû à la réputation des Citoyens, les calomniateurs composent & débitent les libelles les plus effrénés. Je sçais que le zèle & la vertu furent exposés dans tous les tems aux traits de la fureur & de l'envie ; je sçais qu'il n'y a guère eu de Grand, & même de saint personnage, qu'on n'ait dénigré d'une manière odieuse ; je sçais que les impies se firent toujours gloire de décrier ceux qui osèrent les fronder, & que le ridicule & la calomnie viennent toujours au défaut des raisons ; mais je ne sçavois pas qu'il y auroit un tems où il seroit plus utile & plus glorieux de calomnier les écrivains religieux, que d'écrire en faveur de la Religion.

La Raison, continuellement en garde contre les écrits mordans & les discours malins, croit à peine le mal qui arrive sous ses yeux. Elle sçait que les hommes, plus cruels que les bêtes, ne cherchent qu'à se dévorer, & qu'à chaque instant on est obligé de révoquer des préventions qu'on avoit conçues d'après le jugement de la multitude. Des

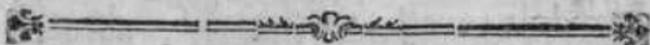
personnes, qu'on représente souvent sous les traits les plus odieux, viennent-elles à se faire connoître, l'amour & l'admiration prennent la place de la haine & du mépris. Il n'y a point de stratagèmes que la jalousie n'imagine pour décrier & pour perdre : lorsqu'elle ne peut attaquer l'esprit, elle conteste la naissance ; & lorsqu'il ne lui est pas facile de nier la probité, elle s'en prend aux mœurs. Tout le monde gémit de ces malheurs, & tout le monde en est journellement la dupe. Une victoire éclatante, un ouvrage célèbre sont souvent le malheur d'un Militaire & d'un Auteur.

Si l'on sçavoit tout ce que l'on doit au prochain, autrement si l'on étoit raisonnable, on ne le condamneroit jamais sans entendre & sans examiner, & même en le condamnant on gémiroit. Néron, oui Néron lui-même, dit un jour lorsqu'on lui presentoit la Sentence d'un criminel à signer : *Plût au Ciel que je ne sçusse pas écrire !* Tout jugement, soit public, soit secret, est un acte de Raison ; & la Raison exige qu'on ne croie le mal qu'avec répugnance, & qu'au contraire on soit toujours prompt à supposer le bien. David de-

mandoit tous les jours à Dieu la grâce de ne point écouter la prévention ; & ce doit être la prière de tous les hommes , & sur-tout des Souverains. La bonne intention n'excuse que l'ignorance invincible.

La Raison agiroit contre elle-même , si elle se plaisoit à tourmenter les autres & à leur nuire. Ce n'est qu'en respectant le prochain & en l'aimant , qu'on s'aime & qu'on se respecte soi-même. D'ailleurs , en haïssant ses freres , on se prépare bien des chagrins. C'est une terrible chose , dit Madame de Sévigné , qu'une haine à soutenir. Heureux celui qui ne connoît ni la vengeance ni l'animosité , il sera chéri de Dieu & des hommes. Les plus grands ennemis s'apaisent , & souvent rentrent en eux-mêmes , lorsqu'on ne leur oppose que de la patience & de la douceur ; & nous devons concourir à rendre tout le monde vertueux.





C H A P I T R E V.

De la Providence.

TOut annonce une intelligence suprême, qui étendit les cieux, qui consolida la terre, qui creusa les abîmes, & qui donne le mouvement à tout l'Univers. C'est elle qui fait étinceler les étoiles, mouvoir les planettes, reverdir les campagnes, circuler les eaux : c'est elle qui fait couler le sang du plus petit insecte, comme celui du plus puissant Monarque ; qui ouvre & ferme notre carrière quand il lui plaît : qui a compté les grains de sable, ainsi que nos cheveux, & qui pénètre au plus intime de nos cœurs. Et ces vérités sont si sensibles, que les Payens mêmes ont tenu le même langage. Sénèque a fait un Traité sur la Providence, qui nous apprend combien la raison est éloquente & persuasive, lorsqu'il s'agit de nous convaincre de la toute-puissance & de la bonté du souverain Etre.

Nous n'avons donc besoin que d'interroger cette Raison, pour apprendre qu'il existe jusques dans les entrailles

de la terre l'action d'une Sagesse infinie, qui crée les fontaines, qui engendre les métaux, qui forme les diamans; d'une Sagesse qui retient des feux dévorans, prêts à s'échaper au moindre signal de sa volonté, & qui, sous le nom de nature, vivifie le germe & la racine de toutes les plantes & de toutes les fleurs.

En vain l'ignorance & l'impiété ne reconnoissent de principe & d'action dans l'Univers qu'une Nature aveugle & bizarre : il n'y a de mouvement & de vie que l'impression de la divinité, cette puissance à qui rien ne résiste, & qui change le néant même en être, sans autre effort que le simple vouloir. Quelle grandeur ! Dieu veut, & des mondes d'insectes, de volatiles & de poissons paroissent, se remuent & entendent les ordres du Créateur. Dieu veut, & des intelligences, capables de le connoître & de l'aimer, sortent, pour ainsi dire, de ses mains, viennent animer des masses de terre organisées, & forment une société merveilleuse. Dieu veut, & une Raison, qu'on ne peut ni voir ni toucher, imagine, compose, arpenté, bâtit, contemple le soleil & en détermine la gran-

deur, s'enfonce dans l'avenir, aperçoit l'infini. Dieu veut, & le Monde partagé en Républiques & en Monarchies, existe tranquille sous des loix dictées par la justice. Dieu veut, & une Religion, foible en aparence, & qui n'a pour colonnes que de simples Pêcheurs, renverse le Capitole, s'étend depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, & triomphe de toute les Puissances de la Terre.

Quelles idées sublimes la Raison ne nous donne-t'elle pas de Dieu! Vraiment son organe & son interprète, elle nous l'annonce comme le centre & la plénitude de toutes les perfections qui ont pour étendue l'immensité, pour durée l'éternité, pour bornes l'infini. La Providence n'est que le coup d'œil, si l'on peut parler ainsi, du Dieu trois fois Saint que nous adorons. Il regarde, & déjà il a mesuré la Terre, & elle se peuple, & elle fleurit; il regarde, & tout se conserve jusqu'au moment où l'univers venant à se dissoudre, publiera par sa destruction qu'il n'y a de stable que ce Dieu, dont les années ne finissent point.

Mais n'éprouvons-nous pas continuellement en nous-mêmes l'action

d'une Providence toujours attentive & toujours bienfaisante? Nous sentons que nos pensées, dans une succession qui ne s'intertrompt jamais, remontent à une source infinie, & qu'elles ne nous semblent raisonnables & tranquilles que lorsqu'elles parviennent à cette élévation; nous sentons que la double action de l'esprit & du corps, qui devient une, à raison de leur intimité, ne sçauroit avoir lieu que par la médiation & l'assistance d'une volonté absolue, toujours présente, & qui opère sans contraindre notre liberté.

Mais dis-moi, homme aveugle & pervers, toi qui oses méconnoître la Providence, comment peux-tu remuer le plus petit de tes doigts? Connoistu les muscles & les nerfs qu'il faut mettre en mouvement, & te donnes-tu le tems & la peine de les faire agir? Tu veux allonger ton doigt, & il s'allonge; le plier, & il se plie. Il y a donc en toi quelque chose de surnaturel que tu ne sçaurois voir, & qui seconde ta volonté toutes les fois que tu remues. Si tu n'y as pas fait attention, ou si tu n'es pas capable de réfléchir sur un prodige aussi merveilleux, plutôt que de contester ce que tu ne

comprends pas , range-toi donc dans la classe des animaux , broûte comme eux , & ne dis mot.

Ce n'est qu'en se dépouillant de sa Raison , qu'on peut arriver au point de méconnoître une Providence. Je ne veux que la tiffure d'une plante ou d'une fleur , que la ruse d'un insecte , que le travail d'une abeille ou d'un ver à soie , pour reconnoître une intelligence dont les opérations sont aussi merveilleuses que les desseins. Si le Monde n'étoit que l'ouvrage du hazard , il n'y a pas jusqu'à la mécanique d'une seule ruche qui ne pourroit subsister ; mouvement , instinct , raison , tout seroit aussi-tôt confondu , & l'Univers iroit se perdre dans l'abîme du plus affreux cahos. Quels malheurs ne produit pas une simple anarchie ! & quel désordre n'aperçoit-on pas dans une maison où le Maître ne sçait ni se faire obéir , ni se faire respecter ?

Cicéron , qui n'eut pas le bonheur de connoître la révélation , & qui en cela mérite d'être plaint , si l'on respecte véritablement sa mémoire , n'a recours qu'à sa Raison pour nier la pluralité des Dieux , & pour n'en admettre qu'un seul qui nous conserve & qui
nous

nous a créés. Si nous concluons, nous dit-il, de l'habileté d'un Architecte par la beauté & l'exécution de son dessein, que ne devons-nous pas augurer de la sagesse du Souverain Moteur, en examinant les différentes parties de cet Univers? En effet, ce Soleil qui ne manque jamais de paroître à point nommé; cette nuit, qui revient chaque soir aussi fidèlement que si on l'appelloit; ce flux & reflux, qui semble avoir des oreilles pour entendre la voix du Maître, & pour lui obéir; ne sont-ce pas, aux yeux de notre Raison, autant de témoins qui déposent en faveur d'une Providence éternelle, immuable, & dont les ordres ne cessent jamais de s'exécuter?

Plus notre Raison se confond à la vue de ces sphères de feu qui roulent sur nos têtes, au souvenir de ces réservoirs immenses qui existent sous nos pieds; & plus elle se persuade la grandeur de l'Être absolu qui embrasse tout, qui fait tout, qui connoît tout. Oui, notre pauvre Raison a beau se perdre au milieu de ce fluide qui nous environne, & dans lequel nous nageons; elle a beau ne connoître ni l'essence des esprits, ni celle de la matière, il lui

reste néanmoins assez d'intelligence pour découvrir qu'un Monde ne s'est pas fait lui-même, & que celui qui l'a créé ne peut être moins que Dieu; ainsi l'on n'a besoin ni d'étude, ni d'argumens, lorsqu'il s'agit de voir que les Spinofistes & les Athées sont des foux. Le Paysan qui regarde le Firmament, l'Enfant qui considère sa foiblesse, reconnoissent eux-mêmes la puissance d'un Créateur.

N'est-ce pas la Providence, dit la Raison à chacun de nous, qui a compensé les biens & les maux de cette vie, soit dans leur réalité, soit dans l'idée qu'on s'en forme, de sorte que tous les hommes sont presque au même degré de joie & de chagrin? N'est-ce pas la Providence, qui, pour punir les Grands de leur extrême cupidité & de leur ambition démesurée, les a livrés à tant de caprices, qu'ils ne viennent jamais à bout de satisfaire? N'est-ce pas la Providence, qui, pour accomplir ses desseins, enleve l'un au commencement de sa carrière, & laisse l'autre vivre cent ans, qui comble celui-ci de bien, & dépouille celui-là de son patrimoine, qui fait enfin réussir les méchans, &

qui exerce les Justes par des calomnies & par des tribulations ?

Si nous passons maintenant aux détails de cette vie animale, qui usurpe presque tous nos soins, la Providence reparoît tout de nouveau, de manière à ne pouvoir la méconnoître. La plupart des hommes, sans autre ressource que leurs bras & leur industrie, élèvent les familles les plus nombreuses, & ne sçavent, après un certain nombre d'années, comment ils ont pu fournir à toutes leurs dépenses : c'est une affaire d'expérience & de calcul. Il n'y a pas un Artisan qui ne vous dise dans le plus grand étonnement, qu'il ne conçoit pas quelles ont été ses ressources pour pouvoir parvenir à l'éducation & à l'entretien de ses enfans. Le même Dieu qui nourrit les petits du corbeau qui l'invoque, multiplie tous les jours la farine de la Veuve de Sarepta, & cinq pains pour substenter cinq mille hommes. Combien de fois, lorsque tout paroïssoit désespéré, n'avons-nous pas senti l'impression d'une main invisible qui venoit essuyer nos larmes, & soulager nos maux ?

Nous sentons quelquefois, à l'exemple de Saint Pierre, que la nacelle où

nous voguons s'enfonce au milieu des flots, & nous sommes tentés de croire que nous allons périr; mais si-tôt que nous rentrons en nous-mêmes, nous entendons une voix qui nous crie que nous existons entre les mains d'un Dieu qui ne dort jamais, & dont les yeux sont toujours ouverts sur nous, d'un Dieu qui ne fait qu'ouvrir la main, & qui remplit tout animal de bénédiction; d'un Dieu qui donne aux vents, à la pluie & à la rosée, le pouvoir de rafraîchir la terre, de l'humecter, de la sécher, de la colorer, de la parfumer; d'un Dieu qui se joue dans cet Univers, & qui fait ses délices d'habiter avec les enfans des hommes. Il est cette Sagesse dont la puissance apelle ce qui n'est pas, comme ce qui est, dont les desseins déconcertent tous les projets humains; qui, ne connoissant ni avenir ni passé, ne voit qu'un présent, & qui ayant sous les yeux toutes les générations depuis le premier homme jusqu'au dernier, comme si elles existoient actuellement, n'a besoin que de lui-même pour goûter éminemment l'immensité de tous les bonheurs.

Si nous ne jugions pas des choses par leur simple surface, nous sçaurions

qu'il n'arrive rien que ce que la Providence a déterminé. Qu'on ne s'imagine donc pas que ces maladies qui nous affligent , que ces insectes qui nous tourmentent , que ces chagrins qui nous dévorent , que ces accidens qui nous accablent , sont un mal , ou l'effet du hazard. Tout a été réglé & prévu par une intelligence infinie dont les desseins sont impénétrables , mais toujours justes & toujours sages. Ce Pere de famille qui meurt environné d'enfans qui paroissent avoir besoin de son secours ; ce Ministre qui est enlevé dans le tems qu'il alloit finir une guerre ruineuse & cruelle ; ce Monarque qui disparoît , & qui laisse son Royaume en proie à l'ambition , à la discorde , à la fureur , servent à nous apprendre qu'il n'y a point d'homme nécessaire , que l'on a tout lorsqu'on possède Dieu ; que le seul malheur réel est celui de tomber dans sa disgrâce , & qu'une mort qui nous semble souvent un terrible accident , devient la source de mille biens que nous ne concevons point , parce que nos vues sont tout-à-fait bornées , & parce que le règne de la foi est tout-à-fait différent de celui de la politique.

Cela est si vrai, que si l'avenir se dévoiloit tout-à-coup à nos yeux, nous aurions toute une autre idée des événemens presens. Nous verrions les petits-enfans de ceux dont nous déplorons peut-être le sort, devenir des Saints, parce que leurs grands-peres furent affligés & humiliés; nous verrions des Etats n'avoir de splendeur & de solidité, que parce que le sang qu'on répand aujourd'hui fut nécessaire pour les cimenter; nous verrions que nos maladies nous ayant rapelés à nous-mêmes, nous auroient mérité le bonheur immense de l'éternité; nous verrions enfin que le plus petit incident a une chaîne qui s'étend jusques dans les siècles futurs, & qu'il est le principe de mille biens. Voilà ce que la Raison nous représente, afin de nous rendre sobres & circonspects dans les jugemens que nous portons. Eh! qui sommes-nous pour vouloir comprendre les voies de l'Eternel, pour oser tracer des plans, & former des projets selon nos caprices & nos préjugés! Dieu a vu tout ce qu'il avoit fait, dit l'écriture, & tout étoit bon. Telle doit être notre réponse générale à la vue des bons exemples & des scandales, des fortunes &

des malheurs qui consolent ou qui affligent.

Notre injustice ou notre ingratitude envers la Providence vient de ce que notre Raison étant étouffée par les passions, nous considérons ce monde comme notre dernière fin. Si l'on pensoit que cette vie tumultueuse n'est qu'une minute en comparaison de l'éternité, & que c'est de cette éternité qu'il faut partir pour juger sainement, on apercevrait le dessein & l'ensemble de tant de choses qui nous révoltent. On reconnoîtroit qu'un homme de bien expire au milieu de sa carrière parce qu'il étoit mûr pour le ciel, & qu'au contraire le scélérat vieillit pour exercer les élus. Toutes les parties de cet Univers sont autant de lignes qui vont se réunir à l'éternité, centre & terme de tout ce qui existe. L'homme qui se place devant cette perspective n'est plus surpris ni allarmé des contradictions apparentes & des événemens singuliers qui forment l'histoire de ce bas monde.

Nous allons dans les Cours où tout paroît ruse, caprice, & l'effet d'une fortune vraiment bizarre : nous marchons au milieu des villes où l'on ne voit que le fruit de la fraude & d'une

industrie toute humaine ; nous parcourons les campagnes , où des rochers , des montagnes & des vallons semblent se trouver là plutôt qu'ailleurs par un simple hazard ; nous nous voyons fils d'un Noble ou d'un Artisan , d'un Prince ou d'un Roturier ; par un assemblage de circonstances qui paroissent absolument fortuites , nous brillons au sein des richesses & des honneurs , ou nous languissons dans la misère & dans l'oubli ; par une complication de causes qui nous sont inconnues , nous errons à mille lieues de notre Patrie , ou nous vivons au milieu de nos familles par une espèce d'impulsion que nous ne pouvons définir , & tout cela n'a point d'autre principe que la Providence. C'est elle qui donne l'ame à tout , qui dirige les billets du sort comme il lui plaît , & qui les fait tomber où elle veut ; qui place l'un sur le trône , & qui laisse l'autre sur le fumier ; qui , disposant tout avec force & avec douceur , atteint les choses depuis une extrémité jusqu'à l'autre , & en fait l'accomplissement de ses desseins. Nous ne sommes tous que ses agens , & nous n'exécutons que ce qu'elle a déterminé , dans le tems même que nous croyons

ne faire que notre volonté. L'Univers, semblable à ces automates qui excitent notre admiration, paroît agir d'une manière imperceptible ; mais le suprême ouvrier en remue les ressorts, & les dirige à son gré.

La main de l'Eternel imprimée sur nos fronts a tracé elle-même nos plaisirs & nos chagrins ; elle a ouvert la carrière que nous devons parcourir, & posé la borne qui arrêtera au premier instant le cours de notre vie. Que vois-je dans toute la nature, s'écrioit autrefois le célèbre Fénelon ! je vois Dieu, Dieu par-tout, & encore Dieu seul. Mais l'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, & la vérité lui paroît un fantôme ; ce qui n'est rien, est tout pour lui ; & ce qui est tout, ne lui semble rien. En effet, on croit à mille hypothèses que l'imagination ou le préjugé réalisent, & on révoque en doute ce qui ne peut se contester. Eh ! comment osons-nous agir & marcher, s'il n'y a point de Providence qui veille à notre sûreté ? tout est embuche ici bas, tout est piège, tout est précipice. Il n'y a point d'homme raisonnable qui ne tremblât au moindre pas, s'il n'étoit persuadé de la pre-

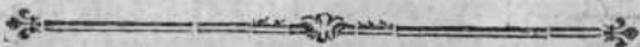
sence d'un Dieu vraiment bon & tout-puissant ; & si ce Dieu n'existoit pas , qui auroit appris au bœuf à connoître son étable , au chien à obéir à son maître , au castor à se bâtir une maison , au renard à cacher sa proie , à l'hyrondelle à maçonner son nid ?

Il n'y a sans doute que Dieu , qui , comme Raison universelle , selon l'expression de Mallebranche , puisse donner aux bêtes leur instinct. Nous ne faisons attention qu'aux causes secondes , & elles ne sont absolument rien sans la première qui nous promeut à chaque pas & à chaque instant. Tout est une énigme inexplicable sans la Providence , & tout se conçoit par son moyen , ou du moins paroît conséquent. Lisez les Livres de Job , & vous reconnoîtrez l'action de Dieu jusques dans la plus petite goutte de pluie qui tombe sur vos têtes. La mort comme la vie sont son ouvrage , & le moindre cri prouve sa grandeur aussi bien que tout le bruit du tonnerre.

Les Histoires sont pour nous des recits entièrement stériles , si à l'exemple du grand Bossuet , nous n'apercevons dans chaque événement une Sagesse invisible qui punit & qui récompense.

se, qui abaisse & qui élève, qui détruit & qui édifie. Par-tout on voit ce Dieu tout à la fois bon & terrible, répandre les biens & les foudres, essuyer les larmes & les faire couler, inspirer enfin l'amour & la terreur. Tantôt il détache du sein de ses vengeances un grain de sa colére, & les Trônes se renversent, les Cités périssent, & il ne reste ni la place ni le nom des conquérans qui paroïssent devoir tout envahir. Tantôt il jette un regard de miséricorde, & le berger change sa houlette en sceptre, & vient s'asseoir parmi les Oints du Très-Haut. Tantôt il crée des ames extraordinaires, & la face de la terre se renouvelle. Tantôt il laisse le monde comme s'il étoit abandonné à lui-même, & l'on ne trouve ni courage, ni génie. Heureux l'homme raisonnable; il voit tout cela, il admire, il se soumet, craignant d'un côté, espérant de l'autre, jusqu'à ce que Dieu venant enfin à se manifester, les ressorts de la Providence ne seront plus cachés. C'est alors qu'on connoitra que tout étoit dans l'ordre, & que la conduite de Dieu à l'égard de cet Univers étoit son secret qu'il ne devoit révéler qu'après notre mort, comme un objet au-dessus de

nos sens, & digne d'être médité pendant toute l'éternité. C'est alors qu'on se sçaura bon gré d'avoir vécu dans l'indigence qu'on méprise maintenant, & d'avoir éprouvé des malheurs qui auront exercé la patience & procuré l'heureuse occasion de mériter.



CHAPITRE VI.

Du Bien & du Mal.

LE bien & le mal ont des caractères si différens & si sensibles, que la Secte des Manichéens admettoit deux principes ; l'un auteur de l'ordre, l'autre auteur du désordre. Qu'y a-t'il en effet de plus frappant que ce spectacle de vertus & de vices, qui luttent continuellement ensemble, & qui engendrent tant de guerres intestines & publiques, dont l'humanité gémit ? Notre Raison, qui ne sçauroit se tromper sur l'essence du bien, s'y attacherait toujours infailliblement, si elle n'étoit souvent entraînée par l'impétuosité des passions. L'aparence du bien nous tient lieu du bien même, & cette méprise est la dangereuse erreur de la

plûpart des hommes. Comme ils cherchent tous le bonheur, ils imaginent tous l'avoir atteint lorsqu'ils faisisent quelqu'objet qui n'en a que les dehors.

L'idée du bien & du mal n'est donc point arbitraire : mais quel est réellement ce bien que tout le monde desire, & ce mal qu'on ne peut aimer en tant que mal ? Sans entrer ici dans des discussions philosophiques, qui ne sont que trop à la mode, & qui n'apprennent rien, nous dirons tout simplement, que le bien relativement à nous, n'est autre chose que *l'harmonie de l'ame avec l'ordre immuable que Dieu a établi*, & que toutes les fois que les accords manquent entre ces deux objets, il en résulte une dissonance qui s'appelle mal : d'où il s'ensuit que le bien est quelque chose de réel, & que le mal au contraire n'est qu'une privation d'ordre ; ce qui fait que Dieu, qui ne peut créer que des êtres, n'en sçauroit être l'autre. Toutes les écoles n'en diront jamais davantage sur cette matière, quelques dissertations qu'elles fassent.

Il faudroit maintenant nier que nous avons l'idée de l'ordre, si l'on vouloit soutenir que nous n'avons pas celle du

bien : or, qu'est-ce qui oseroit le prétendre ? l'homme le plus brut n'a-t'il pas une symmétrie naturelle en lui-même, avec laquelle il distingue ce qui est arrangement de ce qui n'est que cahos ; avec laquelle il trouve beaucoup plus de plaisir à voir un jardin bien planté qu'un terrain informe, où les arbres & les fleurs sont dans la confusion. Nos yeux, ces miroirs de l'ame, s'accoutument dès en naissant à se fixer avec complaisance sur des plans bien exécutés, & à se détourner au contraire des objets difformes, parce qu'il est en nous un principe de discernement, qui nous attache tout naturellement au vrai & au beau. Je sçais que les préjugés font varier nos idées comme nos goûts sur la plûpart des choses ; mais il n'en est pas moins certain qu'il y a pour tous les hommes, en matière de bon & de beau, un point de réunion, où ils sont obligés de donner leur acquiescement.

Tels sont les effets de la Raison ; & c'est sa plus belle qualité de pouvoir prononcer avec justesse sur le bien & sur le mal, c'est-à-dire, sur ce qui est analogue ou contraire à la loi. Des hommes de chair & de sang ont beau

vouloir obscurcir ces grandes vérités, & soutenir que la loi naturelle n'est point universellement imprimée ; la seule capacité de notre ame, qui pense & qui combine nécessairement dans quelque corps où elle se trouve, puisque son essence consiste à penser, leur donne le démenti le plus authentique & le plus solemnel. L'ordre de cet Univers, ainsi que celui que nous trouvons en nous-mêmes, par notre facilité à produire des idées & à les arranger, nous rappelle continuellement à cet ordre primordial, qui donne les couleurs, les tons & les ressorts à tout ce qui existe & à tout ce qui respire. Quel vaste champ la science des Nombres ne nous offrirait-elle point ici, si nous voulions faire un ouvrage philosophique : cette science qui n'étant point arbitraire, se trouve dans l'ame du Sauvage comme dans celle du Chinois, du Paysan comme de l'Académicien ?

Ce sont de ces notions du bien & du mal, que résultent les vertus. L'homme se voyant entre la lumière & les ténèbres, & sentant que son ame n'est heureuse qu'autant qu'elle est éclairée, se tourne du côté du jour, & trouve à la lueur de ce flambeau les idées qui

doivent le guider : alors plein de confiance il marche jusqu'au vrai bonheur, s'élevant au-dessus des difficultés qui l'arrêtent. Telles sont les personnes vertueuses, tandis que celles qui sont livrées aux passions, errent à l'aventure, sans examiner d'où elles partent ni où elles doivent tendre.

Les vertus en conséquence dérivent de la connoissance & de l'amour de l'ordre, & les vices au contraire sont l'ouvrage des ténèbres & de la confusion. On ne voit plus, si-tôt que les passions s'emparent de l'ame; parce que l'amour, l'envie, la colere & l'ambition sont les voiles les plus opaques. Si elles paroissent jeter quelques lueurs, ce ne sont que des feux d'autant plus dangereux, qu'on les prend souvent pour la vraie lumière. De là vient que tant d'hommes s'endorment sans scrupule dans le sein des vices les plus affreux : de là vient que leur conscience perd la ressource des remords, & devient absolument léthargique.

La Raison ne manque jamais de crier chez tous les hommes qui commencent à s'égarer; mais comment l'entendre, lorsqu'on ne vit plus en soi-même? Cette malheureuse ardeur à sortir continuellement

tinuellement hors de nous, est le plus cruel de nos maux : nous ne sommes plus alors que des simulacres sans ame & sans vie, & nos actions contredisent perpétuellement notre origine & notre destinée. Le mal que nous regardons comme peu de chose, ou comme indifférent à l'égard de l'Être suprême, attaque directement sa puissance & sa sagesse. Dieu a voulu que ses Loix s'exécutassent, & nous les renversons ; il a établi un ordre qui constitue l'harmonie de l'Univers, & nous le troubons. Cependant il permet le mal pour nous laisser le privilège de mériter, & pour nous apprendre qu'on ne remporte des victoires qu'en combattant.

Si a chaque fois que nous sommes prêts à succomber aux tentations, nous avons soin de nous interroger, quelle réponse la Raison ne nous donneroit-elle pas pour nous retenir & nous effrayer ? Elle nous représenteroit, que pour un plaisir faux & momentané, nous allons risquer une éternité de bonheur, nous mettre dans le cas des maladies, des remords, des inquiétudes qu'entraîne le désordre ; nous dénaturer enfin pour devenir bête, & en suivre l'instinct

On est tout étonné, lorsqu'après une vie licentieuse on vient à réfléchir sur ses écarts. On entend alors une raison qui gronde, une conscience qui soupire, une ame qui se trouble; & l'on voit derrière soi une chaîne de précipices où l'on s'étoit jetté en croyant s'élever. La Raison nous ayant été donnée comme notre oracle & notre guide, combien n'en a-t'il pas coûté à ces hommes superbes qui ont voulu l'étouffer & la méconnoître? Sans loi, sans foi, ils ont ouvert la voie à tous les désordres, canonisé les vices les plus honteux, & regardé comme une politique toute humaine les commandemens les plus sacrés.

Le Tableau des siècles se trouve défiguré de toutes parts, à raison des ravages que le mal a introduits dans l'Univers. Eh quel mal! après avoir pris possession des sens, il s'empare du cœur, & il aveugle l'esprit. Toutes les Histoires viennent à l'appui de cette vérité, elles qui ne nous parlent que des malheurs de l'amour, des horreurs de la colére, des débordemens de l'ambition, des cruautés de la jalouſſie; elles qui sont enfin la réalité des affreuses Tragédies qu'on représente sur nos Théâtres.

Mais ce qu'il y a de plus terrible , c'est que ce mal se perpétue , & que dans le sein de la Religion la plus pure & la plus sacrée , on voit les mêmes crimes qu'au tems de l'idolâtrie. Que dis-je ? la force des passions corrompt autrefois les hommes , & c'est aujourd'hui la réflexion. On réduit le mal en système , qu'on s'efforce de faire adopter , & l'on est libertin par principe. Mais quels principes ? des préjugés dont la Raison gémit , & d'autant plus fortement , qu'ils forment aujourd'hui la substance de la plûpart des écrits. Cette frénésie est si forte & si dangereuse , que les mauvais livres , si l'on n'en arrête le cours , perdront infailliblement les Etats. Chacun veut composer , chacun veut lire & chacun prend un esprit de révolte & d'impiété , qui ose se jouer de la Divinité même , & des Rois son image. A quel tems étions-nous réservés ! & cependant on s'efforce encore de nous persuader que c'est le règne de la lumière qui commence.

Si la raison , au milieu de tant d'écartés , n'avoit la ressource des gens de bien , son existence paroîtroit tout-à-fait chimérique ; mais il est encore des vertus , quelque effort qu'on fasse pour

les tenir en leur prêtant des intentions sinistres. L'idée du bien, & le bien lui-même ne sçauroit absolument s'éteindre : si les uns l'abandonnent, les autres travaillent à l'acquérir. Nous avons trop de rapport avec Dieu, pour que sa connoissance & son amour viennent à se perdre entièrement : il est toujours la vie de nos ames, & toujours la Raison nous convaincra qu'on n'a qu'une ombre d'existence, quand on n'existe pas pour lui. Il n'y a de bien que celui qu'il a fait, & sans le bien l'Univers ne peut subsister : on n'en sçauroit dire autant du mal, qui ne s'est introduit qu'après un certain tems. Le monde fleurissoit dans son innocence, quand l'esprit de révolte vint en ternir l'éclat.

Cependant la Raison, qui n'est jamais muette lorsqu'il s'agit de nous instruire, nous apprend que le mal physique & moral entrent dans le plan de Dieu, & que l'un & l'autre servent à l'avantage de notre ame. Qui a vu la tiffure & la chaîne de cet Univers pour en douter ? qui a assisté aux conseils de Dieu, qui a pénétré ses voiles, qui connoît ses desseins ? S'il est incontestable que Dieu ne peut être que la justice

& la bonté même, comment refuser de croire que tout est dans l'ordre, & qu'il n'y a rien qui ne soit réglé & prévu, quoique cette prévision & cet ordre ne détruisent point la liberté de l'homme.

Les expériences qu'on fait chaque jour, tant en Médecine qu'en Physique, devroient nous convaincre que toutes les choses créées ont leur usage. Combien d'insectes, de reptiles & de plantes, que nous croyons funestes, ou tout au moins inutiles, entrent aujourd'hui dans la composition des médicaments ? Dieu a donné la terre aux hommes avec tout ce qui l'enrichit, & c'est à eux à en étudier la nature, & à en découvrir les propriétés. Avant que la soie fût connue, les vers qui la produisent paroissoient de simples chenilles, & faisoient horreur ; avant qu'on mangeât la tortue, l'écrevisse, la grenouille, on frissonnoit à leur aspect, & l'on ne concevoit pas comment Dieu avoit pu créer des êtres aussi inutiles, & aussi difformes. Ces considérations doivent nous tenir dans le silence & dans l'admiration : s'il n'y avoit point de loups, disoit un jour un enfant qui gardoit les moutons, il n'y auroit point

de Bergers , & je ne pourrois gagner ma vie. Cette réflexion , toute puérile qu'elle est , nous donne à entendre que toutes les créatures de cet Univers se servent réciproquement , & qu'un mal se répare par un bien.

Si j'ajoute à ces observations , qu'il n'y a de mal réel que de perdre son ame , & que conséquemment tous les revers , toutes les disgraces , toutes les pertes , toutes les famines , toutes les maladies & la mort même , ne sont des malheurs que dans notre imagination , accoutumée à se laisser éblouir par les biens apparens de cette vie , on ne doutera pas que tout ne soit sagement ordonné. Que seront en effet à nos yeux dans vingt ou dix ans , & peut-être demain , ces infortunes qui nous désolent ? L'homme prêt à entrer dans son cercueil , met-il son bonheur à s'occuper des révolutions de ce monde , & s'afflige-t'il de mourir plus ou moins riche , ou d'avoir vécu plus ou moins considéré ? Hélas ! ne voyant plus autour de lui que l'horreur des ténèbres qui vont l'environner , il ne se souvient seulement pas des objets qui l'affectoient davantage. Tout a disparu , tout est oublié ; il ne reste que la seule idée

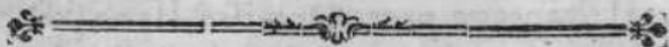
d'un Dieu qui s'empare alors de toute l'ame pour l'accabler ou pour la ravir. Si ces grandes vérités nous étoient présentes, notre Raison qui ne travaille qu'à nous les retracer, deviendrait la guide & la gardienne de notre conscience; alors nous fuirions les honneurs, nous craindrions la vaine gloire, nous mépriserions l'argent, & nous aurions nos regards attachés au ciel.

Quant au mal moral, je veux dire le péché; tel qu'un poison qui se change dans un excellent remède, il nous a procuré des biens que toute notre imagination n'eût pu se figurer. Aussi S. Augustin s'écrie-t'il dans un enthousiasme de raison: ô heureuse faute d'Adam! faute certainement nécessaire par le bienfait immense de la Rédemption, dont elle a été l'occasion! C'est par le péché, que les Justes sont exercés; c'est à raison du péché, que tous les Elus desirent le Ciel, & qu'ils regardent cette Terre comme une vallée de larmes & comme un exil. La vertu en opposition avec le péché paroît bien plus belle & plus lumineuse, ainsi que le Soleil a bien plus d'éclat lorsqu'il sort du sein d'un nuage ténébreux; d'ailleurs, la crainte du péché

vous tient dans l'humiliation, dans le tremblement, & nous excite à une prière continuelle, ce retour de l'ame vers Dieu où l'on entre en conversation avec l'Être Suprême.

Ces réflexions sont le vrai langage de la Raison : s'il nous étoit plus familier, nous aurions des notions plus justes du bien & du mal : nous ne placerions le bien ni dans les possessions terrestres, ni dans les plaisirs sensuels. Le bien satisfait pleinement l'ame & l'éleve, & les voluptés de ce monde nous troublent, nous dégradent, & laissent un vuide en nous mêmes qu'on ne peut remplir. L'homme a beau s'accrocher à tous les êtres, & leur adresser ses vœux pour pouvoir devenir heureux, il ne le sera jamais qu'en méprisant tout ce qui existe, & en s'attachant à Dieu. Tout plaisir, pris hors de l'ordre que le Créateur a établi, dérangeant le plan de l'Univers, ne sçauroit entrer dans la classe du bien, & devient nécessairement un mal. L'objet, la fin & les circonstances sont requises, comme personne n'ignore, pour faire une bonne action; tandis que si l'une de ces trois choses vient à manquer, l'action est réellement mauvaise. Telle est l'idée du
bien

bien & du mal, prise de la raison même. Si elle ne paroît pas juste à la plupart des hommes, pourquoi font-ils déraisonnables ?



CHAPITRE VII.

De la Diversité des Conditions.

LEs hommes par des distinctions souvent chimériques, & des prétentions encore plus ridicules, ont mis une si grande disproportion entre les uns & les autres, qu'on les croit presque d'une espèce différente. Il n'y a que la Raison qui, rapprochant toutes ces distances, reconnoît & honore l'humanité chez les plus misérables comme chez les plus opulens. Aussi gémit-elle bien sincèrement, toutes les fois qu'on ose dire qu'un homme ne tient à rien, & qu'il n'est rien, parce qu'il n'a ni fortune ni nom. Sans doute la naissance mérite des égards, & les dignités exigent des hommages; mais s'ensuit-il qu'on doive dédaigner son semblable, & le méconnoître, si le sort, ou plutôt la Providence lui a refusé des biens & des Ancêtres distingués ?

La Raison analyse ces biens & ces honneurs dont le monde se pare avec tant de fierté , & elle juge si l'on a droit de mépriser celui qui n'en jouit pas. Que sont-ils ? combien durent-ils ? quel avantage procurent-ils ? Ils ne dépendent que du caprice ou du préjugé ; ils passent comme l'éclair , & ils deviennent souvent la source des plus grands maux. L'orgueil , l'ignorance , la dureté , l'oubli de soi-même & de Dieu , ne marchent que trop souvent avec les grandeurs. On est ébloui de leur pompe , lorsqu'on ne fait que les entrevoir ; & on les juge un fardeau insupportable , si-tôt qu'on les décompose. Il n'y a point de misères , point de petitesesses , dont la plûpart des Grands ne soient susceptibles , comme devant payer l'intérêt de leur opulence & de leur vain éclat.

Combien la raison ne se rit-elle pas de ces airs hautains , de ces paroles de mépris & de ces regards dédaigneux , si familiers aux hommes de fortune ? Il est dans le cœur de tous les Grands qui abusent de leur prétendue grandeur , un témoignage de vérité qui s'éleve contre eux-mêmes , & qui ne cesse de leur reprocher leur ridicule fierté : mais

frivoles & dissipés, ils s'imaginent qu'on ne se donne de la considération & du relief qu'en agissant avec orgueil. Que ne descendent-ils au milieu du Peuple, & que ne viennent-ils entendre ce qu'il dit des Grands orgueilleux ? Bien-tôt ils apprendroient que le plus simple Vulgaire se dédommage de sa bassesse aparente, en les méprisant comme ils le méritent, & que leur éloquence à ce sujet est vraiment énergique, parce que la Raison est de tous les états.

La diversité des conditions n'est donc utile & raisonnable, qu'autant qu'on se sert réciproquement au lieu de se mépriser, & que tout concourt au bien de la société, ainsi que dans le corps humain tous les membres s'aident mutuellement. Les plus petits ruisseaux servent à l'accroissement des rivières, comme le plus simple Payfan contribue à l'embellissement & à la conservation d'un Royaume. Nous entrons tous dans la construction de cette chaîne d'êtres qui s'étend depuis Dieu jusqu'au plus petit insecte ; & nous ne pouvons, sans en déranger les anneaux, sortir de l'état où la Providence nous a placés.

O homme téméraire & orgueilleux ;
toi qui méprise le laboureur qui cultive

ton champ, & qui craindrois de lui adresser la parole & même de le regarder, ne sçais-tu pas que le pain que tu digère est le travail de ses mains, & que sans ses sueurs la famine assiégeroit ton Palais & le rempliroit des horreurs de la mort ? Eh quoi ! le sang qui coule dans tes veines appartient en quelque sorte à cet homme tout rustique qu'il est, & tu hésites encore si tu dois l'envisager ! Mais pense que ton existence importe moins à la société que celle d'un arbre qui rapporte des fruits, & que la sienne au contraire est le salut de sa Patrie.

Oh que les Laboureurs & les Artisans sont des hommes respectables aux yeux de la Raison ! il faut les suivre depuis l'aube du jour jusqu'aux approches de la nuit. Quelle utilité en comparaison de celle de tant d'Écrivains qui débitent des frivolités, de tant de femmes mondaines qui ne sçavent que dormir & jouer, de tant de Seigneurs qui ne font que végéter ? Malheur aux États où le Peuple est méprisé, cette portion précieuse qui nous sert, qui nous loge, qui nous habille, & qui nous fait vivre. D'ailleurs, le dirai-je ? oui, quoique ce soit à la honte des Grands, il y a

beaucoup moins de sentiment & de générosité parmi les riches que chez le peuple qu'ils méprisent.

Nous ajouterons ici que la diversité des conditions seroit moins révoltante, si le pere laissoit le fils embrasser son état; mais le payfan veut devenir Prêtre, le Magistrat Militaire, le Soldat Négociant; de là ce cri général & irraisonnable contre le bouleversement des conditions. Chacun roule hors de sa sphère, parce que les passions osent tout, & décident de tout.

Je n'examine point si l'égalité des conditions étoit plus avantageuse que leur diversité; la Raison m'apprend que c'est une folie de desirer ce qui ne peut plus être, & que la sagesse consiste à se contenter & de l'état où l'on se trouve & du Gouvernement sous lequel on vit, & du siècle où l'on est né.

Les choses extérieures agissent trop fortement sur notre esprit, parce que nous ne vivons point en nous. Mon essence n'est-elle pas la même dans une Monarchie comme dans une République? & mon individu change-t'il parce que je vis au milieu des Militaires ou des Magistrats? Quand on ne tient qu'à son âme, la représentatrice de Dieu

94 L E L A N G A G E
même, on vit heureux dans toutes les conditions. On sçait que les professions les plus éclatantes ne sont qu'un rôle de théâtre, & que tout à l'heure sa scène va finir.

Nous devons juger du monde moral, ainsi que du monde physique, & de même qu'un Parterre nous plaît par sa variété, la Société doit nous réjouir par son mélange. La chute des uns, l'élévation des autres, la fortune de ceux-ci, l'indigence de ceux-là sont autant d'objets qui nous engagent à désirer cet état de justice, où il n'y aura ni vicissitude ni revers. Le changement est naturel dans un monde qui ne peut exister sans se mouvoir; il faut donc s'attendre à des révolutions & penser, selon l'expression du Sage, qu'il n'y a rien de stable sous le Soleil.

C H A P I T R E V I I I .

De la nécessité des Loix.

L Es hommes ayant des goûts & des préjugés tous différens, il a nécessairement fallu qu'il y eût un point

de réunion qui les astreignit à la pratique des mêmes devoirs & des mêmes vertus; sans cette précaution, dictée par la sagesse, tout seroit dans la plus horrible confusion. Lorsqu'il n'existoit que de simples Bergers, dispersés çà & là, & qui ne connoissoient d'intérêt que la garde de leurs troupeaux, la loi naturelle suffisoit; mais depuis qu'on a bâti des Villes, qu'on s'y est rassemblé, & qu'on a partagé la Terre en Royaumes, Provinces & Possessions particulières, on n'a pu se dispenser de faire des Ordonnances relatives aux besoins & au bon ordre; ces loix quoiqu'humaines, étant des rapports avec la volonté divine, & avec les semences de vertus que le ciel a mises dans nos âmes, deviennent des obligations sacrées, qu'on ne peut enfreindre sans prévariquer.

La raison qui voit tous les jours les brèches que le vice fait à la conscience, s'aplaudit de l'existence & de la vigueur des loix. Que sont en effet les loix? sinon l'honneur & le bien de la Raison même. Elles la défendent; elles la font valoir, & lui donnent ce ton d'autorité qui prévient le désordre ou qui le punit. La différence des climats,

ainsi que celle des Gouvernemens, a dû nécessairement engendrer diverses loix ; mais c'est toujours l'amour du bien public qui en a été le principe & l'objet. Que deviendroient les Citoyens au milieu de tant de passions qui se heurtent, qui s'enflament, & qui produisent de toutes parts les plus horribles incendies, si la Raison n'avoit donné des Édits, des Arrêts, & formé des Corps entiers de Magistrature pour s'opposer aux progrès de l'injustice & de l'envie ? Nos biens, nos réputationns nos vies mêmes, tout deviendrait la proie des ravisseurs. C'est sans doute à la honte de l'humanité, puisque les bêtes elles-mêmes sont plus sages que nous en suivant leur seul instinct ; mais cela prouve la liberté que nous avons de faire le bien ou le mal : liberté qui, quoique souvent funeste, nous distingue des animaux, & nous procure l'occasion de mériter.

Tous les Législateurs trouvèrent l'esprit des loix qu'ils nous transmirent, dans le langage de la Raison : ce fut elle qui leur ouvrit les yeux sur les usages qu'il falloit introduire, sur les abus qu'il falloit réformer, sur les peines qu'il falloit infliger, & sur les ré-

compenses qu'il falloit établir. Si les Loix n'eussent été que l'effet du caprice ou de la tyrannie, comme osent le prétendre certains Ecrivains dangereux, elles auroient eu le sort des modes : une seule & même génération les eût vu finir & renaître. Tout ce qui tient à l'essence des choses est ordinairement durable ; or les Loix tiennent à nous-mêmes, comme nous tenons réellement à elles, & c'est ce double lien qui nous attache à Dieu, aux Souverains & à la Société, lien qui ne se rompt qu'à la mort ; mais pour nous remettre entre les mains de celui qui nous a formés, & qui ne communiquant plus alors ses volontés par des voies intermédiaires, devient l'unique Législateur & Juge.

La Loi naturelle, qui ne renferme que dix Commandemens primordiaux, a mille ramifications, d'où dérivent toutes les autres Loix. On ne voit pas toujours cette connexion ; mais les personnes qui saisissent tous les rapports, qui percent dans l'avenir, & qui, de conséquence en conséquence, descendent jusqu'aux moindres détails, & remontent jusqu'aux premières causes, aperçoivent que le plus simple règle-

ment adhère aux préceptes divins. La communication intime, établie entre Dieu & les hommes, & dont les fondemens sont aussi anciens que le monde, donne aux Loix toute leur force & toute leur autorité. Toute puissance vient de Dieu, & toute puissance faisant des Loix, nous oblige comme si c'étoit Dieu même : il n'y a que le cas où le fanatisme & l'impiété prescriroient des choses contraires à la Religion, & à la probité; mais alors, loin qu'un tel ordre fût une loi, il en seroit une véritable infraction, & la Raison qui nous recommande la soumission, nous persuaderoit alors d'être défobéissans; aussi l'Apôtre nous prescrit-il une obéissance raisonnable.

Eh! que deviendroient les Loix, & la nécessité d'en faire, si une tyrannie odieuse nous contraignoit de nous livrer au mal. On ne nous gouverne que pour nous encourager au bien, tantôt par la menace des peines, & tantôt par la promesse des récompenses. Si par hazard le contraire arrivoit, c'est alors que, loin de se révolter contre l'autorité toujours respectable, il faudroit plutôt se laisser égorger. Ainsi fit la Légion Thébaine, lorsque l'Em-

pereur Maximien voulut l'obliger à exterminer les Chrétiens; elle mit les armes bas, & devint la proie des tyrans pour être la conquête & le triomphe de la vérité même.

Plus il y a de Loix dans un Royaume, & plus l'homme vertueux est libre. Le Sage ne redoute que le brigandage & le désordre, parce que sa Raison lui dit que tout est sûr où tout est discipliné. On ne hait la lumière & la vigilance, que lorsqu'on fait le mal; aussi ne s'est-on révolté contre les Loix saintes que la Religion nous prescrit, que parce qu'on veut vivre aujourd'hui sans frein, sans pudeur, & peut-être sans probité. Tous ces Ecrits contre le Christianisme & contre les Gouvernemens sont autant de stratagèmes pour préparer les esprits à se dépouiller de toute vertu, & à les accoutumer insensiblement au vice & à le fraude.

Si l'on veut se convaincre plus certainement de la sagesse & de la nécessité des Loix, il faut lire S. Thomas sur cet article; ce qu'il a écrit à ce sujet est si sage & si méthodique, que Grotius lui-même en conseille la lecture à un Prince Allemand, comme de l'ouvrage le plus excellent. Or, tout le mon-

100 L E L A N G A G E
de ſçait que Grotius étoit Proteſtant , &
que conféquemment ſon témoignage ne
peut être ſuſpect ; mais la Raiſon ſeu-
le ſuffit ſi l'on veut l'entendre , elle
qui n'aime que l'ordre , & qui recom-
mande à tout le monde la patience &
la docilité , comme les deux grands
moyens d'être ſage & heureux.

C H A P I T R E I X.

De l'Usage des Sciences.

SI les hommes n'avoient point dé-
naturez les Sciences , en les faiſant
ſervir à leurs paſſions , & en les alliant
avec leurs préjugés , elles ſeroient une
ſeconde lumière , qu'on eût joint à la
Raiſon. Qu'y a-t'il en effet de plus mer-
veilleux que de ſonder les entrailles de
la terre , de décompoſer les métaux ,
de connoître le cours des aſtres , de
prédire leurs révolutions , d'aſſujettir
l'ombre , qui n'eſt rien , à marquer les
heures , de diſſéquer les corps , d'en
déterminer les propriétés , de tirer des
lignes à l'infini , de s'étendre juſques
dans l'imménſité , de converſer avec
les Intelligences céleſtes , deraiſonner

DE LA RAISON. 101
enfin sur l'immortalité de l'ame & sur
l'essence de Dieu même ?

Que j'aime à voir la science entre les
mains d'un Augustin ! quelle pénétra-
tion ! quelle sublimité ! c'est une lumié-
re qui retourne à sa source , un feu qui
consume la vaine gloire & dévore la
cupidité ; une eau qui rejaillit pour la
vie éternelle , un parfum qui ne s'exhale
que pour Dieu , un tonnerre qui éclate
au milieu des éclairs. Petits hommes
qui voulez gouverner cette même
science à votre gré , & qui en faites
l'aliment de votre orgueil & de votre
frivolité , ne rougirez-vous pas de défi-
gurer ainsi les beautés de la Sagesse éter-
nelle , & de dissiper le trésors qu'il ne
nous a confiés que pour les faire valoir
& pour les admirer ! Quelle foiblesse ,
quelle abjection que la science soumise
à vos passions & à vos préjugés ! La
Raison frissonne au souvenir des scan-
dales & des maux qui résultent de vos
études & de votre sçavoir , ou plutôt
de votre ignorance violée sous la vaine
aparence d'une pompeuse philosophie.
Je sçais que le siècle est la dupe de
votre charlatanerie , & qu'à l'aide
d'un style séducteur , & de défini-
tions fastueuses , vous frappez , vous

étonnez, vous éblouissez les hommes frivoles; mais que peuvent les vertiges contre la Raison? le délire finit, & l'ame qu'on croyoit anéantie reparoit & reprend tous ses droits. Encore quelques années, & ceux qui paroissent avoir la clef de la Science, qui décident en maîtres, & qui envahissent tous les éloges & toute l'admiration, tomberont dans l'avilissement qu'ils méritent. Sont-ce donc là ces personnages, dira-t'on, qui se donnoient pour infailibles, dans le tems qu'ils nioient l'infailibilité même de l'Eglise? ils ont passé, & leurs productions étoient les rêveries d'un insensé.

Les Sciences ne sont donc précieuses qu'autant que leur usage est raisonnable & légitime; ou plutôt elles n'existent réellement qu'autant qu'elles servent à la Religion & à la société. Plût au Ciel qu'on connût ces vérités! on ne prodigueroit pas son encens à une multitude de personnes qui n'ont qu'un sçavoir vain, & tout-à-fait stérile; mais il suffit aujourd'hui d'avoir une belle élocution, un ton important & frondeur, pour être assuré des suffrages du Public, quelques paradoxes qu'on avance, & quelque systé-

me qu'on imagine, tant il est vrai que la singularité plaît, & que la mode est la reine du monde.

Ainsi la Raison, qui devrait trouver dans les Sciences sa consolation & son apui, n'y rencontre souvent que de l'humiliation & des écueils. Tous les siècles fournissent les plus tristes exemples de l'abus qu'on peut faire de la Science; mais ce siècle-ci renchérit en ce genre sur tous les autres: nos Bibliothèques seront autant de témoins qui confirmeront cette triste vérité, supposé qu'on ose les défigurer en les remplissant de toutes nos folles productions. Que de Livres où la Raison est dégradée, la Vertu travestie, la Religion outragée! C'est une science bien rare aujourd'hui que celle de connoître les bons Ouvrages, & un grand mérite de les estimer.

Une trop grande avidité à vouloir tout lire, nous a réellement perdus. Rien de plus sage qu'une prière qui demande à Dieu de nous délivrer du desir immodéré de sçavoir: notre esprit comme la mer a des bornes; & lorsqu'il ose les franchir, il extravague & il se perd. Ce n'est qu'en écoutant notre Raison, que nous dirigeons les Sciences selon

les desseins de celui dont elles émanent, & que nous puissions dans leur élévation des sujets de nous humilier. Mais il faut sçavoir que cette Raison est limitée, comme elle ne cesse de nous le dire elle-même. Elle sent sa foiblesse à chaque instant, & c'est parce qu'elle la sent, qu'elle se moque de ces esprits présomptueux, qui croient pouvoir tout penser & tout dire. Toutes les Sciences périront, & il n'y a que la charité qui subsistera à jamais, parce que nous n'avons été créés ni pour être Astronomes, ni pour être Algébristes, mais pour nous rendre dignes d'une récompense infinie.

Nous ne devons aimer la Science qu'autant qu'elle nous applique, qu'elle nous détache des plaisirs, ou plutôt des folies de ce monde, & qu'elle nous fournit les moyens d'être utiles au prochain. On se familiarise d'ailleurs avec la vérité, car les Sciences sont vraies, & cette idée est bien consolante. L'étude doit être insipide, lorsqu'elle n'a pour objet qu'un vain amour-propre, ou qu'une stérile curiosité.

Je ne parle ici que d'après la Raison. Je l'entens qui condamne tous les Sçavans dont les observations n'ont pas été

au-delà de cet Univers. Notre ame ayant l'idée de l'éternel & de l'infini, desire tout naturellement que nos études s'étendent jusques là, & elle croit toujours rétrograder lorsqu'elle ne s'avance pas vers l'Être Suprême, dont elle est la plus vive expression. Ce seroit peut-être ici le lieu d'assigner aux Sciences le rang qu'elles doivent tenir selon leur utilité; mais chacun vantant ses connoissances acquises, il suffit, pour éviter toute dispute, de dire en général que les Sciences, telle que la Morale, que je ne sépare point de la Métaphysique & de la Théologie, & la Médecine que je joins à la Physique expérimentale, doivent avoir la préférence. Nous n'avons ici-bas que nos ames & nos corps à soigner, & cette double étude nous procure le moyen de les connoître & de les gouverner selon leurs besoins respectifs, leur destination, & l'ordre de Dieu.

Quand l'Apôtre a dit que la Science enfle, & que la Charité édifie, il a voulu parler du mauvais usage qu'on en fait ordinairement; eh! qui en pouvoit mieux parler que lui, qui, outre ses lumières surnaturelles, se voyoit environné de Grecs & de Romains,

dont toute l'éloquence & toute la philosophie rouloient uniquement sur l'erreur, & n'avoient pour fin qu'une gloire aussi ridicule que fastueuse. La religion en s'annonçant heureusement parmi nous, a santifié l'usage de la Science; c'est agir contr'elle, ainsi que contre la raison, lorsqu'on n'étudie que par orgueil & par curiosité.

Tant que la Raison nous guidera; nous ne voudrons sçavoir que pour apprendre à mieux vivre; & les connoissances mêmes qui pourroient nous amuser, nous deviendront utiles. Elles seront un délassement qui nous rendra plus propres à la méditation & au travail: c'est ainsi qu'on trouve un bien réel jusques dans les récréations mêmes, lorsqu'on agit en être raisonnable. Les animaux n'étudient ni n'apprennent, parce qu'ils n'ont besoin que de leur instinct pour flairer, reconnoître & remplir leur destination; & nous au contraire, créés pour étendre notre intelligence, pour nous perfectionner, pour mériter & pour gouverner en quelque sorte cet Univers, nous dévelopons notre ame, & nous la remplissons de lumière qui nous élevent & qui nous spiritualisent. Les Colléges n'ont été

établis qu'à ce dessein : & c'est ne pas connoître leur institution que de les envisager sous un autre aspect. On a voulu qu'il y eût dans les Villes un enseignement perpétuel qui appliquât la Jeunesse , qui ouvrît l'esprit , qui formât le cœur , & qui rendit les hommes propres à remplir les différens postes auxquels la Providence les destine.



C H A P I T R E X.

De l'Amour de la Patrie.

LA qualité de citoyen est un titre si précieux , que notre divin Législateur lui-même en a honoré les fonctions , en versant des larmes sur Jérusalem. On aime , dit un Ancien , jusqu'aux pierres de sa Patrie : il semble en effet que l'endroit où l'on a reçu le jour , est un lieu sacré qui nous rappelle continuellement à nous-mêmes , & qui réveille tous nos sentimens. Nous renaissions à son aspect , & tous les plaisirs de notre première enfance , plaisirs aussi simples que purs , reviennent dans notre mémoire , en nous causant une satisfaction incroyable : aussi la mere de S. Chri-

sofôme ne trouva-t'elle point de moyen plus efficace pour fixer son fils auprès d'elle, lorsqu'il vouloit s'enfuir dans les deserts, que de lui montrer le lit où il étoit né. A cette vue ses larmes coulèrent, & la maison paternelle lui devint si chère qu'il y resta. Quel effet le discours de la mere de Coriolan ne produisit-il pas, lorsqu'elle lui remontra combien il étoit affreux de venir saccager Rome, sa Patrie!

La Raison exige sans doute que nous regardions toute la terre comme un exil, & que nous sachions nous accoutumer par-tout où la Providence nous envoie; mais cette même Raison nous inspire un goût de préférence pour l'endroit qui a été notre berceau. Le climat, la nourriture, les mœurs, les préjugés mêmes, tout y est plus analogue à notre tempérament & à notre caractère. Nous avons tous des ragoûts de pays auxquels nous avons été accoutumés dès notre enfance, & que nous aimions singulièrement, quoiqu'ils ne soient pas les meilleurs: il en est de même des usages. On a remarqué qu'il y a un esprit national qui se perpétue jusqu'à la troisième génération, chez les personnes transplantées dans un autre pays.

C'est un goût de terroir semblable à celui que conserve une plante étrangère.

L'amour de la Patrie étant donc si intimement lié à notre ame, il faut que nos cœurs ou nos têtes aient éprouvé une terrible révolution, car nous ne sommes plus Citoyens. Un misérable intérêt personnel a saisi la plupart des esprits, & a totalement éteint cet amour patriotique qui mérita jadis à nos peres le précieux titre de *Conservateurs*, de *Restaurateurs* & de *Héros*. Quand on secoue le joug de la Religion, on secoue insensiblement tout autre joug; & comment reconnoître une Patrie, dans le tems qu'on se fait gloire de méconnoître l'Eglise qui nous a reçus dès en naissant, qui a inscrit notre nom dans ses annales, & qui nous procure des avantages inestimables?

L'indifférence avec laquelle on étudie, on travaille, on combat le goût excessif qu'on a pour les plaisirs sensuels, la mauvaise éducation qu'on donne aux enfans, la dureté qu'on affecte envers les malheureux, la peine qu'on ressent de prendre quelque chose sur un luxe immodéré, pour soulager l'Etat, tout cela n'est-il pas une preuve bien sensible de notre peu d'amour

envers la Patrie. La Raison nous sollicite inutilement à nous sacrifier pour l'utilité publique : en vain elle nous représente que nos biens, nos sueurs & notre sang appartiennent à l'Etat, & que dès l'instant de notre naissance, nous sommes en quelque sorte moins à nous-mêmes qu'à la Patrie ; la dissipation nous entraîne, la cupidité nous séduit, & nous négligeons nos Concitoyens ou nous les dévorons pour satisfaire nos desirs. Combien de gens qui ne vont point à l'armée, ou qui n'y font point leur devoir, parce qu'ils s'aiment plus que l'Etat ; combien d'hommes qui laissent enfouir leur sçavoir, parce qu'ils ignorent que la Patrie a droit sur leurs talens ; combien de personnes qui observent inconsidérément le célibat, parce qu'elles se plaisent à ignorer que le mariage est la ressource des Royaumes, de même qu'il est la vocation générale ?

Si l'on parcourt toutes les conditions, on trouvera qu'on n'est point assez occupé de la Patrie : il semble qu'elle soit un être chimérique, quoique nous en fassions tous partie. Les Grands ne pensent qu'à s'agrandir encore plus, & les Riches qu'à s'enri-

chir ; le Militaire ne fait attention qu'à ses grades & à ses pensions ; le Magistrat se plaît à prolonger les procès , & à les multiplier ; l'Ecclésiastique même ne cherche qu'à entasser Bénéfice sur Bénéfice , & à jouir lui seul de la portion de vingt personnes qui le surpassent souvent en talens & en vertus , mais qui mourront dans l'indigence : le Marchand vend sa marchandise au plus haut prix ; le Banquier trouve dans l'usure & dans un agiotage inconnu à la bonne foi , des moyens de ruiner sourdement ceux qui lui sont adressés ; le Payfan enfin vole à toutes mains , & voilà comme la patrie s'appauvrit & s'énerve.

Est-il donc possible qu'il n'y aura que les Romains qui aient été vraiment Citoyens ? Quel zèle ! quel courage ! ardens pour le bien public , & entièrement insensibles à leurs propres intérêts , ils s'oublioient ainsi que leurs familles , si-tôt qu'il s'agissoit de sacrifier leur repos & leurs vies. On les a vus égorger leurs propres enfans , & reconnoître à la face de l'Univers qu'ils n'avoient point d'autres parens que leur République , dont ils étoient idolâtres.

Il n'y a point d'homme qui n'apprenne , en s'interrogeant , qu'il est aussi doux que glorieux de mourir pour la Patrie. On a conservé & illustré les noms de la plûpart de ceux qui ont défendu leur pays , & c'est l'histoire de la Noblesse. Les hommes attachèrent de tout rems les plus grandes marques d'honneur à l'avantage de servir l'Etat. Les titres , les ordres , les armoiries , tout cela ne fut imaginé que pour annoncer le mérite & la valeur ; & nous devons rougir de nous en prévaloir , si nous n'avons le courage d'imiter nos ayeux. On est réellement de pire condition que l'abeille & le ver à soie , ces insectes qui nous nourrissent & qui nous éclairent , lorsqu'on est assez malheureux pour ne vivre que pour soi.

Ce ne sont pas toujours les actions les plus brillantes qui sont les plus méritoires & les plus utiles. Il y a des citoyens obscurs que le monde ignore , & qui du sein de leurs chaumières instruisent l'univers , & font des projets que le Ministère met en œuvre. Ainsi les plus petits ressorts donnent tous les jours le mouvement aux machines les plus énormes. La Patrie étant l'état même où nous sommes nés , ainsi que nos ayeux , nous

lui devons respect, obéissance, amour. On honore l'humanité en honorant la Patrie; les Villes, tant anciennes que modernes, sont décorées de statues qui représentent *les amis des hommes*: c'est le titre qu'un très-bon Patriote a donné à un excellent ouvrage, & c'est le titre que nous mériterons, lorsque, sans fraude, sans ambition, sans orgueil, nous consacrerons nos veilles & nos talens à la gloire du bien public: mais quand ce tems viendra-t'il ?



CHAPITRE XI.

Du sçavoir-vivre.

C E n'est ni dans une politesse raffinée, ni dans des discours étudiés, ni dans des démarches apprêtées, que consiste le sçavoir-vivre. La Raison gémit de ces airs, ces tons, ces propos dont notre siècle se pare, comme du plus riche agrément: si l'esprit étoit d'accord avec le cœur, l'ame y gagneroit sans doute, & la bienséance, qu'on peut appeller le vernis de la Société, ne paroîtroit ni l'effet du caprice, ni celui de l'art: il doit y avoir

dans les mœurs une certaine candeur qui influe sur tout le commerce de la vie.

Bien des Grands ne se rendent méprisables que parce qu'ils se font un langage de Cour entièrement contraire à leur manière de penser. Ils s'imaginent que des révérences & des phrases les dispensent d'être sociables & généreux, & qu'on doit leur être fort obligé, lorsqu'ils ne font pas un mauvais compliment. L'ingénuité, quelque effort qu'on fasse pour la ridiculiser, s'attirera toujours les éloges de la multitude. Une ame qui s'épanouit, un caractère qui se développe, un esprit qui s'insinue, voilà le grand art de gagner les cœurs; & il n'y a que ceux qui mettent ces règles en usage, fussent-ils Ministres ou Ambassadeurs, qui réussissent véritablement. On devine aisément une affectation mystérieuse, & l'on se tient en garde contre toute surprise, lorsqu'on rencontre une personne imprudemment discrète.

La raison, qui doit toujours diriger notre langue & nos yeux, veut que nos paroles, sans être fades, soient assaisonnées de douceur; que nos regards, sans être fiers, conservent de la

dignité ; & que notre maintien, sans être affecté, soit noble & gracieux. Lorsqu'on a ces dehors, il ne s'agit plus que d'épier les occasions pour faire les choses à propos. Rien de plus ridicule, & souvent de plus indécent, que de parler lorsqu'on doit se taire. L'usage du monde veut qu'on soit à l'unisson des personnes avec qui l'on vit, & il dispense de l'esprit, pourvu qu'on ait de la complaisance : ainsi l'on ne sçait réellement vivre, qu'en sçachant se contraindre & s'ennuyer.

Ces hommes de plaisirs qui voltigent de cercle en cercle, & qui n'aiment qu'à prendre la quintessence des sociétés & des esprits, n'ont point les manières qu'exige le sçavoir-vivre. Ils sont les aimables, & personne ne les aime, ils s'efforcent de passer pour agréables, & ils n'ont nul agrément. Tout consiste à être affable, obligeant, & à se mettre au niveau de ceux qu'on fréquente. Ce n'est point en affichant l'esprit qu'on nous croira gens à talens, mais en faisant paroître celui des autres : on ne s'empare point d'une conversation impunément ; l'amour-propre se révolte, & nous sommes tout étonnés d'apprendre que nous avons des

ennemis dans ceux que nous voulions rendre nos admirateurs.

La Raison exige que, sans être défiant, on ne se communique qu'avec réserve, qu'on étudie les caractères, & qu'on sçache en quelque sorte s'éclipser, pour briller ensuite avec plus d'éclat. Ce n'est pas qu'on doive se faire prier pour discourir, comme les femmes ridiculement précieuses se font prier pour chanter. Il s'agit seulement d'attendre le moment, & de laisser aux autres le tems & la satisfaction d'avoir de l'esprit.

Le sçavoir-vivre varie selon les lieux & les circonstances. La politesse de la Ville n'est pas celle de la Cour, & le ton d'un Financier n'est pas celui d'un homme de qualité. On sçait distinguer ces nuances, pour peu qu'on connoisse le monde. Si les jeunes gens y entroient plus tard, ils seroient plus en état d'apprendre les usages; mais ils se présentent au milieu des cercles dans un âge où on leur permet tout, & ils en abusent d'une manière étrange. Ils ne veulent ni se gêner, ni écouter; au point que le sexe même, qui captive toujours l'attention des personnes bien élevées, n'est plus aujourd'hui ni re-

cherché ni respecté. On évite la compagnie des Dames avec la même ardeur qu'on la desiroit autrefois ; parce que ce sont elles qui, mille fois plus attentives & plus délicates que nous, ont perfectionné le sçavoir-vivre, & rendent les sociétés agréables & décentes.

Il régne aujourd'hui un tel esprit d'indépendance, qu'on se fait gloire de fronder tous les usages. Les fils ne sont plus respectueux envers leurs peres, les femmes n'obéissent plus à leurs maris, les domestiques ne craignent plus leurs maîtres, & les sociétés, toujours prêtes à se dissoudre, n'ont que la passion du jeu pour soutien. Les cercles n'offrent plus aux yeux du Sage que des manières ridicules, que des mœurs frêlées. Le sçavoir-vivre s'annonce bien différemment : portant avec lui même ses lettres de recommandation, il plaît, il intéresse : il n'a ni la morgue des riches, ni la frivolité des petits-maîtres, ni les minauderies des précieuses ridicules ; mais il se proportionne selon les personnes, & met chacun à l'aise. S'il critique, c'est avec finesse ; s'il badine, c'est avec dignité ; s'il moralise, c'est sans pédanterie.

Lorsque l'ame avoue la politesse dont on fait usage, c'est une preuve qu'elle est conforme à la Raison. Il faut que les choses coulent de source pour être estimées : l'homme naturellement doux & vrai, plaira beaucoup plus que tous ceux qui s'étudient à copier des manières. On ne sçauroit donner des règles générales sur la façon de converser. Il y a des gens qui parlent trop en parlant peu, d'autres qu'on ne se lasse point d'écouter ; il y en a qui plaisent en disant des choses communes, & d'autres qui ennuient par leurs discours relevés. Les personnes qui composent des ouvrages sérieux sont souvent médiocres & même enfans dans la conversation : soit qu'elles ne veulent pas se donner la peine de s'élever autant que leur réputation les annonce, soit qu'elles aient épuisé leur esprit dans le cabinet, soit enfin qu'elles soient distraites, ou qu'elles aient besoin de s'égayer sur des riens, elles paroissent souvent fort ordinaires. Il faut aussi convenir que les gens du monde s'imaginent qu'un Auteur doit toujours parler comme un livre ; mais ne font-ce pas plutôt ceux qui n'emploient leur esprit que pour converser, qui doivent rendre la conversation intéressante ?

La Raison nous dit à tout moment les choses les plus admirables sur la manière dont on doit converser, écrire & agir. Essayons de l'écouter, & nos lettres seront moins éloquentes, mais plus vraies; nos discours moins recherchés, mais plus persuasifs; nos actions moins brillantes, mais plus réfléchies; & soit à table, soit au jeu, nous aurons l'art d'entendre & d'être entendus, parce que nous n'y mettrons point d'art. J'ai nommé le jeu, comme n'étant plus aujourd'hui une chose indifférente, il fait partie du sçavoir-vivre; & quoiqu'il ait plusieurs inconvéniens, il ne laisse pas d'être fort utile, & sur-tout à ceux qui ne jouent point; il leur laisse une liberté d'aller & de venir qui doit beaucoup plaire. Lorsque tout le monde fait cercle, chacun est obligé de payer de sa personne, & de fournir aux frais de la conversation; autrement on aperçoit un vuide, on s'inquiète, on murmure, & l'on veut absolument sçavoir où se trouve l'absent, qui ne manque jamais d'avoir tort.

L'Écriture en nous disant que l'homme aimable est né pour la société, nous apprend qu'on ne sçait vivre, qu'autant qu'on sçait plaire; mais il faut

se persuader qu'on ne plaît point en voulant paroître trop poli. Ces personnes qui prennent continuellement un ton doucereux, qui ont toujours un compliment sur les lèvres, qui font une affaire essentielle d'une visite, & qui passent leurs jours à louer, à remercier & à s'excuser, sont ordinairement des gens fades, & ces manières, loin de prouver un bon cœur, supposent plutôt une ame timide & rampante.

Il y a une autre indiscretion à éviter dans le commerce du monde, & même entre amis : je veux parler des avis qu'on donne souvent à tort & à travers, sous prétexte d'obliger. Tout donneur d'avis devient odieux, & bien-tôt l'amitié qu'on pouvoit avoir pour lui, se change en indifférence, si ce n'est pas en haine. Cet inconvénient est d'autant plus à craindre, que lorsqu'on a commencé une fois à vouloir reprendre, on en contracte la malheureuse habitude, & l'on ne parle plus sans donner des leçons. Nous voyons souvent une paille dans l'œil de nos freres, & nous n'apercevons pas dans le nôtre une véritable poutre. D'ailleurs, n'y a-t'il pas de l'injustice à vouloir que les autres se modifient selon nos fantaisies, ou selon

L'idée que nous nous formons des choses ? Souvent ce qui nous seroit imputé pour une faute contre la politesse , ne le sera point à un autre , parce qu'on le suposera plus appliqué , ou parce qu'on le connoitra pour distrait. Les distractions , par exemple , ne font point tort à un homme d'étude ; & même , s'il étoit permis de se contrefaire , on peut dire qu'il devroit en affecter , pour s'exempter de bien des cérémonies & de bien des grimaces.

L'indépendance d'un esprit volage ou libertin , est odieuse dans la société ; mais l'indépendance d'une ame immortelle , qui par son application & par sa grandeur se met au-dessus de mille usages minutieux , est digne d'admiration & d'éloges. Il faut faire des visites , des révérences , des complimens ; mais en être raisonnable qui auroit honte de concentrer son existence dans de pareilles frivolités. Si nous n'avons en réserve au moins les deux tiers de nous-mêmes & de nos journées , pour donner à la réflexion & au travail , nous sommes bien à plaindre. Quelle vie que celle de se lever pour se coucher ! cependant la moitié des hommes n'en fait pas davantage ; il n'y a entre

le matin & le soir qu'un grand vuide ,
qu'on ne sçauroit comprendre dans le
cours d'une vie raisonnable. Jusqu'à
quand voulons - nous continuer cette
manière de ne point être ?



CHAPITRE XII.

Du Mépris des Injures.

LEs foibles mortels sont si faillibles
dans leurs jugemens , les réputa-
tions si arbitraires , & les calomnies si
communes , qu'on doit être insensible
au bien & au mal qu'on dit de nous.
Tout ce qui n'augmente ni ne diminue
notre être , tout ce qui nous laisse en
un mot tels que nous sommes , ne doit
nullement nous affecter. Or les injures
& les louanges ôtent-elles ou ajoutent-
elles une seule ligne à notre taille , un
seul trait à notre figure , un seul degré
de lumière à notre esprit : ce n'est que
l'idée que nous nous en formons qui
nous réjouit ou qui nous afflige ; &
cette idée est-elle bien raisonnable &
bien conforme à la Religion ?

La raison ne me dit-elle pas que je
ne dois accomplir la Loi qu'en vue de

Dieu ; que je serois toujours un serviteur inutile , quand même j'aurois fait tout le bien imaginable ; qu'il n'y a aucune vertu que je puisse m'approprier , parce que tout don vient du Pere des lumières ; que les talens les plus extraordinaires sont souvent un moyen de se perdre avec plus de solemnité ; que les plus grands génies font les plus lourdes fautes ; & que ceux qui louent ne le font ordinairement que parce qu'il y a de l'amour-propre à louer les hommes de mérite , ou parce qu'on trouve son intérêt à flatter les gens en place. Tout est toujours relatif à la personne qui loue.

D'ailleurs n'est-ce pas l'esprit de parti , cet esprit aveugle & fanatique , qui prodigue les éloges & les calomnies ? Beau principe ! belle source ! pour que des êtres raisonnables en soient affectés. On doit plutôt gémir en pareille occasion , des écarts de l'esprit , de ses méprises , de ses préventions , de ses paradoxes , que s'affliger & s'enorgueillir de tout ce qu'il peut débiter. Je voudrois que tout homme , attaqué par des libelles , agît comme l'Empereur Théodose , qui apprenant qu'on avoit outragé sa statue , passa simplement sa

main sur son visage, & dit : cela ne m'a fait aucun mal. Je voudrois qu'à l'exemple de César on ne sçût oublier que les injures : je voudrois mieux, qu'en suivant les traces des vrais Chrétiens, on aimât ses ennemis, & qu'on ne les désarmât jamais que par le silence & par la douceur.

Si nous raisonnons, nous découvrirons à coup sûr que nous sommes presque toujours les artisans de nos chagrins & de nos malheurs. On veut répondre à ceux qui critiquent ou qui calomnient, & on donne de l'aliment à leur envie & à leur fureur. Eh ! pourquoi ne pas imiter les plus célèbres personnages qui furent calomniés, (car ils le furent presque tous) ; ils n'en parurent nullement affectés. Le Cardinal Bellarmin, aprenant que ses mœurs étoient diffamées d'une manière indigne dans un libelle répandu de toutes parts, n'en fit que rire, en plaignant le calomniateur & méprisant la calomnie. Le Cardinal de Bérulle, instruit d'une satire affreuse où il étoit traité d'hérétique, d'impie & de libertin, n'en témoigna pas la moindre sensibilité. L'Abbé de Rancé, cet illustre Pénitent, offroit le sacrifice de la Messe pour ceux

qui lui envoyoit les libelles les plus outrageans, & on lui en envoyoit souvent. Le Marquis Maffei eut le courage de répandre lui même un ouvrage qui le diffamoit d'une manière atroce; & le Pape Benoît XIV. lui écrivit à ce sujet une lettre de félicitation, qui commence par ces paroles remarquables : *Quand je voudrois douter que vous êtes un grand homme, cela ne me seroit plus possible, depuis que je vois que l'envie vous persécute, & attaque jusqu'à votre religion & à vos mœurs.* Quelles horreurs la rage n'écrivit-elle pas contre l'orthodoxie du célèbre Muratori & contre les mœurs de l'illustre Fénelon, & quelle patience ne firent-ils pas voir!

Je sçais que si les ames noires sont les libelles, les petits esprits, qui forment le grand nombre, les lisent & les croient. Mais n'est-ce pas des hommes de bon sens qu'on doit espérer justice, supposé qu'on ne soit pas assez Chrétien pour l'attendre de Dieu seul; & la Raison n'apprend-elle pas à discerner un libelle d'un ouvrage dicté par la vérité? C'est une chose remarquable, dit Bayle dans une note de son Dictionnaire, précisément à l'article de Bellarmin, que parmi tant de per-

sonnes possédées de la démangeaison effroyable de faire des Satyres, il y en ait si peu qui sçachent l'art de les empoisonner. La plûpart de ceux qui sont assez misérables pour s'en mêler, ignorent que pour y réussir, il faut absolument cacher sa passion, & fuir toute aparence d'animosité; autrement la satyre a un effet rétroactif. On ne s'indigne que contre celui qui la débite, & l'on s'attache davantage à la personne qu'on accuse & qu'on calomnie. C'est ce que nous avons vu à l'occasion de ces ouvrages de ténèbres qu'on répand depuis plus de quarante ans contre les Philosophes Chrétiens, les Religieux, les Ministres, la Personne sacrée des Rois, & contre Dieu lui-même; mais la main se refuse à tracer ces horreurs qui méritent d'être étouffées, ainsi que leurs auteurs.

Ah! si, comme nous dit la Raison, on est encore assez extravagant pour contester au Messie sa qualité de Fils de Dieu, & pour traiter d'imposture son Evangile, qui est la vérité même, il n'est pas sans doute étonnant que par dépit, ou par envie, on attaque la naissance ou la réputation des particuliers; mais au lieu de s'en affliger, il

faut s'armer de courage , & penser que cette vie n'est qu'une succession d'injustices & de misères. On n'a point de mérite ou de crédit impunément. Il n'y a que les sots , disoit le Cardinal de Richelieu , dont on ne dit point de mal. Eh ! où en serions-nous , s'il ne dépendoit que d'un Aventurier de fixer le degré d'estime ou de mépris qui nous est dû ? Une Sentence même criminelle seroit invalide , si elle n'émanoit que d'une seule personne ; & cependant un Juge mérite bien un autre certitude qu'un Particulier qui écrit sans être autorisé. D'ailleurs il faut encore examiner la réputation & le caractère de l'Écrivain qui débite des injures ; quoiqu'un ouvrage de pareille espèce soit un terrible témoignage contre son Auteur. L'honnête homme , loin de calomnier , ne sçait même pas médire. Voilà ce que nous dit la Raison : mais c'est dommage qu'elle ne soit plus entendue.

Ayons cependant soin de la faire continuellement intervenir , nous serons vraiment indifférens aux louanges & aux injures. L'Esprit Saint , en nous ordonnant de ne louer personne qu'après la mort , nous apprend le peu de cas qu'on doit faire des éloges , parce

qu'ils ont l'intérêt & la flatterie pour principe, & parce qu'ils sont capables de corrompre les cœurs. Ouvrons la carrière immense de l'éternité, & nous ne priserons pas plus les hommes & leurs jugemens qu'un atôme, & nous aurons honte d'en être affectés. Le vrai Philosophe agit comme s'il n'y avoit que Dieu & lui dans l'Univers, & il prend moins garde aux louanges & aux injures qu'au bourdonnement des abeilles. Il a soin de conserver sa conscience intacte, de ne jamais causer de scandale, & de laisser à Dieu le soin de venger sa cause, supposé qu'on l'outrage. Il sçait que, selon l'Évangile, on doit se réjouir lorsqu'on est calomnié, & il s'en réjouit.

Le grand Bossuet, ce vénérable Evêque, que ses ennemis accusèrent d'être marié, dit très-sagement qu'il seroit dangereux pour les hommes qui ont de la réputation, de n'entendre que des éloges; mais que Dieu permet presque toujours qu'il survienne des satyres & des calomnies qui forment un contre-poids. De là vient que la plupart des hommes connus ont deux réputations, & qu'on en parle suivant qu'on est affecté. Ils sont loués par les uns & blâmés par les autres; & plus ils ont de

mérite,

mérite, plus ils excitent la rage. Cette persécution, je l'avoue, dégoûteroit les hommes d'avoir de la vertu; mais c'est pour Dieu qu'il faut être vertueux, & non pour un monde pervers qui se plaît à décrier les actions les plus saintes. On veut dérober à l'Univers le beau spectacle d'une ame sans tache; on prétend que chaque personne est injuste, ou dépravée, parce qu'on est injuste ou dépravé soi-même. Les méchans ne manquent jamais de prêter aux autres toutes les noirceurs dont ils sont capables.

CHAPITRE VIII.

De l'Amour de la Paix.

ON ne peut pas mieux caractériser la Paix qu'en l'appellant la Fille de la Raison: la réflexion arrête les effets de la colère, & vient à bout de nous rendre pacifiques. Quel est l'homme qui, après s'être interrogé, ose préférer le tumulte du monde & des passions au plaisir d'être bien avec soi-même & avec son prochain? On ne connoît ni les douceurs, ni la tranquillité.

té de la vie , qu'en étant doux & tranquille. Il faut à notre ame un calme qui lui laisse toute la liberté de se contempler en Dieu , & d'y lire l'étendue de ses espérances & de ses devoirs. Ces esprits toujours inquiets & toujours agités , sont , malgré tout leur brillant , plus propres à détruire qu'à édifier.

Il y a une nonchalance qu'on prend quelquefois pour l'amour de la Paix ; mais la Raison nous en fait bien-tôt connoître la différence. Il n'appartient qu'à l'humanité de procurer l'heureuse harmonie qui doit régner parmi des hommes , & qu'est-ce qui nous inspire cette humanité , sinon un retour sur nous-mêmes , une connoissance de nos intérêts , un sentiment de nos besoins , un desir du bonheur ?

Rien ne nuit plus à l'amour de la Paix que l'âcreté de l'humeur , l'effervescence du sang , ainsi que le raffinement d'orgueil , ces trois sources funestes d'où dérivent les disputes , les haines , les vengeances , les injures , les mépris : mais la Raison nous corrige de ces défauts , ou du moins elle les retient , lorsqu'on se plaît à l'écouter. N'est-ce pas à son langage que nous devons les liens de la société , la con-

corde des esprits, la politesse, les prévenances, les attentions? Elle n'inspire pas les sympathies, puisqu'elles se trouvent en nous indépendamment de toute réflexion; mais elle nous engage à agir avec tous les hommes comme avec nos frères.

Les premiers Chrétiens n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, parce qu'ils furent les hommes les plus raisonnables qui aient jamais existé. Tout fut conséquent dans leur croyance, dans leurs actions, dans leurs pensées. Quelle différence entr'eux & nous qui ne vivons qu'à l'aventure, & qui ne réfléchissons que pour nous tourmenter. L'humeur, la suffisance, la dissipation, la cupidité nous empêchent d'être propres à l'amitié & à la société: si nous nous visitons, ce n'est ni par amour ni par devoir, mais par désœuvrement, par intérêt, par ennui.

Que signifient ces guerres, & ces duels qui ne cessent d'ensanglanter la terre; ces procès entre les familles, souvent aussi ruineux que déshonorans; ces disputes de Religion engendrées par le fanatisme; ces combats littéraires, fruits de l'orgueil & de l'envie? Hélas! n'annoncent-ils pas l'extinction entière

de la Raison. Il ne faudroit qu'une ombre de bon sens pour entrevoir que c'est une folie de s'égorger pendant des années entières, au détriment des peuples & de l'humanité, à moins qu'on n'y soit forcé pour se défendre; de se poursuivre & de se persécuter par un esprit d'intolérance absolument contraire à l'Évangile; de se donner enfin en spectacle à des ignorans qui se moquent des écrits & des Ecrivains, & souvent avec raison.

Quelle frénésie parmi les hommes! quel acharnement! On ne voit de toutes parts que Manifestes, Factums, Libelles qui annoncent des haines & des divisions irréconciliables. L'Époux plaide contre l'Épouse, le Frere contre la Sœur, le Fils contre le Pere, le Vassal contre le Seigneur, l'Ecclésiastique contre son Evêque. Le démon des richesses saisit tous les esprits & les transporte de fureur. Il n'y a point de turpitude qu'on ne dévoile, point de stratagème qu'on n'imagine, point de protection qu'on n'emploie en vue de l'intérêt. Chaque jour le Barreau retentit des accusations les plus atroces & des faits les plus inouis. On ne parle que chicane, & les affaires les plus simples

deviennent des procès interminables. Mais comment, après tous ces maux, osons-nous nous dire raisonnables & disciples d'un Evangile qui nous recommande de donner notre robe, si l'on nous demande notre manteau, & de ne jamais nous inquiéter du lendemain?

Heureux l'ami de la Paix ! consultant la Raison qui gémit de notre esprit de vengeance & de cupidité, il trouve en lui-même les plus puissans motifs pour entretenir la bonne intelligence avec tout le monde ; il se modifie selon les personnes, les âges, les caractères ; il n'offre jamais qu'un front où brille la sérénité : & pour qu'on lui fournisse l'occasion de se satisfaire, il veut qu'on sçache qu'il n'aime qu'à obliger. Ses discours sont insinuans & persuasifs, ses manières nobles & engageantes, ses démarches officieuses & réfléchies, & l'on voit dans ses regards une bonté qui touche. S'il survient quelque haine, il calme les esprits ; s'il s'élève quelque dispute, il interpose sa médiation. Tantôt plus actif & tantôt plus tranquille ; mais toujours ouvert, toujours riant, il se fait des amis de tous ceux qu'il voit, ou du moins il tâche de se les concilier. L'orgueilleux

l'estime , parce qu'il sçait céder ; l'ambitieux l'aime , parce qu'il n'a nulle prétention : le turbulent le souffre , parce qu'il a l'art de se posséder ; le misantrope le desire , parce qu'il le réjouit ; le disputeur l'écoute , parce que jamais il ne contredit. Enfin , il vient à bout de mettre les passions des autres au niveau des siennes , ou plutôt de leur imprimer une modération vraiment utile.

Quel contraste entre cet ami de la Paix , & ce brouillon qui ne s'insinue dans les Familles que pour y semer des rapports , exciter la jalousie , faire de fausses confidences ! L'un est un astre bienfaisant qui dissipe les moindres brouillards ; celui-là une tempête qui répand les ténèbres & l'alarme. Cependant combien d'hommes colériques & turbulens , en comparaison des personnes tranquilles ! On prend ombrage du moindre mot , & souvent du moindre geste : on crie à la vengeance pour le plus petit reproche , ou pour la plus légère indiscretion ; on s'insulte , enfin on se bat , & souvent on se tue pour le plus foible motif , comme s'il s'agissoit de la conquête de l'Univers.

Ah ! si l'on se donnoit le tems de

réfléchir sur la Paix, de pressentir les biens qu'elle procure, on auroit horreur des intrigues, des cabales, des rapports & de tout ce qui peut altérer le repos & la santé. Nous ne sommes souvent malades que parce que la colère allume notre sang & nos humeurs. L'homme qui sçait jouir de lui-même se conserve dans un calme constamment durable : il tient son ame & son corps dans un tel assujettissement, que sans être ni recherché ni guindé, il ne s'annonce que d'un air gracieux, & il ne profère que des paroles pleines de raison & de douceur.

Tout le monde desire la paix comme la richesse & la félicité des Royaumes, comme le lien des familles & l'agrément des sociétés. L'Artisan ne chante tout le jour qu'autant qu'il possède la Paix : le Laboureur ne supporte ses travaux que lorsqu'il sème & moissonne paisiblement. En un mot, ôtez la Paix de l'Univers, & la terre entière sera comme les Cours, c'est-à-dire, le séjour des intrigues, des cabales & de l'envie. C'est la Paix qui, à la naissance du Sauveur, est annoncée par les Anges comme le plus précieux de tous les dons ; & c'est elle que Jesus-Christ

lâisse à ses Apôtres comme le véritable gage de son amour : mais ce n'est pas sans doute la Paix du monde, qui consiste dans l'ivresse des sens, dans l'assoupissement de la Raison, & dans une conscience l'éthargique. La Paix du Ciel, la Paix solide a pour base l'harmonie de l'ame & du corps, l'accord de la Raison & de la Foi, la bonne intelligence avec soi-même & avec les autres : & cependant personne ne travaille à se la procurer. Si l'imagination s'égaré, si les pensées & les desirs n'ont pas un objet raisonnable, il n'y a plus de Paix, & l'homme devient le jouet de ses passions & de celles du monde.

Saint Paul nous recommande d'avoir la Paix avec tous les hommes; mais si cela se peut. Il y a des caractères si difficiles & si féroces, que quelques mesures qu'on prenne, on ne scauroit les adoucir. La Raison nous dit dans ces circonstances de nous taire; & si nous l'écoutons, elle nous servira de règle fidele pour bien nous conduire, sans porter la complaisance au-delà des bornes, & sans cependant manquer à la charité. Qu'on est heureux lorsqu'on a reçu une *bonne ame* en partage, & lorsqu'on se met au-des-

sus de tous les événemens. C'est une sorte de Philosophie qui n'est pas à la mode, mais c'est la seule vraie & heureuse.

Le célèbre Nicole a fait un excellent Traité sur la manière de conserver la Paix avec tout le monde, & il faut le lire si l'on veut entendre le langage de la Raison. Vous apprendrez d'elle que c'est par la patience qu'on trouve l'art de se tranquilliser, art d'autant plus nécessaire, que si nous suivons nos premiers mouvemens, nous devenons mauvais peres, mauvais époux, mauvais maîtres. Les vicissitudes & les contradictions de ce monde nous mettront éternellement en colère, lorsque nous ne voudrons pas nous contenir & nous posséder. On paie bien cher le désavantage de se fâcher : les événemens n'en subsistent pas moins, & l'on devient le tourment de soi-même & le fléau des autres. L'ami de la Paix ne s'inquiète point, & ne veut inquiéter personne par des rapports, qui sont presque toujours indiscrets. Il sçait que pour vivre tranquille il faut ignorer ce qu'on dit de nous, & ne point informer nos amis de ce que la malignité peut dire d'eux. La solitude favorise la Paix, & on doit l'aimer lorsqu'on veut jouir du repos. Les premiers momens sont durs,

138 LE LANGAGE
à la vérité, mais bien-tôt ils se changent
en délices qui ravissent l'ame , & qui
l'éleve jusqu'à Dieu.

CHAPITRE XIV.

Les Moyens d'être heureux.

Combien d'idées ce mot *heureux* ne renferme-t'il pas ! Quoiqu'il dût être simple , & ne présenter qu'un seul & même objet , tel qu'un verre à facettes il se multiplie en autant de bonheurs qu'il y a de goûts. L'Avare ne conçoit d'heureux que celui qui amasse , le Prodigue que celui qui dissipe, l'Ambitieux que celui qui parvient , l'Amant que celui qui s'enchaîne. On diroit que la félicité n'est qu'une chose purement arbitraire , & qu'elle n'existe que dans notre imagination.

Il est vrai que notre manière de percevoir contribue beaucoup à nous rendre heureux ; mais indépendamment de nos perceptions , il est un bonheur réel , qui , tirant sa source du bien éternel , immuable , infini , ne sçauroit être que Dieu même. On a beau s'en écarter , tout nous y rapelle ; & malgré nos jeux , nos fêtes , nos spectacles , nos biens , nos honneurs , nous sentons qu'il

existe une autre félicité que ces avantages frivoles, car ils ne nous satisfont pas. C'est d'ailleurs ce que nous confirme l'idée de la Divinité, c'est-à-dire, du seul Etre qui ait en lui-même de quoi remplir une substance immortelle. Notre ame ne veut que des possessions éternelles : on l'afflige & on la dégrade lorsqu'on la fixe sur d'autres objets.

La Raison, malgré notre dissipation & nos désordres, ne cesse de présenter à nos yeux un rayon de la beauté essentielle & primitive, qui nous seroit plus sensible que le soleil même, si nous voulions réfléchir. Cet ennui qui nous accable, ces dégoûts qui nous désolent, ces contradictions qui nous impatientent, ces desirs qui ne cessent de se renouveler, ne sont ni l'effet du hazard, ni celui de l'inconstance, mais le langage de la Raison. C'est elle qui nous parle alors, pour nous détacher de tous nos plaisirs, & de toutes nos joies, & pour nous rapeller à Dieu. Elle étudie notre caractère, notre tempérament, nos inclinations, & lorsqu'elle trouve occasion de répandre une amertume salutaire, elle nous rend cette vie insupportable, & nous fait nécessairement desirer l'autre. Je sçais qu'il faut une grace toute particulière pour qu'elle

triomphe de nos folies & de nos passions ; mais elle devient elle-même une grace de préparation qui nous dispose à en recevoir de plus victorieuses.

Nos jours ne seroient qu'une succession de réflexions, si nous écoutions la Raison. Chaque événement nous ouvrirait une carrière où notre ame apercevrait la lumière indéfectible, & nous apprendrions à dépouiller les biens & les honneurs de l'éclat qui nous dérobe leur néant. Il faut nous figurer que nous existons dans un Univers où nos passions & nos sens ont appliqué un vernis qui le rend méconnoissable : ce qui n'est qu'un spectre nous apparaît sous la forme la plus séduisante, ce qui nous pique semble nous carresser, & ce qui nous abaisse paroît nous élever. De là naît cette impétuosité criminelle avec laquelle nous nous livrons aux objets les plus dangereux, de là cette surdité qui nous empêche d'écouter notre ame & de la reconnoître.

Dieu en nous créant (car il faut toujours remonter aux premiers principes) nous a inspiré le desir d'être heureux, & nous a fourni tous les moyens de l'être. Ces moyens qu'on croit très-difficiles & très-éloignés, se trouvent en nous-mêmes : c'est une arithmétique

naturelle qui nous sert, autant que nous voulons, à calculer tous les biens dont nous avons l'idée, & à les évaluer. On apprend par cette opération à quoi s'entendre par rapport au bonheur; car pour être heureux, il faut pouvoir se rendre compte de sa félicité: on commence par décomposer les fortunes & les grandeurs, que chacun convoite comme le vrai bien, & après avoir mis à part les dangers, les foiblesses, les préjugés, & les embarras qui sont à leur suite, en un mot, leur vanité, leur asservissement, leur fragilité, on ne trouve plus qu'une vapeur qui s'évanouit en s'élevant. Il en est ainsi de la naissance, du crédit, & même du sçavoir: tous ces avantages jettés dans le creuset de la Raison, fondent sur le champ & ne laissent aucune marque de leur éclat. Si les hommes s'appliquoient à cette chymie plutôt qu'à la recherche d'une pierre philosophale, dont la découverte seroit le plus grand malheur, ils ne seroient sûrement pas tentés de croire que l'Univers renferme en lui-même de quoi contenter une ame plus grande que tous les mondes possibles.

Que de ressources en nous-mêmes contre les chagrins & les revers, quand nous sçavons nous fonder & nous in-

interroger ! Alors celui qui jouit d'une parfaite santé considère ceux que les maladies accablent , & il devient heureux ; alors celui qui a toute sa liberté , jette un coup d'œil sur ceux qui languissent dans les prisons, & il se trouve content de son sort. Tout est comparaison ; & ce n'est qu'en comparant & en calculant qu'on goûte le bonheur. Il y a des degrés de consolation pour tous les hommes , ainsi que des degrés de peine , & ils sont presque tous au niveau ; le pauvre manque de tout , il est vrai , mais souvent il pense mieux que le riche qui possède tout ; le malade souffre dans son corps , mais il entrevoit dans une autre vie qu'il attend , une consolation prochaine que n'a point l'homme en santé : l'artisan se trouve dans l'obscurité , mais il se sent supérieur à bien des Grands par l'élévation de ses sentimens. C'est Diogène qui croit son tonneau préférable au trône d'Alexandre. Nous avons une source d'espérance , & même d'illusions , qui font ici-bas une partie de notre bonheur.

Si nous puisons donc nos idées de félicité dans les réflexions que la Raison nous suggère , nous nous trouverons infailliblement heureux : nous di-

rons , quelque chose qui arrive , c'est un nuage qui passe , un songe qui va finir. D'ailleurs , en combien de manières notre imagination ne peut-elle pas nous servir ? mais nous l'employons souvent contre nous-mêmes , au point que nous nous figurons des choses tristes & fâcheuses , lorsque tout paroît riant. Un desir n'est pas satisfait que nous voulons en contenter un autre , & il n'en faut qu'un seul qu'on ne puisse remplir pour nous décourager & pour nous abattre. Nous ne sommes réellement malheureux que parce que nous voulons l'être : il faudroit éviter les affaires , les procès , les embarras , & nous les aimons : il faudroit fuir les Cours , & nous les recherchons : il faudroit se sévrer de tous les plaisirs sensuels , qui ne causent que des remords , & nous les idolâtrons : il faudroit mettre une distance entre le monde & notre ame ; & nous les identifions : il faudroit pratiquer les vertus , & s'attacher irrévocablement à l'Etre infiniment bon qui ne peut ni changer , ni manquer , & nous ne travaillons qu'à nous en éloigner : il faudroit se faire une vie d'ordre , un système de félicité indépendant des jeux , des spectacles , des compaguiés ; & nous ne

vivons qu'au hazard, abandonnant nos jours & nos personnes au tourbillon du siècle : il faudroit respecter la Raison, l'écouter, suivre ses conseils ; & nous sçavons à peine ce qu'elle est, & même si elle existe : il faudroit n'estimer que ce qui est immortel ; & nous ne chérissions que les modes, les mensonges, les vanités : il faudroit n'envisager que ceux qui sont au-dessous de nous, qui languissent, qui souffrent, qui mangent leur pain à la sueur de leur front, & qui souvent n'ont pas où reposer leur tête ; & nous ne considérons que les riches, leurs plaisirs, & leurs magnifiques habitations : il faudroit en un mot être patient & s'armer de courage contre tous les événemens ; & par nos inquiétudes & notre lâcheté, nous succombons au moindre mal. La patience est un don du ciel infiniment plus précieux que tous les trésors ; & sans elle on ne peut être heureux.

Ce n'est donc ni l'or, ni le rang, ni le crédit qui sont notre bonheur ; que dis-je, ils sont même un obstacle à la félicité. Les Grands jouissent de tous ces avantages, & l'ennui les dévore, plus on a de biens extérieurs, plus la Raison se trouve contredite & gênée ; & il n'y a que la Raison, quoi qu'en

difent les libertins, qui nous rapelle à la véritable félicité. Si l'on étoit heureux en vivant dans une distraction continuelle de soi-même & de Dieu, sans doute il seroit cruel de réfléchir. Mais quelle vie, que celle d'une ame livrée à l'impétuosité des passions ! Il n'y a de bonheur réel que celui qu'on ne peut perdre, & les passions s'éteignent de jour en jour. Le Philosophe Bias exprimoit sa félicité en se glorifiant de porter tout avec lui, parce que la manière d'apercevoir & de penser ne scauroit nous être enlevée par personne : il ne s'agit donc que de bien apercevoir & de bien penser, & l'on est heureux.

Les hommes qui se courbent vers la terre pour prendre des diamans ou de l'or, n'ont point de bonheur à prétendre. Si l'ame ne s'exalte & ne se met au-dessus de la plus haute fortune, l'imagination s'égare, les idées se troublent, les pensées se confondent, les desirs se matérialisent, & l'inquiétude ainsi que le dégoût nous saisissent & nous désolent. C'est ce que nous prouve l'expérience, & c'est ce que nous dit la Raison. Allez dans ces vastes Palais, où le marbre & l'or reluisent de toutes parts ; considérez ces hommes de fortune que l'adulation divinise, & qui

voient les plus grands à leurs pieds ; ces hommes qui paroissent n'exister que pour desirer , & voir tous leurs desirs aussi tôt remplis : allez , & après les avoir bien considérés , dites hardiment que ces personnes sont les plus malheureuses , si elles n'ont la Religion pour espérance & pour apui , & vous direz vrai. J'interrogeois un jour un Espagnol , qui à l'âge de 33 ans avoit fait le tour du monde , & je lui demandois quel personnage il voudroit être parmi tant de Souverains & tant de peuples qu'il avoit vus , pour goûter un parfait bonheur : *bon Chrétien*, me répondit-il. Belle réflexion ! qui n'est ni d'un idiot , ni d'un illuminé , mais d'un Sage qui connoît la nature de l'ame , & qui sçait que le Christianisme a des ressources contre tous les événemens , tous les assauts , tous les revers , de quelque espèce qu'ils soient. En effet , placez un homme au sein des malheurs les plus imprévus , & je vous défie de ne pas trouver dans l'Évangile un remède à sa douleur ; c'est que Dieu qui est partout , & qui peut tout , nous tient lieu de tout. Malheur à ceux qui s'appuient sur un bras de chair. Ne mettez pas votre confiance , dit l'Écriture , dans les Princes de la terre : comment vous

rendroient-ils heureux ? ils ne le sont pas eux-mêmes.

Quel bonheur pour une ame qui croit intimement les vérités de la Religion, & qui, appliquée à la méditation des Pseaumes, lit que le Juste ne sera jamais abandonné ; que le desir des pécheurs périra : que les calomnieateurs seront humiliés ; que Dieu va bien-tôt paroître pour juger la cause de la veuve & de l'orphelin ; qu'il vaut mieux être le dernier dans sa maison que le premier dans les Palais des Rois ; qu'il écoute tout, qu'il voit tout, comme ayant formé lui-même les oreilles & les yeux ; qu'il a placé son tabernacle dans le soleil ; qu'il connoît le nombre des étoiles, & qu'il les appelle toutes par leur nom ; qu'il a fait le soir & l'aurore, & qu'il soutient le monde par son seul vouloir. Avouons que ces idées sont magnifiques & sublimes, & qu'il ne faut connoître ni la vraie félicité, ni la vraie grandeur pour ne pas les goûter : mais on ne les goûte qu'autant qu'on s'en nourrit, & qu'on les préfère à tous les plaisirs, & à tous les honneurs.



CHAPITRE XV.

Des dangers de l'Incrédulité.

L'Incrédule , sans principe pendant sa vie , & sans ressource à la mort , se creuse un abîme à chaque pas qu'il fait. Tout son être créé pour Dieu , change en quelque sorte de nature , & devient la proie des erreurs & souvent des vices. Il n'y a plus de Raison chez l'homme destitué de Religion. Errant à l'avanture au milieu d'un Univers dont il n'aperçoit ni la cause , ni le mobile ; au milieu de mille cultes différens dont il ne peut discerner le véritable , il ne sçait s'il doit croire ou douter , craindre ou espérer : étranger à son ame qu'il ne distingue pas , à son corps qu'il ne connoît pas , il croit la matière capable de penser , & sa pensée l'effet de la bile ou du sang.

Tous les hommes en conséquence ne sont plus que des automates aux yeux de l'Incrédule ; & il ne doit pas y avoir , selon idée , plus de mal à les anéantir , qu'à briser une montre , ou à faire périr un chien : le Souverain lui-même , quoique l'image du Très-Haut , n'aura rien au-dessus du lion , & on ne

l'honorera que par préjugé. Ainsi les liens d'amitié comme ceux de parenté, ne seront que des bienféances puériles ; ainsi les Républiques & les Monarchies ne seront que l'ouvrage de l'ignorance & de la folie : on ne craindra , on n'obéira que pour éviter les peines attachées à la révolte. Grand Dieu, quelles horreurs ! elles sont frémir ; & cependant elles résultent tout naturellement du systême des Incrédulés, systême qui consiste à n'admettre qu'un Dieu sourd & aveugle, ou tout au moins indifférent à tout ce qui se fait ici-bas ; systême qui ne connoît ni ame, ni immortalité ; systême qui se joue des religions, & qui les regarde toutes comme l'effet de la politique ou de la superstition ; systême enfin qui ne croit les hommes raisonnables qu'autant qu'ils ne croient rien.

Allons plus loin, & voyons ce que deviennent les vices & les vertus aux yeux de l'Incrédule. Hélas ! l'incontinence, ainsi que la chasteté, la gourmandise ainsi que la sobriété, l'avarice ainsi que la générosité, ne doivent plus être que l'effet du tempérament & de l'humeur ; & il doit être égal de voler cent louis ou de les donner. Si en effet il n'y a qu'un Dieu qui laisse er-

rer le monde à son gré, & qui ne récompense ni ne punit, & si l'homme n'a d'ame qu'une circulation de sang, ou une élasticité de nerfs qui viendront à cesser, la différence du vice à la vertu ne sera-t'elle pas un simple préjugé, & ne fera-t'on pas bien de se jouer de la sagesse & de la probité, lorsqu'on pourra le faire sans risquer son honneur & sa vie ?

Je sçais que les impies, effrayés de ces conséquences, publient que l'honnêteté est indépendante de toute croyance & de toute religion. Mais qu'appellent-ils honnêteté ? Je vois qu'ils n'en connoissent point d'autre que celle qu'il faut nécessairement respecter pour n'être pas puni par les loix : en effet, fornicateurs, adultères, & souvent calomnieux & ivrognes, ils ne s'abstiennent que du meurtre & du vol : donc il est permis de croire que si l'on ne séviroit pas contre les voleurs & les meurtriers, ils seroient l'un & l'autre, aussi-bien qu'ils sont libertins en tout genre. On ne peut être honnête homme que par crainte, lorsqu'on se persuade que tout meurt avec nous, ou l'on n'est pas conséquent. D'ailleurs, cette probité qu'on fait sonner si haut, doit être matérielle comme notre pensée, s'il n'exis-

te que de la matière : & dès-lors elle ne fera pas plus respectable qu'une roue ou l'aiguille de notre montre.

C'est à la vue de ces misères que la Raison doit bien gémir. Dans quelle captivité ne se trouve-t-elle pas chez l'Incrédule ! il la confond, elle qui est éternelle, avec le chile ou avec les excréments ; il l'étouffe, elle qui est l'organe de Dieu même, en n'écoutant que ses passions. Cependant il la cite à tout propos, ne sachant pas qu'elle combat intérieurement ses sophismes, & qu'elle est le plus fort apui de la Religion. Mais il est tems de te détromper, malheureux aveugle : aprens à rentrer dans ton cœur ; & tu trouveras en toi-même le plus terrible argument contre tes paradoxes. Eh quoi ! la Raison te condamne, elle crie à l'injustice, & elle demande vengeance de ce que tu oses la faire parler comme tes préjugés, & tu ne l'entens pas. Arrête : ton procès est déjà jugé ; tu n'as plus d'autre titre que celui d'insensé.

On devoit au moins marcher à quatre pattes, quand on fait un aussi terrible divorce avec la Raison ; car on est tout étonné de voir un être avec une forme humaine douter des premières vérités. Cependant c'est ce que font

les Incrédules. Ils se dépouillent des notions les plus communes, pour débiter sans preuves & sans expérience les plus monstrueuses singularités ; & comme le dit parfaitement M. de Beaumont, Archevêque de Paris, dans un Mandement qui passera sûrement à la Postérité : » ils allient une facilité extrême à recevoir une multitude d'hy-

» pothèses absurdes, & une opposition

» presque invincible à se soumettre aux

» dogmes du salut. Ils sont crédules à

» l'excès sur des relations frivoles, d'où

» l'on tire quelques objections méprisables contre l'Évangile ; & ils se refusent aux démonstrations les plus sensibles des faits de la révélation.

» Ils parlent sans cesse de probité, de modération, d'humanité, de bienfaisance ; & en détruisant les principes de la Religion, ils sapent les fondemens de toutes ces vertus. Ils se récrient contre les tems barbares, où la Philosophie se contentoit de termes sans idées, d'expressions sans objet ; & ils admettent des systèmes où l'on substitue de pures chimères aux plus grandes vérités.

L'incrédulité n'est donc qu'une chaîne de précipices. On ne sort de l'un que pour retomber dans l'autre. Y a-t'il

Yil un plus grand malheur que de méconnoître le Créateur qui nous a formés, ou de s'en faire une idée qui le dépouille de ses plus beaux attributs? L'incrédule interrompt cet admirable commerce qui est entre l'homme & la Divinité. Nous ne sommes plus que des êtres foibles, isolés, & nous n'avons aucun moyen de nous consoler de nos maux, ni sujet d'espérer une vie plus heureuse, si nous nous trouvons malheureux en celle-ci. Les prières que le pauvre adresse au Ciel sont inutiles & impuissantes, & tout desir de l'éternité est le fruit d'une imagination qui s'égare. O rage! ô désespoir! emparez-vous de tout mon être, si ce langage est véritable; je n'y puis plus tenir, le monde ne me paroît plus qu'un desert affreux, & ma funeste existence est un don cruel.

Mais ce n'est pas seulement par rapport à Dieu & à lui-même, que l'Incrédule est coupable: il excite dans les Etats, soit par ses écrits, soit par ses discours, un esprit de révolte funeste à tout le genre-humain. Il arrache aux malheureux la consolation d'espérer, & il enlève aux Souverains mêmes cette obéissance filiale & religieuse qui leur est due, & qui naît du desir

d'accomplir la volonté de Dieu. Il fait plus, il forme des scélérats, & il leur met à la main le fer & le poison pour s'en servir au besoin. Ah ! lorsqu'on en vient au point de se persuader que tout finit à la mort, on avale le crime comme l'eau, & le pere ni le maître ne doivent plus d'ormir en sûreté sous la garde du domestique & de l'enfant.

Tels sont les malheurs que la Raison nous représente comme les suites nécessaires de l'incrédulité. Eh ! que devient-elle cette incrédulité, lorsque la mort avance à grands pas & vient exécuter les ordres de l'Eternel ? Alors, frappée d'un nouvel aveuglement, que S. Augustin appelle le châtement des impies, elle persiste à ne rien craindre & à ne rien espérer. Eh ! quelle horrible situation ! Ou bien, effrayée de son funeste état, elle s'efforce d'en sortir, mais comment ? Toutes les prières de l'Eglise, même les plus consolantes, & qu'on recite auprès des mourans, déposent contre l'Incrédule qui est sur le point d'expirer. On supplie Dieu de faire miséricorde au pécheur qui l'invoque, comme ayant cru & professé le mystère de la Sainte Trinité ; & l'Incrédule s'est fait un devoir pendant toute sa vie de le nier & de s'en moquer. On

suplie le Seigneur de pardonner à une ame qui est rachetée de son Sang ; & l'Incrédule n'a pas cessé de blasphémer contre la Rédemption. On supplie Dieu d'ouvrir le ciel en vertu des mérites de Jesus-Christ ; & l'Incrédule n'a cessé de regarder Jesus-Christ comme un homme ordinaire, que la superstition avoit follement déifié.

Ainsi l'Incrédule, sans ressource à la mort, comme sans principe pendant la vie, ne se voit environné de toutes parts que d'horreurs & de périls. Il marche au milieu des écueils ; & à la fin il en trouve un bien funeste & bien terrible, celui qui lui ouvre le sein des vengeances de l'Eternel. Les insensés prendront ceci pour terreur panique, ou pour déclamation : mais l'homme qui cherche la vérité, & qui va la puiser dans sa source, connoitra la réalité de ces malheurs, & frémira.



CHAPITRE XVI.

Des Avantages du Christianisme.

LE plus beau spectacle qu'ait jamais eu l'Univers, fut sans doute l'établissement de la Religion Chrétienne. Le Paganisme perdit ses idoles, la

Philosophie les sophismes, & les mœurs jusqu'alors impures ou barbares, reprirent l'innocence & la douceur. On ne vit plus la vanité maîtresse du monde, la superstition institutrice des loix, l'ambition mobile du genre-humain. La vérité dans tout son éclat, l'obéissance & le renoncement à soi-même, vinrent s'emparer des cœurs & des esprits, & former un nouvel empire sur les débris des passions & des sens.

L'aurore, qui tous les matins débrouille le chaos de l'Univers & lui rend sa splendeur, nous peint le premier crépuscule de notre sainte Religion. Les ténèbres disparurent, les doutes cessèrent; & l'homme, éclairé dans la route qu'il doit tenir, se hâta de marcher vers le souverain bonheur. C'est au Christianisme que nous devons la connoissance des dogmes ineffables qui exercent notre foi, & de la morale lumineuse qui santifie nos actions. Il nous a annoblis, élevés, & presque divinifiés, de manière que nous ne sommes plus des hommes terrestres, confondus en quelque sorte avec les animaux; mais des êtres radieux, dont l'immortalité s'annonce de toutes parts.

J'entens ici la Raison qui fait éclater sa reconnaissance, en criant à hau-

te voix, qu'elle n'est devenue respectable, & qu'elle n'a fait un véritable usage de ses droits que depuis la naissance du Christianisme. En effet, semblable au Soleil qui parcourt sa carrière, elle a écarté les brouillards qui l'obscurissoient, & pénétré dans le Sanctuaire même de l'Eternel. On ne l'a plus vue errante au gré des desirs & des sens, chercher un culte arbitraire & analogue à l'ignorance & aux passions; mais fixée dans la connoissance & dans l'amour du vrai elle a parfaitement démêlé le bien du mal, & elle s'est étendue & élevée à proportion que Dieu se manifestoit.

Ce contraste qui paroît d'une manière si sensible entre la Raison abîmée dans les horreurs de l'idolâtrie, & la Raison éclairée des lumières de la Foi, nous découvre aussi-tôt les avantages de notre sainte religion. L'homme chrétien, rendu à lui même & à la Divinité, a paru tenir à la substance de l'Ange même, & devenir tout-à-coup Citoyen du Ciel. Ses idées ont été sublimes, ses desirs célestes, ses sens dociles, ses passions mêmes raisonnables; & il n'y a pas eu jusqu'à son corps qui ne se soit spiritualisé en quelque sorte par l'usage des mortifications, de la continence & de la sobriété.

Le Chrétien , homme de tous les lieux & de tous les tems , n'a ni limites ni momens qui le resserrent & l'arrêtent. Il jouit de la liberté des enfans de Dieu ; il ne craint ni les tyrans , ni les revers ; il se rit des louanges & des mépris ; il n'estime de grandeur que celle d'être immortel ; il agit seul comme s'il avoit tous les hommes pour témoins , parce qu'il est vertueux par principes ; il se consume au service de ses freres , & il se croit serviteur inutile ; il ne boit , ne mange , ne respire que pour la gloire de Dieu ; il se cache pour faire le bien , comme les autres pour commettre le mal , redoutant jusqu'à l'ombre de l'amour-propre , il ne connoît ni les contradictions , ni la jalousie , ni l'humeur ; en un mot , vrai citoyen , vrai parent , vrai ami , il paroît être tout aux hommes , & il est tout à Dieu. Loin de s'affliger de la vieillesse ou de la maladie , il les regarde comme le prélude de la mort , & la mort , comme l'aurore de sa félicité.

Est-ce là l'homme formé dans le Capitole ou dans l'Aréopage ? Les Grecs & les Romains , quelque merveilleux qu'on les suppose , ont-ils jamais produit des personnages aussi parfaits ? L'amour d'une gloire chimérique corrom-

pit toutes leurs actions ; & l'abus qu'ils faisoient de leur Raison dans la profession d'un culte extravagant, nous apprend qu'il n'y avoit que la Religion Chrétienne qui dût éclairer & satisfaire des ames immortelles. Si l'on en doute encore, voyons le portrait de l'homme évangélique, tracé par un Auteur célèbre de ces derniers tems. » Imaginez-
 » vous, dit-il, tout ce que l'on peut
 » prescrire de devoirs pour le bien de
 » la société ; rappelez-vous tous les
 » principes de justice, rassemblez sous
 » une même idée toutes les vertus,
 » vous trouverez tout réuni dans le
 » cœur du vrai Chrétien. Il gouverne-
 » ra avec sagesse, s'il est Roi : il pro-
 » noncera avec équité, s'il est Juge :
 » il combattra avec valeur, s'il est sol-
 » dat : il commandera avec bonté, s'il
 » est père : il aimera avec tendresse,
 » s'il est époux : il servira avec zèle,
 » s'il est ami : il obéira avec fidélité,
 » s'il est serviteur : il donnera avec lar-
 » gesse, s'il est riche : il souffrira sans
 » murmure, s'il est pauvre : il aidera
 » de son crédit, s'il est en honneur : il
 » pardonnera, si on l'offense : il résiste-
 » ra, si on le veut corrompre. Fidèle
 » dans ses promesses, circonspect dans
 » ses discours, modeste dans la prospé-

» rité, tranquille dans l'adversité, pa-
 » tient dans les douleurs, compatissant
 » à celles d'autrui, aimant le bien où
 » il se trouve, honorant la vertu dans ses
 » ennemis mêmes, condamnant le mal
 » par-tout où il le verra, sévère quand
 » il le faut, doux & affable dans l'oc-
 » casion, il aura de toutes ces qualités
 » le solide & le vrai. Ce ne sera point
 » pour le spectacle qu'il sera vertueux,
 » ce sera pour celui seul qui est l'au-
 » teur de toute justice & de toute sain-
 » teté: Proposez-lui une injustice à fai-
 » re, une prévarication contre la vérité,
 » un écart sur le devoir, & vous ver-
 » rez alors s'il est capable de fermeté
 » & de courage. Il n'y a que les hom-
 » mes les plus lâches qui puissent accu-
 » ser les Chrétiens de lâcheté. L'hom-
 » me Evangélique, tout en Dieu, tout
 » pour Dieu, se consume au service
 » de ses freres, & ne se rebute ni des
 » périls ni des difficultés. Toute la na-
 » ture ne sçauroit lui ravir sa vigueur;
 » & la chute du monde entier, loin
 » de l'alarmer, le consoleroit dans l'es-
 » pérance qu'il va goûter le souverain
 » bonheur.

Qu'ajouter à ces traits, sinon que
 les écrivains impies qui osent dégrader
 la Religion Chrétienne, & l'envisager
 comme

comme aliénant les esprits & énervant les cœurs, font des imbéciles ou des fous. Où vit-on plus de zèle pour la patrie, plus de valeur dans les armées, plus de raison dans la conduite que parmi les Chrétiens? La véritable idée des guerres & des Conquérens ne se trouve-t-elle pas dans les livres saints? N'est-ce pas là qu'on lit & qu'on admire le courage des Judas Machabée, celui des Eléazar, celui des David? N'est-ce pas là qu'on apprend à employer la force & l'adresse pour exterminer les ennemis de l'Etat? N'est-ce pas là qu'on puise une magnanimité qui ne redoute ni les périls, ni la mort, & qu'on voit jusqu'à des femmes, telles que les Débora, les Judith, les Jael, donner les preuves de la plus grande intrépidité?

D'ailleurs, quelle Histoire est plus féconde que celle de l'Eglise en véritables Héros. Les Empereurs, pendant trois siècles, enivrés du sang des Chrétiens, ne se désespéroient-ils pas à la vue du courage des Martyrs? Les meres, les enfans, en un mot, tout ce qu'il y a de plus foible aux yeux du monde, affrontoient le fer & le feu, & chantoient des hymnes d'allegresse au milieu des supplices, dont le récit fait frémir. Tertulien dans son Apolo-

gie en faveur des Chrétiens, qu'il représente comme déjà répandus dans les cours & dans les armées, défie leurs adversaires de les convaincre de lâcheté & de trahison. Pline, quoique courtisan, écrit à Trajan en faveur des Chrétiens, & ne les accuse que de superstition.

Mais à quoi bon recueillir ces témoignages épars dans toutes les Annales ? la Raison, qui examine, qui pèse & qui évalue, reconnoît au premier coup d'œil la vertu, la grandeur & la nécessité du Christianisme. Avec lui on est intérieurement homme de bien, & sans lui on n'est que superstitieux ou hypocrite. La crainte des peines éternelles qu'il fait envisager aux méchans, loin d'énerver les hommes, comme le publient nos beaux-esprits, est le plus fort aiguillon qui puisse nous exciter à bien remplir nos devoirs. Lorsqu'on redoute un grand malheur, ne prend-on pas toutes les mesures possibles pour s'en garantir ? Et la Religion ne menace-t'elle pas des peines éternelles les Soldats qui manquent de zèle & de courage dans le service de leur Prince ? Ajoutons que la crainte de la mort ne peut avoir lieu chez des hommes qui regardent leur corps comme un vase d'argile toujours prêt à se briser, qui méprisent

la figure passagère de ce monde, & qui ne craignent que ceux qui peuvent perdre l'ame. Ainsi le vrai Chrétien ne sçauroit être lâche. Ah ! si la Religion éteignoit la valeur, les Constantin, les Charlemagne, les S. Louis, & dans ces derniers tems les Eugène, les Condé, les Turenne, n'auroient donc été que des hommes sans courage, & leurs noms devoient être rayés du nombre des Héros.

C'est ainsi qu'on donne dans les plus ridicules écarts, lorsqu'on franchit les barrières de la Raison & de la Religion, qui ne sçauroient subsister l'une sans l'autre. L'esprit d'intolérance qu'on reproche au Christianisme, ne regardant nullement le civil, & n'ayant rapport qu'aux choses purement spirituelles, ne peut absolument nuire aux Etats. Les Turcs ne sont sûrement pas Chrétiens, & cependant donnent-ils des charges à ceux qui ne croient pas à l'Alcoran, & souffrèrent-ils qu'on écrive & qu'on parle contre Mahomet & sa doctrine ? Il en est ainsi des Chinois : & que veut-on donc nous dire, lorsqu'on reproche sans cesse au Christianisme son esprit d'intolérance ? S'il condamne les autres Religions, c'est qu'il est la seule vraie, & que la vérité étant une ne se divise point. Ce

rigorisme aparent, que les ignorans prennent pour excès ou pour fanatisme, prouve d'une manière indubitable que l'Évangile vient de Dieu, qu'il n'appartient nullement aux hommes de le mitiger, & que pour se maintenir il n'a besoin ni des ménagemens, ni des ruses qu'emploie la politique. L'Église, en déclarant hors des voies du salut tous ceux qui ne sont pas dans son sein, parle comme étant réellement convaincue de son indéfectibilité.

Voilà les inductions que la Raison tire de cet esprit d'intolérance qu'on ne cesse de nous objecter. La Politique humaine n'est point la Religion qui doit nous sauver; & lorsqu'on parlera conformément aux vues du monde, on cessera d'être l'homme immortel, à qui Dieu destine une autre terre & d'autres cieux. Combien la Raison, qui se sent créée pour jouir pleinement de la Divinité, son élément & sa vie, ne gémit-elle pas de voir que quelques misérables intérêts font continuellement disparaître les biens immenses que le Christianisme nous promet? Eh! quand même, ce qui n'est pas, la Religion nuirait à quelques avantages temporels, ne serions-nous pas sous de les lui préférer? Cet Univers n'est ni notre bonheur, ni notre der-

nière fin : nous n'en avons pas même la propriété, mais simplement l'usage pour quelques jours ; & cependant nous ne pensons, nous ne parlons & nous n'agissons que comme si nous étions seulement nés pour ce malheureux monde, qui ne devrait guère plus nous occuper que la vue d'une fleur qui flatte un instant, & qui dispaçoit. L'éternité va tout-à-l'heure commencer, & il ne sert de rien à l'homme de gagner toute la terre & d'y faire les plus beaux établissemens, s'il vient à perdre son âme. Toujours cette misérable terre en parallèle avec le ciel, toujours le corps confondu avec l'esprit, toujours le monde avant l'Évangile. Il faut que la vérité nous soit bien étrangère, & que nous soyons bien sourds à la voix de la Raison. Nous nous comportons comme si nous étions éternels ici-bas, & nous pensons comme si nous n'avions que l'anéantissement à attendre.

C'est une grande erreur que celle de s'imaginer qu'un État puisse être heureux sans religion, & même subsister. On connoît bien peu le cœur humain, & encore moins la nature de l'âme, dont la crainte & l'amour furent toujours le mobile, pour oser croire qu'on n'a pas besoin de religion, & qu'elle

n'est qu'une politique dont on peut absolument se passer. Les peuples, plutôt que de vivre sans aucun exercice de piété, courroient dans les forêts s'y consacrer des arbres & les convertir en dieux ; & dès-lors l'idolatrie, c'est-à-dire, la superstition & la barbarie reparoîtrent comme autrefois.

Je défie une Nation, telle qu'on la suppose, de rester Déiste. Cette prétendue religion, la destruction de toutes les autres, contrediroit perpétuellement des cœurs créés pour aimer, & pour manifester leur amour. Aussi ne voyons-nous aucun Pays où le Déisme, tel que nos Beaux-Esprits voudroient l'introduire, soit en honneur : car le Musulman croit à une révélation & admet un culte. D'ailleurs, comment pourroit-on sçavoir si une Société est Déiste, puisque ne laissant transpirer au dehors aucune marque de sa croyance, elle vivroit à la manière des Athées, disons mieux, des bêtes.

Mais supposons pour un moment, que le Christianisme vint tout à coup à s'étendre parmi nous, & que les hommes rendus à leurs passions, perdissent toute idée de bonheur & de malheur éternel, qu'est-ce qui réprimerait leurs mauvais desirs, & qu'est-ce qui les empêche-

roit, lorsqu'ils pourroient tromper les yeux du Public, de voler, d'empoisonner & de tuer? Quiconque connoît l'ascendant de la Religion sur les consciences & sur les cœurs, n'osera jamais abandonner sa bourse, & encore moins sa vie à un domestique incrédule. On a beau prôner la vertu, pour le simple honneur d'être vertueux, la sagesse détachée de la Religion n'est qu'un fantôme, ou plutôt qu'un préjugé. Il n'y a de vrais amis, de vrais citoyens, de vrais Héros, que parmi ceux qui adorent un Dieu rémunérateur & vengeur, & qui professent un culte analogue à l'immortalité des âmes. On nous dira peut-être que le Déisme n'exclut ni les récompenses, ni les punitions après la mort; mais si cela est, que les Déistes s'accordent donc avec eux-mêmes, car ils publient que Dieu ne prend pas garde à nos actions, & qu'il n'y en a aucune qui puisse l'offenser. Comment après cela admettre une Eternité heureuse ou malheureuse?

Ces réflexions ne naissent ni d'une métaphysique alambiquée, ni d'aucune espèce de Fanatisme, puisque la Raison toute simple nous apprend qu'il n'y a point de probité réelle sans Religion, & l'on doit mettre une grande différence

entre toutes les Sectes, & le Christianisme : car celui-ci agissant sur le cœur, & réglant même les pensées & les desirs, rend intérieurement les hommes aussi gens de bien que si l'on voyoit le fond de leur ame. Quelle sûreté dans le commerce de la vie, si tous les hommes étoient vraiment Chrétiens ! Il n'y auroit ni mensonge, ni astuce, ni trahison, ni vengeance, & l'on agiroit avec tout le monde sans crainte, sans inquiétude, sans soupçon. Chacun n'ayant que Dieu en vue, & l'Eternité pour objet, seroit plus exact & plus réservé que si sa conduite étoit exposée à la face de l'Univers.

Est-ce la faute du Christianisme, nous dit la Raison, si des hommes de chair & de sang ont profané ce Nom sacré, & en ont fait l'instrument de leur hypocrisie, de leur ambition, de leur fureur ? On n'abuse que de ce qui est bon ; & de même que l'humanité est toujours respectable, quoiqu'on se voile de son manteau pour détruire, saccager, égorger, la Religion n'en sera pas moins vénérable & nécessaire, malgré les forfaits auxquels on ose l'employer. D'ailleurs, n'y a-t'il de révolutions & d'horreurs que chez les Chrétiens ? Que ceux qui sont si ardens pour la destruc-

tion du Christianisme, se transportent en Perse & en Turquie, & là ils reconnoîtront sans doute que c'est être bien insensé de vouloir faire retomber sur notre Religion les maux qui nous affligent. Ces Empires n'ont-ils pas été & ne sont-ils pas journellement le théâtre de toutes sortes d'excès ?

Pardonner à ses ennemis, leur faire tout le bien possible, prier pour ceux qui calomnient, conserver ses mœurs dans l'innocence, respecter toute Puissance & lui obéir, renoncer à sa propre volonté, mépriser la figure de ce monde, ne convoiter ni les richesses, ni les honneurs, s'occuper continuellement du Ciel & le désirer, adorer en tout une Providence & s'y soumettre, veiller sur ses paroles, ses desirs, ses pensées, ne craindre enfin que Dieu, & n'espérer qu'en lui; sont-ce donc là des qualités nuisibles aux Etats, & pernicieuses dans la société? Ah! pour oser le dire, il faut avoir perdu toute idée de raison & d'humanité, & avoir arboré l'étendart de la révolte & l'extravagance.

Je veux bien avouer que certaines personnes livrées à des dévotions pharisaïques, se confient plus dans la recitation d'un chapelet, que dans l'exer-

cice des bonnes œuvres, passent des jours aux pieds d'une Image qu'elles croient remplie de puissance & de vertu, s'imaginent enfin qu'en portant une relique ou un scapulaire, on ne périra jamais : mais, je le demande ici sans préoccupation & sans enthousiasme, ces abus, tout ridicules qu'ils sont, détruisent-ils les constitutions d'un Etat ? Eh ! qu'importe aux Républiques ou aux Monarchies, qu'une Bigote passe sa vie en pèlerinage, brûle des cierges devant toutes les statues, & se fasse enfin une dévotion puérile ? Il est sans doute bien plus à craindre qu'une femme, sans pudeur & sans foi, se livre à la dépravation de son cœur, & se pervertisse *par principe* ; car alors, mauvaise mere, mauvaise épouse, elle deviendra impunément la ruine de sa maison, l'opprobre de sa famille, & le scandale de son pays.

C'est bien un moindre mal, dit l'immortel Montesquieu, que l'on abuse quelquefois de la religion, que s'il n'y en avoit point du tout parmi les hommes. » Le Christianisme, ajoute le même Auteur, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. « Il a rendu les Princes

moins timides, & par conséquent moins cruels. Le pur despotisme a disparu, à mesure qu'il s'est étendu, parce que la douceur si recommandée dans l'Évangile s'oppose à la colère despotique, avec laquelle le Prince se feroit justice & exerceroit ses cruautés.

C'est ainsi que la Raison a parlé à l'Auteur célèbre que nous venons de citer, lorsqu'il a développé ces vérités que chacun reconnoît, mais que peu de personnes pourroient rendre avec la même énergie; c'est ainsi que cet illustre Philosophe pulvérise par des réflexions si judicieuses cette troupe de Sophistes qui osent attaquer la Religion Chrétienne, comme contraire au bonheur & à la solidité des États. Mais que ne sortent-ils de ces mêmes États, puisqu'ils les regardent comme dévastés par le Christianisme! en prenant ce parti ils feront voir qu'ils sont conséquens, & ils nous laisseront jouir en paix de la douce consolation de croire à l'Évangile, & d'espérer les biens ineffables qu'il nous promet. S'ils s'imaginent devoir rester au milieu de nous, pour nous éclairer, nous leur demanderons quelles lumières & quelles vertus ils doivent nous donner en échange de notre Religion, & comment ils osent faire les

Prédicans contre le Christianisme, dans le tems même qu'ils ne cessent de fronder nos Missionnaires comme des ennemis de la tolérance, & des perturbateurs du repos public.

Il est bien vrai qu'un abîme entraîne dans un autre abîme, & que lorsqu'on a perdu la trace de la vérité, on ne marche plus qu'à travers les précipices & les horreurs. On commence d'abord par se dégoûter de certains exercices de Religion, sous prétexte qu'ils ne sont pas essentiels: on dit ensuite qu'ils tiennent à la superstition, enfin on doute, on hésite, & insensiblement on en vient jusqu'à railler & à ne plus rien croire. C'est le ton moqueur des beaux-esprits, & non leurs objections, qui a déconcerté bien des Chrétiens, & qui a éteint leur foi. Nous vivons dans un siècle singulièrement délicat, où l'on craint plus les ridicules que les vices: & combien n'en donne-t-on pas à quiconque écrit ou parle en faveur de la Religion?

Mais n'est-il pas bien étonnant qu'on soit aujourd'hui obligé de faire l'apologie du Christianisme aux Chrétiens mêmes! n'est-il pas étonnant qu'on ait à se défendre d'être pieux, comme on se défendrait d'être malhonnête homme? Non, la postérité ne produira jamais

dans la suite de ses jours, des tems aussi déplorables.

Ah ! si vous chérissiez votre siècle & votre patrie, hommes rebelles à l'autorité de la Religion, épargnez-leur l'opprobre que le libertinage d'esprit entraîne avec soi. N'est-ce pas assez d'avoir soustrait vingt ou trente ans de votre vie, au tems d'épreuve destiné par le Créateur à vous acquérir des droits sur le Ciel ? Voulez-vous donc mettre le comble à votre iniquité, & mourir aussi affreusement que vous avez vécu ? Ce n'est ni par haine, ni par mépris qu'on vous reproche si souvent votre incrédulité. Malheur à celui qui n'aime pas ses freres, de quelque Religion qu'ils puissent être. La charité, l'ame du Christianisme, n'a point d'autre vue que votre retour à l'Eglise dont vous avez été les enfans au moment même que vous veniez de naître. Il n'y a pas un vrai Catholique qui ne vous chérisse malgré vos écarts, & qui ne condamne hautement le fanatisme de ceux qui oseroient vous souhaiter le moindre mal. Si l'esprit de parti, car où ne s'introduit-il pas, vous attaque par des personalities, c'est un esprit odieux à tout bon Chrétien.

Ecoutez ce que vous dit la Raison,

& bien-tôt vous croirez ce que vous enseigne la Foi. La voix du monde & des passions n'est point le langage de la Raison. Rentrez dans votre ame, dont les plaisirs & les embarras du monde vous ont arraché, & vous apprendrez qu'on n'est homme qu'en remplissant ses devoirs à l'égard de Dieu, & que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité. Si la Religion Chrétienne vous a jamais enseigné quelque mal, dites-le hardiment; mais si elle ne vous a enseigné que le bien, faites-vous gloire de la pratiquer. Il est honorable de revenir sur ses pas, quand on se détourne de la voie de perdition pour prendre celle du salut, quand on quitte le chemin du mensonge pour entrer dans celui de la vérité.

Ce sont ici les conseils de la Sagesse, dont je ne fais qu'emprunter les expressions; mais les écouterait-on? Qu'il est à craindre que le monde, augmentant toujours en irreligion & en malice, ne se voie surpris tout-à-coup par cette apostasie dont parle Saint Paul! Déjà la défection dans la Foi, cette défection qui naît de l'esprit de révolte & de curiosité, a causé la ruine de plusieurs Chrétiens, & la vraie Raison paroît une folie à ceux mêmes qui se disent les plus sages.

 CHAPITRE XVII.
Des Desirs de la Mort.

L'Ame n'a point d'autre centre que l'Eternité. Tout la repousse vers ce grand objet : son ennui, ses dégoûts, ses desirs, ses espérances, ses projets, sont autant d'impatiences & d'inquiétudes qui prouvent qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dieu.

Mais écoutons la Raison au milieu des maux qui nous investissent, & pesons ce qu'elle nous dit à ce sujet : voici son langage. Vous n'êtes ici-bas que des êtres exilés, à qui les yeux n'ont été accordés que pour envisager le Ciel votre Patrie. Les malheurs & les passions dont vous vous plaignez, sont autant de grâces que Dieu vous dispense, afin de vous dégoûter du monde & de votre propre corps. Cet Univers n'est qu'un théâtre où les générations paroissent & disparoissent presque au même instant, & la toile ne se lèvera qu'au moment où vous entrerez dans le séjour de la gloire & du repos. Tout ce que vous dites & faites sans rapport à ce grand objet, n'est pas plus utile & plus solide que l'ouvrage d'une araignée. Vos biens,

vos titres , vos honneurs , vos projets , vos plaisirs , absolument étrangers à vous-mêmes , ne sçauroient remplir votre cœur , & vous laissent pleins de besoins & de desirs.

Est-il permis que nous méprisions cette voix si forte & si persuasive ? Elle devroit être un coup de foudre qui nous arrachât tout d'un coup au monde & à ses folies , & à peine a-t'elle le son des échos dont on n'entend que la dernière syllabe. Nous nous rendons malheureux à force de desirer , parce que nous ne desirons jamais que ce qui nous éloigne de la mort : nous ne pensons pas que ce terme , en venant fermer nos yeux , nous ouvrira les portes éternelles ; & que plus le sépulcre , qui nous attend , paroît rempli d'horreur & d'infection , plus le séjour de gloire , où notre ame doit habiter , sera auguste & lumineux.

Les idées corporelles qui ne cessent de nous affecter , sont cause de cette léthargie déplorable dans laquelle nous languissons. L'homme charnel comme il est , & comme il prend plaisir à l'être , ne peut envisager sans frémir le dépouillement de ses biens & de ses honneurs : il ne sçauroit se figurer que son ame n'existe que pour Dieu , & que

que toute créature qui possède Dieu est immensément riche & puissante. La mort en conséquence lui paroît l'objet le plus hideux, & il ne sçait que la craindre au lieu de la désirer. Si c'étoit sa conscience qui l'allarmât, cette frayeur seroit sans doute raisonnable & salutaire ; mais ce n'est que le chagrin de quitter une terre qu'il idolâtre. Ah ! que la Raison nous inspire bien d'autres idées ! Elle nous place vis-à-vis de Dieu même, & nous entrevoyons ses clartés éternelles, qui sont sa splendeur & les délices des Saints. Les Philosophes Chrétiens ne supportoient qu'à regret le poids de leur propre corps, parce qu'ils étoient raisonnables ; & nous, parce que nous sommes insensés, nous croyons qu'une misérable masse de chair forme tout notre être & toute notre immensité. Nous avons beau nous promener dans des espaces que notre imagination étend au-delà des mers & des cieux, nous tenons toujours notre ame captive & dépendante du plus petit objet.

Ah ! qu'une ame qui désire la mort est merveilleuse & sublime ! elle jette un regard de commisération sur tous les Trônes de l'Univers ; & dans un ravissement, qui ne tient ni du fanatisme,

ni de l'enthousiasme , elle ne reconnoît que Dieu capable de la satisfaire & de la fixer. Elle oublie tous les objets harmonieux & colorés que les sens & les passions adorent ; & n'ayant besoin que d'elle-même pour percevoir & connoître , elle fait sa contemplation & ses délices des beautés impérissables. Elle desire , avec toute la force dont elle est capable , le moment où elle en jouira , & elle le hâte par l'effort de sa juste impatience.

Combien la Raison ne gémit-elle pas de voir que ces sentimens , qui devroient être communs à tous les hommes , passent pour des chimères & pour des visions ! Aussi cette même Raison ne se trouve-t'elle en liberté que chez ceux qui desirent réellement la mort comme l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps. C'est faire servir notre être au mensonge & à la vanité que de redouter le moment qui doit nous unir à Dieu. S'afflige-t'on d'aller voir un pere , un bienfaiteur , un ami , & d'entrer en possession d'un Royaume ? & cependant nous osons plaindre ceux qui meurent , & desirer une longue vie pour nous-mêmes & pour les autres , comme si c'étoit le comble du bonheur.

Mais qu'est-elle donc cette vie ! Les

ris qui paroissent l'accompagner sont-ils aussi sincères qu'on se l'imagine, & peuvent-ils contre-balancer les chagrins & les embarras de toute espèce dont nous sommes accablés? Il n'y a point de jour, & peut-être point d'heure où notre imagination ne travaille contre notre propre repos, & où nous ne soyons affligés par quelque peine ou par quelque fâcheuse pensée. Si les douleurs ne nous déchirent pas, les besoins nous tyrannisent; si les contradictions ne nous molestent pas, les affaires nous inquiètent; si l'indigence ne nous désespère pas, l'opulence nous est à charge; si le monde ne nous importune pas, la solitude nous attriste; si les passions ne nous asservissent pas, les scrupules nous dévorent. En un mot, tourmentés par nos proches, par nos amis, par nous-mêmes, nous sommes forcés de désirer la fin de ces maux & le commencement d'une vie plus tranquille & plus lumineuse.

Quelle montagne de sollicitudes & de revers entre notre berceau & notre tombeau! montagne que notre imagination ne cesse de grossir, & que nous voyons toujours plus ou moins, même au sein des fêtes & des plaisirs. Ces deux volontés qui se combattent perpétuelle-

ment en nous , cette ame & ce corps , qui ne cessent de se disputer l'empire , ces passions qui parlent plus haut que la Raison , forment un tel cahos , qu'il n'y a que la mort qui puisse réellement le débrouiller & nous rendre à nous-mêmes & à Dieu.

Je vous desirerai donc , ô Mort précieuse , si je suis véritablement raisonnable , & je vous regarderai comme l'agrandissement de mon être & le triomphe de l'humanité. Les riches , les courtisans , les voluptueux , les esprits à la mode , auront beau me dire que vous n'êtes qu'un objet d'horreur , ou qu'un pur néant , je gémirai de leurs erreurs , & je vous invoquerai , non par désespoir , mais par réflexion & par goût , car vous devez être l'instant de mon bonheur ; la joie de mes pensées , la plénitude de ma vie. Je ne fais que souffrir ici-bas , marchant à travers les ronces & les épines , gémissant sous le poids d'une chair qui m'accable , & soupirant après tant d'amis & de parens que j'ai vus disparaître : mais quand vous viendrez rompre le mur de séparation qui m'empêche de voir Dieu , me restituer à ma Patrie , le séjour de la justice & de la paix , alors je fixerai tous mes desirs au centre du bonheur ,

& je deviendrai immuable , immense
& presque divin.

Mais que sens-je ! déjà toutes les puissances de mon ame s'ébranlent , mon corps me quitte , la terre s'enfuit , le soleil dispaçoit , la lumière éternelle m'environne , & je ne suis plus cet homme charnel qui me traînois tout-à-l'heure dans la poussière , mais une intelligence toute pure & toute sublime. Déjà j'ai vu face à face le Dieu que j'adorois par la Foi , & j'ai reconnu toute la vérité des Livres saints. Déjà ma Raison , intimement unie à l'Être des êtres , participe à toute sa puissance , à toute sa sagesse , à toute son immensité. C'est ainsi que la Foi nous découvre ce qui doit arriver au Chrétien qui expire.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on se représente la mort & qu'on la desire. Ceux qui la souhaitent s'imaginent qu'elle n'a d'avantages que parce qu'elle finit nos maux. De là ce langage trivial qu'on ne cesse d'entendre lorsque quelqu'un finit sa carrière : *il est bienheureux , il ne souffre plus , car ce qui est mort est bien mort.* Comment nous , êtres raisonnables , nous , Chrétiens , nous osons nous exprimer ainsi ! Avons-nous donc étouffé le cri de notre ame qui ne cesse de nous avertir de notre immortalité.

té? avons-nous donc fait divorce avec la Religion qui nous enseigne que la mort est souvent le comble des malheurs? Soyons bien sûrs que nous ne sommes réellement vivans qu'après le dépouillement de notre corps.

Les Payens, qui n'avoient pour lumière que le flambeau de la Raison, professoient hautement le dogme de l'immortalité, & se faisoient gloire de désirer la mort comme l'instant de leur réunion avec le souverain Etre. Aussi les voyoit-on mourir avec toute la tranquillité possible. Ils prononçoient alors des discours sur la grandeur de notre ame & de sa destinée. Ils avoient intérieurement senti qu'on n'est homme qu'en pensant & que la pensée toute spirituelle cherchant continuellement à prendre l'essor au-delà de cet Univers matériel, doit nécessairement survivre au corps.

Est-ce donc une si grande merveille de désirer ce qui doit nous rendre souverainement heureux, ce qui doit nous dépouiller de nos misères, & nous arracher à une terre qui nous consume & qui nous dévore? Il est sans doute bien plus surprenant de nous voir occupés de cette vie passagère, comme si elle devoit toujours durer, & de nous voir

honteusement asservis à de prétendus biens qui ne causent que de l'embarras, des remords, & qui s'évanouissent, comme le songe d'une nuit, en laissant le cœur & les mains vuides. Laissons agir le tems, & si nous en doutons, il nous persuadera bien tôt que nos projets ne sont que des folies, & qu'on n'est réellement sage qu'en s'attachant à ce qui ne peut périr.

Desirer continuellement la mort, c'est le moyen de se la rendre propice, & de ne pas trouver dans son sein l'horrible punition des méchants. Aussi n'y a-t'il que les hommes irreligieux qui voudroient ne jamais mourir ou qui sont assez stupides pour croire à l'anéantissement. Toute la Raison se révolte contre eux: je ne trace ici que ce qu'elle me dicte.

Je sçais que l'aspect d'un tombeau n'offre rien à la nature que d'horrible & d'effrayant, & qu'il semble qu'on borne là sa triste existence; mais la Raison, sous le nom de sens intime, ne vient-elle pas nous convaincre que notre pensée est indestructible, que nos desirs sont trop vastes & trop immenses pour n'avoir d'autre objet que cette vie misérable, & que Dieu lui-même eût manqué à son propre ouvrage, si en nous

donnant l'idée continuelle de l'immortalité, il ne nous eût rendus réellement immortels. Il n'y a que l'insensé qui juge sur les apparences.

O ma Raison, vous espérez dans la mort, comme au moment où vous ne ferez plus contredite par les passions, ni offusquée par leurs vapeurs. C'est parce que je ne vous entens pas que je souhaite prolonger mon exil. Je prends pour votre langage mes affections terrestres : quelle sera votre lumière, votre élévation, lorsque dégagée de cette portion de terre qui vous apesantit, vous éprouverez immédiatement l'impression du Dieu qui vous éclaire maintenant, & qui vous vivifie.

Ah ! comment la Raison ne désireroit-elle pas la mort, puisqu'à cet instant tout ce qu'elle nous a dit de l'autre vie se réalisera ; puisqu'à cet instant elle retournera à sa source, & elle trouvera les lumières qu'elle desire, les biens qu'elle recherche, en un mot l'Être infiniment puissant, infiniment bon, dont elle nous parle quand nous sçavons l'écouter. Cette terre est une demeure incommode pour la Raison ; elle n'y voit que des œuvres qui la dégradent ; elle n'y entend que des discours qui la combattent ; elle n'y lit que des écrits qui la dénaturent

génaturent : mais au Ciel, elle sera dans son centre, & les facultés s'étendront autant qu'elles sont resserrées ici-bas.

CHAPITRE XVIII.

De l'abus qu'on fait de la Philosophie.

CHaque âge eut des hommes singuliers que la cabale & l'amour du merveilleux érigèrent en Philosophes; mais il étoit réservé à notre Siècle de produire un certain *bel-esprit*, qui n'est ni bon sens, ni génie, & d'en vouloir faire la règle de nos mœurs & de notre foi. Une imagination ardente à créer des systèmes & des paradoxes; un goût pour la nouveauté, qui s'étend jusques sur l'expression & le style; une ignorance orgueilleuse, qui contredit le sens intime de chaque homme & la croyance de tous les tems; une monstrueuse impiété, qui attaque Dieu lui-même & qui sape ses autels; un ton de mépris & d'ironie qui sert de réponse à toutes les objections : voilà ce que nous avons substitué à l'érudition des Anciens, & ce qui nous procure le bel avantage d'être Philosophes dès l'âge de vingt ans. Ni le témoignage de Platon lui-même, qui professa le dogme

de l'immortalité de l'ame, ni celui de Sénèque, qui reconnut une Providence, ne sont pas capables d'arrêter nos Incrédules. Ils prétendent que l'esprit fait partie du corps; que Dieu ne daigne s'intéresser ni aux hommes ni à l'Univers; &, selon eux, cette prétention doit être une vraie démonstration. Mais quels écarts! Pourroient-ils ne pas exciter toute l'horreur, ou plutôt toute la pitié?

Ce n'est qu'en déraisonnant, qu'on ose usurper aujourd'hui le nom de Philosophe, comme c'est en déshonorant le Siècle par un délire continuel & par les ouvrages les plus bizarres, qu'on croit l'illustrer. Avons-nous donc des yeux, ou à quoi nous servent-ils? Je n'ai garde de reproduire ici tout ce que l'esprit de nouveauté débite depuis plus de trente ans, je craindrois d'effaroucher quelque Lecteur raisonnable, & de lui inspirer trop d'aversion pour ses contemporains. Il suffit de sçavoir qu'on a imaginé qu'il étoit *merveilleux* d'apprendre aux hommes à ne rien croire, à ne rien espérer, à regarder du même œil les vices & les vertus. & à se mettre au niveau du reptile & de l'insecte. Il suffit de sçavoir qu'on répute un homme hypocrite ou imbécile, lorsqu'il pro-

fesse un culte ; & que c'est une foiblesse , au milieu des Chrétiens mêmes , de se déclarer aujourd'hui Chrétiens , & d'en adopter les maximes. Sommes-nous réellement éveillés , ou plutôt ne ressemblons-nous pas à ces somnambules qui agissent & qui parlent sans sçavoir , ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils font ?

Les vrais Philosophes sont des hommes presque divins : n'estimant que leur ame , n'envisageant que l'Être suprême , dont ils attendent tout leur bonheur , discernant le culte qu'il a lui-même prescrit , & s'y soumettant avec docilité , ils ont en horreur toute opinion suspecte. Citoyens , amis , parens , chrétiens , loin de troubler les États par des discours ou par des écrits , ils ne prêchent que le silence , le respect & la soumission. Jamais leur bouche ne s'ouvre que pour annoncer la vérité ; jamais leur plume ne s'émanche sur la Religion , sur les mœurs , ou sur le prochain. Sublimes dans leurs pensées , simples dans leurs paroles , conséquens dans leurs actions , ils tiennent une conduite qui honore l'humanité. On ne les voit ni s'intriguer , ni se produire , ni cabaler : on ne les entend ni se plaindre , ni médire , ni disputer. La sagesse est leur gloire ; l'étude leur plaisir , la paix leur trésor , le

ciel leur ambition, la bonne conscience leur félicité. Si l'injustice les opprime, ils croient l'avoir mérité; si la calomnie les outrage, ils se réjouissent d'être calomniés; si la maladie les afflige, ils la reçoivent comme un avertissement de la vie future. Loin d'afficher leur probité, comme font ordinairement ceux qui n'en ont point, ils se contentent d'en remplir scrupuleusement les devoirs. Moins au monde qu'à eux-mêmes, moins au siècle qu'à l'éternité, ils ne craignent ni les révolutions du tems, ni les caprices du sort. Sans affectation dans leurs manières, sans ostentation dans leurs ouvrages, ils ne paroissent singuliers que parce qu'ils montrent de la candeur au milieu d'un monde qui n'en a plus. Leurs prosélytes, s'ils ont le bonheur d'en faire, ne sont pas leurs disciples, mais ceux de la vertu; car ils ne demandent qu'à être oubliés, pourvu que la vérité triomphe.

Si l'on avoit en vue des hommes de ce mérite, lorsqu'on annonce que les Philosophes ne furent jamais dangereux dans les Etats, sans doute on auroit raison. Mais quelle différence! On veut parler d'un Epicure? d'un Celse, d'un Porphyre, d'un Hobbes, d'un Spinoza;

c'est-à-dire, de ces dangereux insensés qui avancèrent les paradoxes les plus inouis, & dont l'incrédulité rajeunit aujourd'hui les objections usées; c'est-à-dire, de ces Ecrivains téméraires qui essayèrent de déposiller l'Univers de sa dépendance, l'ame de son immortalité, Dieu lui-même de son essence; c'est-à-dire, de ces maîtres de mensonge, qui travaillèrent à détruire tous les cultes, & à laisser les hommes en proie à leurs passions & à toutes les horreurs de l'impiété, c'est-à-dire, de ces esprits révoltés, qui, déclarant la Religion une politique ou un préjugé, sapent le trône & l'autel, & ne tendent à rien moins qu'à l'anarchie.

Qu'on ne dise donc plus que les Philosophes n'ont jamais fait de mal, car ce n'est pas tenir le langage de la Raison. Il n'y a pas jusqu'à Socrate lui même, que nos beaux-esprits voudroient déifier, dont l'exemple ne soit pernicieux. Quel fut en effet cet homme si vanté, & si peu digne de l'être; cet homme qu'on ose regarder comme le martyr de la vérité, & qui eut la foiblesse en mourant de démentir sa croyance par un sacrifice idolâtre? Eh! que serions-nous, si nous lui ressemblions, sinon des Cyniques, qui, boursoufflés d'un

font orgueil , & toujours prêts à mordre & à déchirer , auroient en averfion le genre-humain , & regarderoient avec le dernier mépris leur propre efpèce ; finon des perfonnages bizarres qui emploieroient leur vie à écrire des paradoxes , & à concentrer leur bonheur & leur exiftence dans une ridicule vanité. Socrate, oui Socrate, quoique digne d'éloges pour avoir profeflé l'unité d'un Dieu , mérita la mort , à raifon de fon mépris pour fes Maîtres & fes Concitoyens , de fon aigreur & de fa haine envers fes femblables , de fon infolence orgueilleufe , qui lui faifoit fouler aux pieds tout ce qui n'étoit point lui-même , & il ne fut qu'un homme atrabilaire , indigne du nom de Philofophe , de forte que c'est rendre hommage à la vérité que d'enlever ce faux Sage à nos Incrédules qui ne ceffent de l'exalter.

La Philofophie n'est que le langage de la Raifon ; mais combien de perfonnes déraifonnables parmi tous ceux qu'on dit être Philofophes ! Il y a de prétendus Sages qui font plus peuple que le peuple même , quoi qu'ils fe croient d'une autre eflence que le vulgaire ; de prétendus génies , qui fur une ancienne hypothèfe bâtiffent de nou-

veaux paradoxes, & s'annoncent ensuite comme les interprètes de la Nature & de la Divinité, enfin comme les Oracles de l'Univers. Galilée, par exemple, ne fit que dire tout simplement que la terre tourne, que le soleil est immobile, & aussitôt on vit éclorre une foule de faux Scavans qui assurèrent que les planètes étoient habitées, & que la terre étant beaucoup plus petite qu'on ne s'imaginoit, on devoit regarder les hommes comme des atômes, & croire que Dieu ne faisoit attention ni à leurs œuvres, ni à leurs pensées. Locke parut, & faute d'avoir réfléchi, il osa s'écrier, *qui sçait si la matière n'est pas capable de penser*; & aussitôt de beaux esprits qui se déclarèrent ses disciples & ses partisans, soutinrent que la matière pense. C'est ainsi que la Philosophie sert d'aliment aux passions & aux préjugés; c'est ainsi que la Raison est captive, & que le monde vieillit en accumulant toujours paradoxes sur paradoxes; & c'est ainsi qu'à la fin on est tout étonné de voir qu'une supposition & même un badinage ont souvent donné lieu à mille absurdités.

Il ne s'agit donc pas d'imaginer des systèmes pour être Philosophe, & qui n'est pas capable d'en imaginer ! Lors-

qu'on n'a que ses propres visions à donner pour preuve de ce qu'on doit croire & enseigner, on ne doit pas s'ériger en Docteur. Quand on me dira, par exemple, que l'Univers a toujours été & qu'il doit toujours durer, je répondrai que ce langage ne peut être celui de la Raison, parce que, loin d'être appuyé & prouvé, il est contre toute vraisemblance. Quand on voudra me persuader par la Métaphysique, que l'ame n'est pas spirituelle, je repliquerai que cette Métaphysique n'est qu'un système extravagant, & je dirai vrai. Quand on me soutiendra que la vertu la plus pure n'a que des motifs d'intérêts, je regarderai cette proposition comme un abus de la saine morale, & je ne me tromperai pas. Le témoignage du sens intime s'inscrira toujours contre cette multitude de sophismes que les beaux-esprits s'efforcent d'accréditer : c'est lui qui nous apprend que la plupart des Ouvrages qu'on appelle philosophiques, n'ont point de philosophie, & qu'ils ne contiennent que des doutes alambiqués, des assertions chimériques & dangereuses, en un mot, des propositions qui contredisent l'expérience & la Raison : c'est lui qui nous rapellant aux grandes & premières vérités dont

L'Eternel nous a donné des notions , nous persuade qu'il n'y a d'infailible & d'indubitable que ce qui est divin ; & que conséquemment on abuse étrangement de la Philosophie , lorsqu'on ose l'employer contre l'autorité de la Religion.

Sophiste téméraire & dangereux , quitte le nom de Philosophe dont l'ignorance t'a qualifié , & viens te perdre dans la foule , c'est-à-dire revivre en homme raisonnable ; car ce peuple que tu méprises , & qui semble ramper à tes yeux , t'apprendra à connoître ton origine & ta destinée , à adorer un Dieu & à lui rendre le culte qu'il a lui-même ordonné. Oui , tu entendras de la bouche même du plus simple Artisan ce qui doit faire l'objet de tes recherches ainsi que de ton bonheur. En vain tu affectes une science orgueilleuse , tes prétendues lumières sont de véritables ténèbres , ta vanité le comble de ta ruine ; & il n'y a point de vrai Chrétien , quelque jeune ou quelque simple qu'il puisse être , qui ne soit plus philosophe que toi , & qui n'ait des motifs suffisans pour te plaindre & pour te mépriser.

Sublime Philosophie ! comment nos beaux-esprits ne vous ont-ils pas travestie ! Chimère de raison entre leurs

main, vous n'avez plus que des mots destitués de sens ; car les incrédules sans expérience, sans principes, ne savent que renverser & détruire. S'ils parlent de changer la forme des Gouvernemens, & d'abolir la Religion Chrétienne, ils conviennent en même-tems qu'ils ne voient rien qu'on puisse leur substituer : quel aveu ! Voilà comme le langage de la Raison se fait entendre chez les hommes mêmes les plus déraisonnables : c'est une voix qu'on ne peut étouffer.

Qui nous donnera de revoir ces tems heureux, où Malebranche montrait à la terre les beautés solides de la vraie Philosophie ? L'Univers maintenant auroit besoin d'un Sage tel que lui, pour rendre à notre ame les biens dont on veut la dépouiller. Les sens ont imposé silence à la raison d'une manière si étrange, que nous ne sommes plus que des ombres de nous-mêmes. Les sages passent pour des radoteurs, & les insensés pour des Philosophes. Un homme prend la plume, s'abandonne à tous les écarts de son imagination ; écrit ses revers & ses visions avec une assurance inconcevable, & voilà un grand homme. Ses Lecteurs, soit qu'ils ne comprennent rien à son langage, comme ce-

la n'arrive que trop souvent soit ; qu'ils soient séduits par la singularité , ou plutôt par la bizarrerie des idées , entrent dans une espèce d'enthousiasme , & divinifient le nouvel Ecrivain. Quelque femme qui donne le ton , confirme ce témoignage ; & dès-lors si l'on pense autrement , l'on n'a ni goût , ni génie.

C'est ainsi que se forme & s'accroît la réputation de la plûpart de nos Philosophes. Mais laissons-les jouir de leur triomphe , qui ne peut être que momentané ; la mort & la postérité vont bien-tôt venger le vrai Chrétien du mépris qu'ils ont pour lui ; l'une en faisant connoître clairement la vérité , l'autre en frémissant au souvenir de leurs erreurs.

Si l'on s'apliquoit dans les Colléges à donner de bons élémens de Philosophie , dégagés de toutes ces questions futiles , & de toute cette scholastique , qui ne font qu'embrouiller les idées , on pourroit espérer qu'enfin le règne de la Raison reviendrait peu à peu. Dans les sciences comme dans les affaires, on doit s'attacher principalement à simplifier les choses , & à les exposer dans leur vrai jour. La justesse d'esprit n'est rare que parce qu'on néglige cette méthode. Il y a dans l'Univers un ton de Raison ,

qui, malgré tous nos caprices & toutes nos folies, se feroit entendre, si nous ſçavions comment il faut ſ'y prendre pour l'écouter; mais c'eſt l'eſprit de parti qui anime preſque tous les hommes, & c'eſt la prévention qui les aveugle. Quels maux ce malheureux eſprit n'a-t'il pas enfanté! Juſques dans le Sanctuaire même il a ſemé la diſcorde parmi les Miniſtres de la paix, il a éteint la charité dans le cœur de ceux qui devoient en être embrasés, il a élevé autel contre autel, & produit des noms de Sectes qu'on ſe donne réciproquement. A Dieu ne plaiſe que je veuille ici attaquer le véritable zèle toujours jaloux des intérêts de la Religion, je ne parle que des abus, & il faut avouer qu'en ce genre ils ſont grands.

C'eſt l'abus de la Philoſophie qui remplit les Villes & les Cours de livres abſurdes & pitoyables: c'eſt l'abus de la Philoſophie qui engendre les diſputes, les haines, les diſſenſions: c'eſt l'abus de la Philoſophie qui donne des récompensés à des Ecrivains dignes de toutes les cenſures; c'eſt l'abus de la Philoſophie qui arrache tant d'applauſſemens & d'éloges en faveur des hommes les plus médiocres, ou les plus dangereux; c'eſt l'abus de la Philo-

fophie qui laisse les Philosophes Chrétiens dans l'obscurité, & qui déclare la Religion une politique ou une chimère: c'est enfin l'abus de la Philosophie qui attaque le vrai culte, & qui dépouille l'homme de sa dignité.

Combien la Raison du plus simple Paysan qui adore son Dieu, qui honore son Roi, & qui jouit en paix du fruit de ses sueurs, n'est-elle pas préférable à toute cette science vaine qui ne sçait que contredire, nier ou douter? Le langage de la Raison se fait plus souvent entendre dans la cabane du Berger que dans le cabinet du Philosophe. L'un n'a que son ame & la vérité qu'il peut voir sans obstacle; l'autre au contraire, plein de paradoxes & d'hypothèses, est en quelque sorte étranger à lui-même, & ne peut ni se connoître, ni se débrouiller.

C'est donc en vain qu'on affecte d'honorer notre siècle du nom de *Philosophique*. S'il y a quelques Ouvrages qui l'illustrent, combien n'y en a-t'il pas qui le dégradent! On se fait gloire aujourd'hui de publier tous ses rêves & de faire imprimer tout ce qui affecte ou trouble l'imagination. Soyons hommes, & malgré ce délire universel qui gagne tous les âges & toutes les condi-

tions, nous ne sçaurons penser & parler comme nous enseigne la Raison, mais la Raison bien aprofondie, & non la voix des passions qu'on prend si souvent pour elle, & qui cause tous les malheurs.

Précieuse Raison, vous êtes en moi, & j'agis toujours comme si vous étiez hors de moi. Forcez mes sens & mes passions à se taire, pour que je vous entende, & pour que je puisse vous obéir. Il n'y a point de Philosophie sans vous; & tous ceux qui se disent aujourd'hui Philosophes, ne vous connoissent seulement pas. Faut-il qu'endormis dans votre sein, ils ne s'aperçoivent pas que vous existez! Qu'il est humiliant de marcher le flambeau à la main & de ne rien voir! Tel est notre état. Faites-vous donc connoître, précieuse Raison! vous renouvellerez la face de la terre, vous ranimerez dans nos esprits ce vrai discernement qui est en quelque sorte perdu, vous vous établirez sur les ruines du *bel-esprit*, vous vengerez le bon-sens de l'avilissement où il est, & vous ferez de la Philosophie l'école des Mœurs & de la Religion.

 CHAPITRE XIX.
Des bornes de la Raison.

IL faudroit que notre Raison fût Dieu lui-même, pour être illimitée. Toute créature doit porter l'empreinte de son néant. La terre s'use, les astres s'éclipsent, les hommes meurent, & leur ame reconnoît continuellement sa foiblesse, parce qu'il n'y a que celui qui a tout fait, qui soit infini.

Ces vérités, quoiqu'à la portée des esprits les plus simples, sont encore incompréhensibles pour le grand nombre. Certains petits hommes, élevés sur les aîles de la présomption, osent croire que tout doit céder à leurs recherches, & qu'il n'y a rien d'inaccessible pour leur génie; & cette idée est d'autant plus singulière, qu'au même instant qu'ils se vantent de tout approfondir, & de tout comprendre, ils se déclarent de même nature que la bête. Leur ame, qu'ils suposent grain de matière, sera née Juge de Dieu même, & de ses décrets éternels. Quel merveilleux grain! Ne renferme-t'il pas des mystères bien plus incompréhensibles que tous ceux que nous propose la Foi?

Mais , homme superbe , dis-moi : as-tu réellement cru que la Divinité n'avoit rien d'incompréhensible pour ta foible raison ? & comment , si tu ne l'as pas pensé , as-tu osé juger des matières de Foi , & rejeter des dogmes ineffables , parce qu'ils surpassoient tes lumières ? As-tu compris les voies de Dieu , cet abîme impénétrable de merveilles & de grandeurs , toi , qui présumes qu'en étant Déiste , il ne reste plus ni mystères ni difficultés ? Pourrois-tu nous expliquer quelle est cette immensité sans espace , cette éternité sans commencement , cette action & ce repos d'un Etre qui change tout & ne change jamais , qui est par-tout , & qui n'a ni patrie ni étendue , qui fait tout en nous , & qui ne contraint jamais notre liberté ? Quel est-il donc ce Dieu , dont tu prétens connoître les secrets & les conseils ? Où étoit-il avant la formation de cet Univers , & comment l'a-t'il formé ? D'où a-t'il tiré la matière , lui qui est pur Esprit ? & d'où tirera-t'il la foudre qui va peut être tout à l'heure t'écraser ? Déjà tu chancelles , tu hésites , tu bégayes , & tu te perds dans les horreurs de ton néant. Hélas ! tu ne connois ni la nature des vents , ni l'essence du feu , ni celle du sable que tu sou-

les

Les sous tes pieds. Tu ne sçais ni ce qu'est la mouche qui bourdonne à tes oreilles, ni le chien qui t'obéit; que dis-je? tu ne sçais pas même comment tu existes, & quelle est la pensée qui t'affecte. Ah! créature téméraire, ou plutôt chétif philosophe! quel parti prendre? t'avouer imbécile ou fou.

Il n'y a presque pas d'instant où nous n'apercevions les bornes de notre raison. Semblable à cet horizon qui nous environne, elle ne nous présente qu'un espace infini. Demandez à ce Physicien continuellement appliqué à découvrir les opérations de la Nature, à ce Médecin attentif à suivre les esprits animaux, ainsi que la circulation des humeurs & du sang, à ce Métaphysicien habile à distinguer les merveilles de l'ame des actions du corps, & à reconnoître l'impression de Dieu; & tous, à moins qu'ils ne soient insensés, ou charlatans, vous diront qu'ils n'aperçoivent ni les causes ni les ressorts qui font mouvoir cet Univers; tous vous diront que nous n'avons ici-bas qu'une lumière proportionnée à nos besoins, & que lorsqu'on cherche à trop pénétrer, on s'égare indubitablement; tous vous diront qu'ils se voient arrêtés presque à chaque pas, & qu'il est impossible

de déchirer le voile que l'Eternel a mis entre ses desseins & nos perceptions ; qu'enfin on se sent opprimé du poids immense de sa puissance , lorsqu'on ose aller au-delà des bornes qu'il a lui-même posées.

L'homme superbe , ainsi que l'Ange rebelle , a dit dans l'égarement de son esprit , je m'élèverai sur le trône de la sagesse , & je serai semblable au Très-Haut. Mais qu'ont produit ces blasphêmes ? tout ce que nous voyons depuis trente ans , c'est à-dire , toutes les extravagances , & toutes les horreurs dont la plûpart de nos écrits sont remplis. Dieu , jaloux de la gloire de son Nom , & de l'incompréhensibilité de ses voies souverainement adorable , a placé notre Raison dans un cercle , dont elle ne peut sortir : dès-lors toutes les disputes doivent cesser , & l'on ne doit pas rejeter une vérité , parce qu'on ne la conçoit pas.

Quel bouleversement ne seroit-ce pas dans l'Univers , si le Créateur étoit soumis à l'examen de sa créature , & si le fini devoit comprendre l'infini ? Chaque être n'agit que selon la mesure des dons qu'il a reçus , l'homme selon la Raison , la bête selon son instinct ; & ces facultés , quoique bien différentes l'une de l'autre

ont également leur terme. Le Philosophe a beau s'élever jusqu'au sein des nues, il trouve une borne où il doit s'arrêter, ainsi que le plus simple berger. Ce n'est pas seulement à la mer que le Tout-Puissant a donné cet ordre irrévocable : tu n'iras que jusques-là, & tu viendras y briser l'orgueil de tes flots : mais c'est à chacun de nous. Il a voulu que nous eussions assez d'intelligence pour le connoître & l'aimer, mais non pas pour le comprendre. Il ne seroit plus ce qu'il est, si l'on pouvoit approfondir ses mystères ineffables. Eh ! comment osons-nous donc l'entreprendre, nous qui ne pouvons pas même deviner ce qui se passe dans l'intérieur du dernier des hommes, que dis-je, du plus petit insecte ?

Notre Raison avoue ces vérités, au point que ce n'est jamais elle qui se révolte ; & si l'on vouloit nous assurer le contraire, il faudroit nous prouver que la lumière peut se changer en ténèbres. En effet, la raison cesseroit d'être ce qu'elle est, & elle agiroit contre elle-même, si ses opérations nous conduisoient à la folie. N'abusons ni de ses facultés ni de son nom, & nous reconnoissons qu'on se soumet toujours lorsqu'on est raisonnable. Dieu a abandon-

né le monde aux disputes des hommes, selon l'expression de S. Paul, mais il s'est réservé la Religion comme un objet sacré qu'on ne peut trop admirer & trop révéler.

Il n'y a rien de plus propre à nous convaincre de cette vérité, que la lecture de tous les livres qui existent dans l'Univers. Ils ont beau être profonds, sublimes, lumineux, ils ne nous apprennent ni à connoître l'avenir, ni à trouver la cause de mille effets que nous voyons. S'ils démontrent quelque vérité dont on ne peut douter, ce sont des vérités qui n'ont rien d'infini. Ainsi, soit qu'on concilie tous les Auteurs anciens & modernes, ou soit qu'on les mette en opposition, il ne résultera de leurs recherches & de leurs observations, que des connoissances bornées ou vraiment idéales. Tout, excepté Dieu, a un terme, & tout lui doit hommage comme au seul Être infini.

Mais je ne veux que l'aspect de la mer dans le tems qu'elle s'élève, qu'elle s'abaisse, qu'elle ouvre ses abîmes; que celui du Firmament lorsqu'au sein de la nuit il déploie ses richesses, pour nous confirmer la foiblesse de notre Raison. Alors étonnée, & presque perdue au milieu de tant d'objets si merveilleux,

elle se rapelle , elle se cherche , & ne sçait plus ce qu'elle est , ni comment elle existe.

Ce n'est qu'en s'attachant à Dieu , & en se soumettant pleinement à ses desseins impénétrables , qu'on peut étendre la Raison. Hors de là elle rampe , lorsqu'elle paroît s'élever , & ses études ne font que des connoissances chimériques qui n'apprennent rien.

Nous ne pouvons ajouter une ligne à notre taille , une goutte d'eau à la mer , une feuille à la moindre plante , non plus qu'une aîle au plus petit moucheron ; & nous prétendons sonder les abîmes de l'Eternel ! D'ailleurs ne sçavons-nous pas que notre raison commence , s'accroît , & que conséquemment elle doit être foible , dépendante & limitée ; une fièvre l'abat , un verre de vin la trouble , une peur la déconcerte ; tantôt jouet des passions , tantôt victime des sens , elle s'embrouille , elle se confond , & nous prouve qu'il n'y a que Dieu qui toujours le même , toujours Eternel , toujours infini , n'a ni terme ni durée.

Il seroit peut-être ici nécessaire de donner des moyens de contenir la Raison dans ses bornes , & de nous la rendre intelligible , mais les règles de conduite sont si rarement réduites en pratique ,

que cela paroît superflu. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'éloignement du monde & la mortification des sens rendent l'ame à elle-même, & nous laissent jouir de l'heureux avantage de réfléchir & d'écouter; c'est que l'idée de l'éternité, souvent présente à l'esprit, nous rappelle notre néant, & nous ôte toute envie de vouloir nous élever au-dessus de nos forces. Ainsi, vous qui êtes peut-être au moment de secouer le joug de la Foi, & qui croyez entendre votre Raison en n'écoutant que le cri des passions, pensez souvent aux grandeurs d'un Dieu dont les voies sont aussi incompréhensibles que lui-même, & prêtez l'oreille aux inspirations & aux remords qui parlent au milieu de vous. C'est-là ce langage de la Raison qui vient de faire la matière de cet Ouvrage : écoutez-le, & vous vivrez en hommes immortels.

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES.

| | | |
|-------------|--|--------|
| CHAP. I. | D E la raison , | page 1 |
| CHAP. II. | Des Obligations envers Dieu. | 12 |
| CHAP. III. | Des Obligations envers nous-mêmes. | 13 |
| CHAP. IV. | Des Obligations à l'égard du Prochain. | 46 |
| CHAP. V. | De la Providence , | 60 |
| CHAP. VI. | Du Bien & du mal , | 76 |
| CHAP. VII. | De la diversité des Conditions , | 89 |
| CHAP. VIII. | De la nécessité des Loix , | 94 |
| CHAP. IX. | De l'usage des Sciences , | 100 |
| CHAP. X. | De l'amour de la Patrie , | 107 |
| CHAP. XI. | Du sçavoir vivre , | 113 |
| CHAP. XII. | Du mépris des injures , | 122 |
| CHAP. XIII. | De l'Amour de la paix , | 29 |

TABLE DES CHAP.

| | |
|--|-----|
| CHAP. XIV. Des Moyens d'être heureux, | 128 |
| CHAP. XV. Des Dangers de l'incrédulité, | 148 |
| CHAP. XVI. Des Avantages du Christianisme, | 156 |
| CHAP. XVII. Des Desirs de la mort, | 175 |
| CHAP. XVIII. De l'abus qu'on fait de la Philosophie, | 187 |
| CHAP. XIX. Des bornes de la Raison, | 204 |

Fin de la Table des Chapitres.